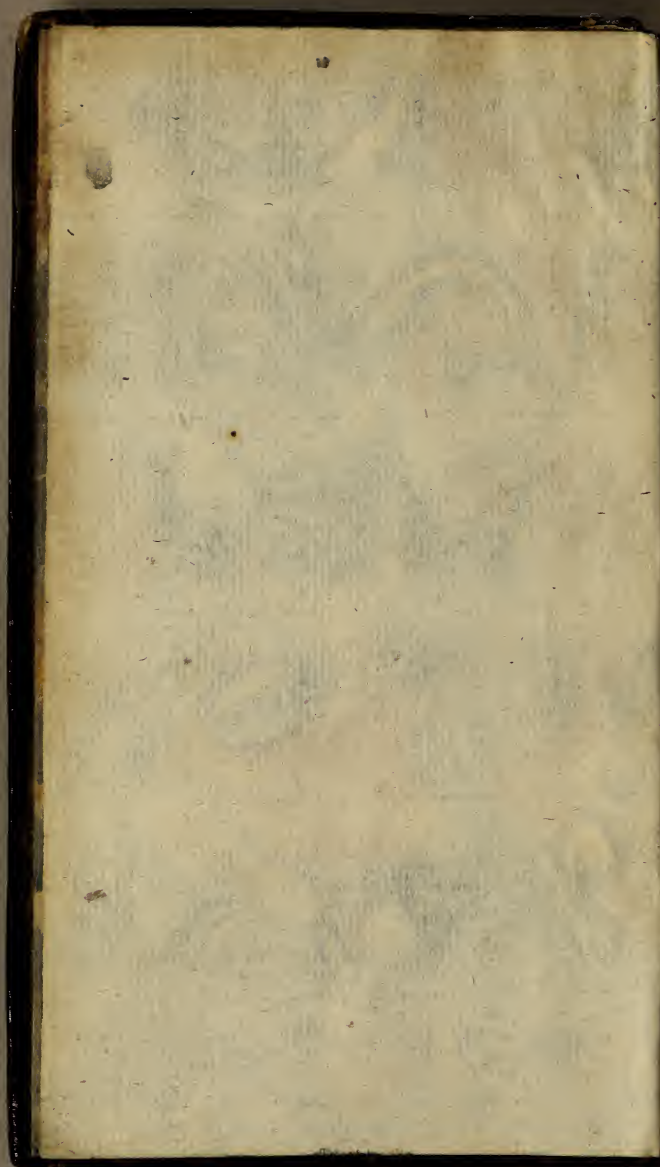


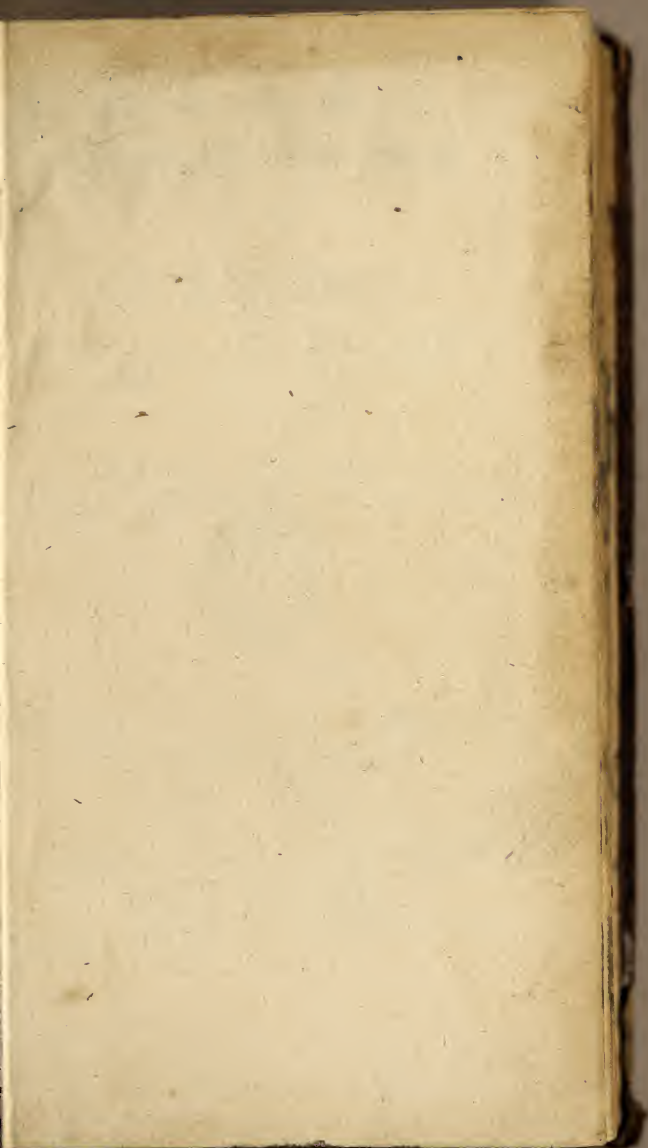


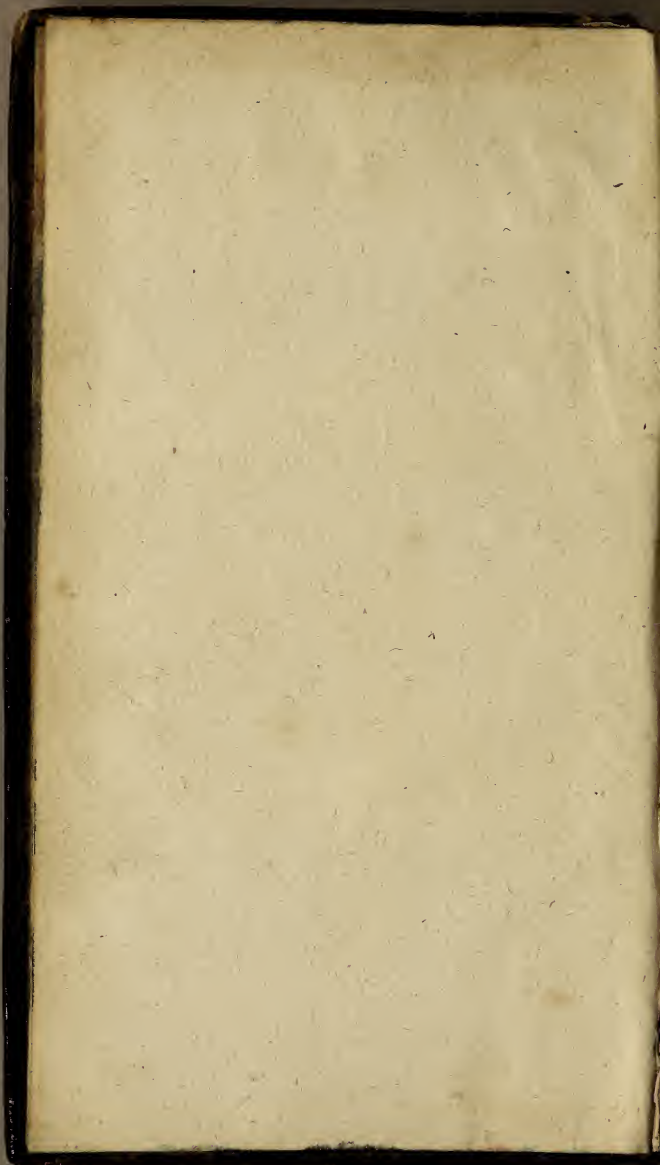
John Carter Brown
Library
Brown University

*The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library*









LETTRES EDIFIANTES

ET

CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS

Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de Jesus.

XXIII RECUEIL.

Collegii Flexensis Societ. 1288.



A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, Libraire-Juré
de l'Université, rue de la Bouclerie, près le
Pont S. Michel, à Saint Lambert.

Ci-devant rue S. Jacques.

ET RUE S. JACQUES,

Chez P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or

MDCC XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

THE
LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF
CAMBRIDGE

PRINTED BY

JOHN BENTLEY

AT THE UNIVERSITY PRESS

CAMBRIDGE



A U X

JESUITES DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

La Paix de Notre Seigneur.

*LES Lettres qui vinrent l'an
passé de la Chine, faisoient espé-
rer que celles de cette année nous
apprendroient quelque événement*
a ij

iv E P I T R E.

favorable à la Religion : nous l'attendions , & tout sembloit nous le promettre.

L'Empereur Yong tching, cet ennemi déclaré du Christianisme , venoit de finir tout-à-coup sa vie à l'âge de 58. ans, peu regretté des Grands & du Peuple, auxquels il s'étoit rendu odieux par sa dureté, & par son avarice. Aussi malgré les larmes contraintes & les gémissemens forcés qui s'accorderent à la bienséance & à l'usage, on entrevoyoit sur tous les visages une joye secrète, qu'on n'osoit faire éclatter. Et c'est en partie ce qui faisoit croire que la persécution continuée pendant les

E P I T R E. v

treize années , d'un regne inquiet
& turbulent , finiroit avec ce
Monarque.

D'un autre côté , l'excellent
naturel de son Fils qui lui succe-
doit , & qui dans le Gouver-
nement de l'Empire , se propo-
soit , disoit - on , pour modèle
l'Empereur Cang hi son grand
pere , sembloit annoncer un re-
tour de faveur & de protection
pour les Missionnaires.

Ce Prince qui n'avoit que
25. ans quand il monta sur le
Trône , donna à son regne le
nom de Kien long , c'est-à-dire ,
bienfait du Ciel ; & en effet , il
ne signala son avénement à la
Couronne que par des graces &

vj E P I T R E :

des bienfaits ; il n'y eut que
contre les Bonzes qu'il fit une
Déclaration applaudie de tout
l'Empire , où il découvroit leurs
artifices & leurs désordres : au
lieu qu'Yong tching son pere ,
dès le commencement de son ré-
gne se rendit redoutable à ses
Sujets , par des exécutions ter-
ribles : des Princes ses Freres
emprisonnés , & quelques-uns
d'eux , dont les jours furent pré-
cipités par les mauvais traite-
mens qu'il leur fit souffrir ; d'au-
tres Princes du Sang Impérial
dégradés de leur rang , dépouil-
lés de leurs biens , relegués en
Tartarie , & réduits à la plus
affreuse misere ; des Seigneurs

E P I T R E. vi;

accrédités sous le précédent règne, privées tout-à-coup de leurs dignitez, & traittés comme les plus vils Esclaves; des Bonzes admis en grand nombre dans son Palais, & honorés de sa confiance; la Religion Chrétienne proscrire de ses Etats; les Chrétiens persécutés, les Missionnaires chassés des Provinces, exilés à Canton, & de-là à Macao; ceux qui restoit à Peking, dans la crainte continuelle d'être chassés au moindre prétexte de tout l'Empire: telles furent ses premières démarches, & il les soutint jusqu'à la mort.

A la premiere nouvelle de cette mort, on commença à respirer.

viii E P I T R E.

Le caractère du nouvel Empereur, si fort opposé à celui de son pere, ranima l'espérance dont on se flattoit, de voir insensiblement renaître ces heureux jours, où le Christianisme étoit si florissant. Il ne vint pas même dans la pensée, qu'on touchât de si près au moment d'une nouvelle persécution.

C'est cependant ce qui arriva. Une Requête, où l'on renouvelloit les anciennes calomnies contre la Loy Chrétienne, fut présentée secrètement à l'Empereur, & appuyée du suffrage des quatre Régens, que Sa Majesté avoit établis pour gouverner l'Empire durant le tems de son deuil.

E P I T R E. ix

& qui furent chargés de l'examiner. Sa Majesté s'étant con-
 formée à leur délibération, la
 constance des Chrétiens Tartares
 fut mise aussitôt aux plus rudes
 épreuves, ainsi que vous le ver-
 rez dans la Lettre qui est à la
 tête de ce Recueil.

On fut d'abord consterné ;
 mais on se rassura peu après sur
 le caractère bienfaisant du nou-
 vel Empereur : on voyoit bien
 qu'il n'avoit agi que par une
 impulsion étrangere ; que jeune
 encore, & tenu par le feu Em-
 pereur son pere, dans une espe-
 ce d'esclavage, & dans l'éloi-
 gnement de toutes les Affaires,
 il ne pouvoit avoir qu'une con-

X E P I T R E.

noissance très-confuse de la Loy Chrétienne, & de ceux qui la prêchent ; que si la vérité eût pu parvenir jusqu'à lui, il n'auroit pas été si facile à écouter les accusations calomnieuses des Ennemis du nom Chrétien ; & que pour remédier au mal présent, il ne s'agissoit que de l'en informer par un Mémemorial.

Quoique ce Mémemorial lui fût présenté par une voye extraordinaire, il le reçut pourtant avec bonté, & l'on s'apperçut bientôt qu'il n'avoit pas été tout-à-fait inutile. On cessa de tourmenter les Chrétiens, & l'Arrêt ne fut pas inféré, selon la coutume, dans les Gazettes pu-

E P I T R E. xj

bliques. Surquoi nous ne sçaurions assez benir la Providence ; car si cet Arrêt eût été connu dans les Provinces , les Chrétiens , & les Missionnaires qui y sont cachés , auroient été exposés aux plus exactes recherches , & il y a de l'apparence que la persécution fut devenue générale.

D'ailleurs , ce Prince n'a manqué aucune occasion , lorsqu'elle s'est présentée , de donner aux Missionnaires des témoignages de sa bienveillance. Le jour qu'on célébroit sa Naissance , les Peres , comme c'est l'usage , se rendirent au Palais : l'Empereur les distingua ,

Et leur envoya différens mets de sa table. Le Pere Joseph Suarès , homme véritablement Apostolique , ayant fini sa course au mois de Septembre , âgé de 87. ans. Sa Majesté , qui fut informée de sa mort , envoya 200. taëls pour les frais de ses obsèques. Quelques-uns des Princes imiterent cet exemple par de semblables libéralités , & les autres Régulos députerent leurs Mandarins , pour rendre en leur nom au Défunt les honneurs funebres.

Tel est l'état présent de la Religion à la Chine. A la vérité , la persécution est assoupie , mais peut-on dire qu'elle soit étein-

te ? tandis que l'Arrêt subsistera ,
 n'a-t'on pas toujours à craindre ,
 que les Ennemis de la Foi ne s'en
 prévalent , pour inquiéter les
 Chrétiens , & les tourmenter
 de nouveau toutes les fois qu'il
 leur plaira.

Une Lettre écrite de Macao
 sur la fin de l'année dernière , par
 le Pere Dominique de Britto ,
 Provincial des Missions Portu-
 gaises , nous informe d'une nou-
 velle persécution , qui s'est élevée
 dans le Royaume de Tong-
 King , au commencement de la
 même année. Quatre Mission-
 naires Jésuites , sçavoir , le Pere
 François de Charves , le Pere
 Joseph da Costa , le Pere André

xiv E P I T R E.

Nogueyra , & le Pere Raymond Bucharelli , y cultivent avec d'immenses travaux une Chrétienté très-nombreuse & très-fervente. Il y a du tems que succombant à la fatigue , ils demandoient du secours , & l'on s'efforçoit inutilement de leur en envoyer : en l'année 1735. on tenta de s'y transporter par mer , mais l'entreprise ne réussit pas.

Enfin , il y eut au mois de Mars un an , que six Jésuites * ,

* Le Pere Barthelemi Alvarés , le Pere Emmanuel de Abreu , le Pere Christophle de Sampayo , le Pere Vincent da Cunha , le Pere Emmanuel Carvalho , Portugais ; & le Pere Jean-Gaspard Gras , Flamand.

E P I T R E. xv

dont cinq étoient Portugais , & le sixième Flamand , entreprirent de s'y rendre par terre. Ils arriverent heureusement le 13 d'Avril , avec trois Catéchistes qui les accompagnoient à une Riviere qui sépare la Chine du Royaume de Tong King. Ils se partagerent sur deux Barques pour la traverser , quatre passerent dans la premiere , mais à peine furent-ils débarqués , qu'un Garde coste les ayant apperçus , courut sur-eux avec main forte , les saisit , & les remit entre les mains du Mandarin de la Ville voisine.

Ce Mandarin , après s'être emparé de leur petit bagage , les

xvj E P I T R E.

envoya enchaînés & enfermés chacun dans une petite loge, au Viceroy de la Province, d'où ils furent conduits à la Capitale au milieu des insultes & des huées d'une Populace infinie, qui accourut de tous côtés à ce spectacle.

Dès qu'ils furent arrivés, on les enferma dans d'obscures prisons, les fers aux pieds & aux mains, & chargés d'une cangue, qui les serroit tellement tous quatre, que quand l'un se remuoit, il falloit que les autres suivissent le même mouvement.

Après avoir fait subir à chacun d'eux plusieurs Interrogatoires, & les avoir appliqués

E P I T R E. xvij

à une dure question, on posa un Crucifix à terre, & on leur ordonna de le fouler aux pieds. Les quatre Missionnaires, & les deux Catéchistes se mirent à genoux, & prosternés jusqu'à terre, ils adorèrent leur Sauveur attaché à la Croix, puis prenant le Crucifix entre les mains, ils se le donnerent les uns aux autres, & le baisèrent avec les sentimens d'une piété la plus tendre & la plus respectueuse. On assure qu'aussitôt ils furent condamnés à la mort, & conduits au lieu du supplice, mais que comme on étoit sur le point d'exécuter la Sentence, il vint de la part du Roy un ordre de

xviiij E P I T R E.

les remener dans la Prison.

Un de leurs Catéchistes nommé Vincent Nghien, fut mis à une torture très-douloureuse, à laquelle on donne le nom de Martelade, parce qu'elle consiste à recevoir plusieurs coups de marteaux sur les genoux. Au milieu de ce cruel supplice, il pria ceux qui y présidoient de lui dire, si c'étoit pour quelque crime qu'il eut commis, ou en vue de la Religion qu'il professoit, qu'on lui faisoit souffrir de si vives douleurs. « C'est pour ta Religion, lui répondirent-ils. » Ah, s'écria le généreux Néophyte, que vous me consolez ? « Et que j'ai de joye de souffrir

» & d'expirer sous vos coups pour
 » une si bonne cause. » Il mourut
 en effet dans les tourmens..

Quant aux deux autres Pe-
 res *, dont l'un s'étoit trouvé
 fort incommodé, ils passerent
 plus tard la Riviere dans une
 autre Barque sans être décou-
 verts, & ils allerent au plutôt
 se cacher chez un Chrétien qui les
 reçut avec de grands témoigna-
 ges de joye..

Ce sont-là, mes Révérends
 Peres, toutes les connoissances
 qu'on avoit de cette persécution,
 au départ des derniers Vaisseaux
 pour l'Europe. Peut-être que.

* Les Peres Sampayo & Car-
 valho.

xx E P I T R E.

nous en apprendrons dans la suite des particularités encore plus intéressantes.

Vous en attendez, sans doute, de la glorieuse mort du Pere Julien Lizardi massacré depuis peu par les Infidèles Chiriguanes*, ainsi que vous en fûtes informé; il y a près d'un an par les nouvelles publiques. Heureusement il m'est tombé entre les mains une Lettre du Pere Simon Bailnia, Procureur Général de la Province du Paraguai, qui me met en état de vous satisfaire.

Les Chiriguanes occupent

* Voyez le XXII. Recueil, page 14. & les suivantes.

E P I T R E. xxj

dans le Paraguai une grande étendue de Pays sur les Rivières de Picolmayo , & Parapiti. C'est une Nation fort nombreuse , mais de toutes les Nations Barbares répandues dans un si vaste Continent , c'est la plus intraitable & la plus féroce. Le Pere Lizardi avoit soin d'une Peuplade de ces Indiens nouvellement convertis à la Foi ; on la nomme la Peuplade de la Conception , & elle n'est éloignée que de trente lieues de Tarija, ville Espagnole, où nous avons un College.

Le 16. May de l'année 1735. lorsqu'on avoit moins lieu de s'y attendre , une multitude d'Infi-

déles d'Yngré, vint fondre tout à coup sur la Peuplade Chrétienne. Au premier bruit de cette irruption, les Néophytes, qui étoient beaucoup inférieurs en nombre, prirent la fuite, & cherchèrent un asile dans les montagnes voisines. Les Infidèles coururent à l'Eglise, où le Pere Lizardi célébroit le Saint Sacrifice de la Messe : ils se jetterent sur lui, l'arracherent de l'Autel, déchirerent les habits sacerdotaux dont il étoit revêtu, pillerent le peu qu'il avoit, briserent les Saintes Images, & une Statue miraculeuse de la Sainte Vierge, dont ils emporterent la tête, & enfin mirent le feu à l'Eglise.

E P I T R E. xxiiij

où ils avoient enfermé le jeune homme qui servoit à l'Autel. Ensuite ils garotterent le Missionnaire, & l'emmenèrent à une lieue de la Peuplade, où après l'avoir dépouillé de ses vêtemens, ils l'attachèrent à un rocher, & le percerent de flèches.

Peu de jours après cet événement, le Pere Joseph Pons qui gouvernoit une autre Peuplade de Chiriguanes Chrétiens, suivit à peu près la route qu'avoient tenue les Infidèles, pour tâcher de découvrir le lieu où ils avoient conduit le Missionnaire. Après bien des recherches, il trouva enfin son corps, dont les parties les plus charnues avoient été dévorés.

rées par ces Barbares , & auquel
il ne restoit presque plus que les os
& les nerfs. Il compta trente-
deux blessures que le Pere avoit
reçues depuis le col jusqu'à la
ceinture, dont dix étoient dans
la poitrine, & son cœur étoit per-
cé d'une flèche longue de trois
pieds & large de deux doigts.
Le Pere Pons fit transporter ces
restes vénérables du Pere Lizar-
di à Tarija, où ils furent reçus
solemnellement au son de toutes
les Cloches, & avec les plus
grandes démonstrations de piété.

Ce Pere étoit né à Aftcazu
Ville de Biscaye, & ce fut en
l'année 1717. qu'il arriva dans
la Mission du Paraguay, avec
une

EPI T R E. xxv

une nombreuse recrue de Missionnaires, que le Pere Joseph de Aguire y conduisoit. Il faut espérer que cette terre ingrate, si souvent arrosée des sueurs & du sang des Ouvriers Evangéliques qui la cultivent, produira enfin des fruits de bénédiction.

Les autres Lettres contenues dans ce Recueil, n'ayant point besoin d'éclaircissement, je ne vous dirai qu'un mot de celle qui nous instruit du progrès de la Foi dans le Royaume de Carnate. Cette Mission, qui, comme vous le sçavez, est contigue à celle de Maduré, & qui peut s'étendre jusqu'au Royaume de Golconde, & bien avant dans l'Empire du Mogol, lui est

encore parfaitement semblable ; soit par le génie & le caractère des Peuples qui habitent ces vastes Contrées , soit par la vie laborieuse & austère que les Missionnaires sont obligés d'y mener.

La nouvelle Carte que vous trouverez à la tête de cette Lettre , mérite votre attention. Elle expose à vos yeux des terres jusqu'ici tout-à-fait inconnues ; car nos Négocians , se fixant dans les places qui bordent la Côte , ne s'avisent pas de pénétrer dans l'intérieur des Terres. Il n'y a que les Missionnaires , qui aillent y chercher ces pauvres Indiens , pour les retirer des ténèbres de l'Idolâtrie. Leurs continuelles occupations dans ces Chrétientés nais-

E P I T R E. xxvij

santes, ne leur laissant pas le loisir de faire de plus amples découvertes, ils ne nous peuvent donner de connoissances de ces Pays, qu'à mesure qu'ils s'y répandent pour y porter les lumieres de la Foi.

Une Lettre du Pere de Gerville, ancien Missionnaire de la Chine, terminera ce Recueil. C'est une seconde réponse qu'il a fait aux Auteurs inconnus d'un Libelle, dont je vous ai déjà entretenu dans le Recueil précédent.

On auroit peine à concevoir, si de nos jours les exemples en étoient moins fréquens, comment certains Ecrivains, quelque soin qu'ils prennent de se cacher, se respectent assez peu eux-mêmes, & ont assez peu de pudeur & de

xxviiij E P I T R E.

probité, pour imaginer & publier d'un ton hardi & décisif les faussetés les plus grossieres, & les calomnies les plus atroces & les plus mal concertées. Ils esperent sans doute trouver des Lecteurs passionnés comme eux, & susceptibles des impressions de toute la haine qu'ils cherchent à inspirer contre ceux qui leur déplaisent. Mais il ne faut avoir que le bon sens naturel, & le cœur droit, pour ne s'y pas laisser surprendre, & pour découvrir leurs impostures. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en la participation desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant,
serviteur J. B DU HALDE,
de la Compagnie de JESU.



LETTRE
DU PERE
PARRENIN,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

*Au Pere DU HALDE. de la
même Compagnie.*

A Peking, ce 22 Octobre
1736.



ON REVEREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Vous apprîtes par ma dernière
Lettre, que l'Empereur avoit
Rec. XXIII. A

enfin procuré plus de liberté aux Princes Chrétiens, qui ont été si long-tems prisonniers au Fourdane ; qu'il les y avoit laissés sans emploi, & que toute la grâce que le Général leur faisoit espérer, c'est que quand il y auroit quelques places de Soldat vacantes, il les donneroit à ceux qui sont en état de porter les Armes.

Dès que ces généreux Chrétiens se virent un peu plus libres, leur premier soin fut de nous écrire : Ils gémissoient sur les conjonctures présentes, qui ne nous permettent pas de sortir de Peking, & ils nous prioient de leur envoyer du moins le P. Louis Fan, (a) Jésuite Chinois, pour

(a) C'est le même qui avoit suivi feu le P. Provana en Europe, qui fit à Turin & à Rome ses Etudes, après quoi il revint Prêtre à la Chine avec le P. Provana, qui mourut en chemin.

leur administrer les Sacremens ,
& leur apporter quelques secours ,
autant que nos facultés pour-
roient nous le permettre ; car ,
disoient-ils , « nous sommes sortis
» de prison à demi vêtus , & nous
» nous trouvons sans aucune rés-
» source. Nous avons beau solli-
» citer le Général des Troupes
» de cette Contrée , de demander
» à l'Empereur ce qu'il veut faire
» de nous , il remet cette affaire
» de jour en jour ; & par ses dé-
» lais continuels , il fait assez pa-
» roître qu'il n'est pas trop bien
» disposé à notre égard. Après
» tout , ce qui presse le plus , c'est
» la présence d'un Prêtre , dont
» nous avons un extrême besoin.
» De combien de péchés ne som-
» mes-nous pas peut-être coupa-
» bles aux yeux de Dieu , pour
» n'avoir pas sçu mettre à profit
» les ennuis , les rigueurs , & les

» souffrances d'une si longue pri-
» son !

Toutes les Lettres que ces illustres Exilés nous écrivirent , étoient conçues à peu près dans les mêmes termes , & ils marquoient tous le même empressement de se purifier par le Sacrement de la Pénitence , & de recevoir Notre Seigneur : mais parce qu'ils s'imaginèrent que de simples Lettres ne suffiroient pas , pour vaincre les difficultés qu'on auroit peut-être à les satisfaire , ils eurent recours à Marc Ki , ce bon Vieillard qui leur a rendu tant de services dans leur exil , & dont j'ai si souvent parlé dans les premières Lettres , où je vous ai entretenu de ces généreux Confesseurs de JESUS-CHRIST , & ils le prièrent d'aller à Peking pour presser l'exécution de ce qu'ils demandoient , & de leur rendre

encore ce dernier service.

Marc *Ki* s'excusa d'abord sur son grand âge, & sur sa foiblesse; mais enfin ne pouvant résister à leurs instantes prières, il partit avec très-peu d'argent pour son voyage, parce qu'il est très-pauvre, & que ceux qui l'envoyoient, étoient encore plus pauvres que lui. Il arriva ici quelques jours avant les Fêtes de Noël : après nous avoir rendu compte de sa Commission, il se confessa & communia pour se disposer à une sainte mort, qu'il jugeoit n'être pas fort éloignée.

Les Peres Portugais, que je consultai, conclurent avec moi qu'il falloit renvoyer Marc *Ki*, & lui remettre pour ces Princes toutes les aumônes que nous avions, tant celles qui nous sont venues de France, que celles que nous avions pû ramasser d'ail-

leurs. Nous eûmes aussi moins de difficulté à leur envoyer le P. Louis *Fan*, parce que le nouvel Empereur, qui depuis trois mois étoit monté sur le Trône, avoit un beau naturel, & nous donnoit lieu de croire, qu'il seroit plus favorable à la Religion & aux Européens, que l'Empereur *Yong tching* son père.

Ce Missionnaire partit avec un Domestique peu de jours après l'Epiphanie : Il essuya un très-mauvais tems pendant son voyage, & comme il n'est pas d'une complexion robuste, à peine fut-il arrivé au Fourdane, qu'il tomba malade. Il se logea fort à l'étroit chez Marc *Ki*, dans les Cafernes même des Soldats, où il étoit très-difficile de les secourir. Les Princes Chrétiens nouvellement sortis de prison, n'étoient pas logés plus au large

dans les Maisons de louage qu'ils habitoient dans la Ville : Il n'y avoit que le Prince Michel *Chou* fils du Prince Paul , mort dans les Prisons de Nan King , qui fût logé assez commodément avec les petits-fils du troisième Prince Jean , & leur mere Agnès : ils firent transporter le Missionnaire dans leur Maison , où rien ne lui manqua que de bons remedes. La foiblesse de son tempéramment , joint à sa maladie , le retint au lit près de deux mois , sans pouvoir administrer les Sacremens , qu'à ceux des deux Familles chez lesquelles il logeoit , encore fallut-il pour cela profiter des intervalles où il se trouvoit moins mal. A peine fut-il un peu rétabli , qu'il se livra tout entier à ses fonctions ; mais il ne les pouvoit remplir qu'avec de grandes précautions & lentement.

Il en restoit encore quelques-uns, dont il n'avoit pû conten-ter la dévotion, lorsque des Let-tres venues coup sur coup de Pe-king, apprirent la persécution qui venoit de s'y élever con-tre la Loi Chrétienne. On man-doit que dans toutes les Bannie-res, on recherchoit avec une ex-trême sévérité ceux des Mant-cheoux ou des Chinois qui é-toient Chrétiens, qu'on les rouoit de coups pour les faire renoncer à leur Religion, & que les mê-mes ordres viendroient bientôt pour le Fourdane. La prudence demandoit que le P. *Fan* quit-tât sur le champ le Fourdane, & qu'il retournât à Peking, & en effet c'étoit son dessein; mais les Princes accoutumés depuis long-tems aux plus rudes épreu-ves, s'y opposerent, & le retin-rent encore quelque - tems, afin

Missionnaires de la C. de J. 9
qu'il continuât ses fonctions. Il
eut pour eux cette déférence ,
jusqu'à ce qu'un des premiers
Mandarins du Fourdane, pro-
che parent du Prince Michel ,
chez qui logeoit le P. *Fan* , alla
voir ce Prince , & le pressa de
renvoyer au plutôt ce Chinois
sans aveu. « Au lieu de vous en
» prier , lui dit-il , je pourrois
» en donner l'ordre : un seul mot
» de ma part suffiroit pour le
» chasser honteusement ; mais je
» ne veux pas vous faire cet af-
» front : vous sçavez ce qui se
» passe actuellement à la Cour ;
» vous dites que vous ne craignez
» rien , je le croi ; car vous n'a-
» vez plus rien à perdre ; mais
» moi je crains pour mon Em-
» ploi , pour ma Famille , & en-
» core pour vous même , qui vous
» exposez imprudemment à ren-
» trer dans la Prison dont vous

» ne faites que de sortir.

Ce discours du Mandarin n'effraya nullement le Prince Michel, & il eut bien de la peine à se rendre aux raisons du P. *Fan*, qui appuyoient celles du Mandarin. Ce Missionnaire craignant de nouvelles oppositions de la part des autres Princes, partit sans leur dire adieu, & arriva à Peking extrêmement fatigué. Je l'allai voir aussi-tôt : Je vous épargnerai le détail de tout ce qu'il me dit de la Foi, de la constance, & de la ferveur de ces nouveaux Fidèles. Il faudroit vous répéter, ce que je vous ai déjà mandé dans plusieurs de mes Lettres.

Je ne puis cependant omettre un trait assez extraordinaire de zèle d'un Prince, qui est le seul de sa Famille qui n'ait pas encore été baptisé. Ce Prince est

le Fils aîné du Prince François Xavier Sou, & se nomme *Ka-jounga*. Le P. *Fan* m'a rapporté qu'il le vit aussi empressé, que l'eût pû être le plus fervent Chrétien, pour procurer à sa mere, à sa femme, & à ses enfans le bonheur de participer aux Sacremens : il fit préparer lui-même un endroit décent & commode pour y célébrer le saint Sacrifice de la Messe : il invita à y venir ceux qui étoient intimidés par les recherches qu'on leur faisoit craindre, & il leur releva le courage, en les assurant que s'il s'agissoit de répondre au Mandarin, il en prendroit sur lui tous les risques. « Hé quoi ? ajoutoit-il, tant » de Princes de notre Famille » sont morts si généreusement » pour la défense de la sainte » Loi, ne sont-ce pas autant » d'exemples à suivre ? N'allez

» pas croire que je ne parle
 » d'un ton si ferme , que parce
 » que n'étant pas encore bap-
 » tisé , j'aurai une excuse toute
 » prête : d'autres motifs ne m'ont
 » point encore permis de rece-
 » voir le baptême , & assurez-
 » vous que s'il y a quelque dan-
 » ger , on ne me verra jamais
 » reculer.

Le P. *Fan*, avant que de partir
 du Fourdane , eut la consolation
 de baptiser la seizième & dernie-
 re fille du *Regulo Souriam*.
 C'est celle-la même dont je vous
 parlois dans ma Lettre du 24.
 Août 1726. * Je vous marquois
 alors qu'après avoir fait répudier
 cette Princesse , on l'envoya à ses
 parens exilés au Fourdane , &
 qu'étant prête d'y arriver , elle
 rencontra quelques-uns de ses

* Voyez le XVIII. Recueil , pag. 282.

freres , qu'on conduisoit enchainés aux prisons de Peking ; d'où ils devoient être dispersés dans les Provinces du Midi , & y être enfermés pour le reste de leurs jours.

Cette Dame étoit bien éloignée de penser , qu'elle embrasseroit un jour cette Religion , à laquelle elle attribuoit la ruine de sa famille , & le malheureux état où elle se voyoit réduite. Loin de prêter l'oreille aux exhortations des autres Princeesses , elle blâmoit leur entêtement , & regardoit leur attachement à la Loi Chrétienne comme la cause de sa disgrâce particuliere , & de tous les maux qu'elle alloit souffrir le reste de sa vie.

Cependant , peu à peu elle se sentit touchée de la patience & de la tranquillité , qu'elle remarquoit dans ses Freres & dans ses

belles Sœurs : elle étoit étonnée qu'il ne leur échappât pas , comme à elle , la moindre plainte , quoique leurs souffrances fussent beaucoup au-dessus des siennes : car elle avoit eu la permission d'emporter son argent , ses bijoux , & ses habits : d'ailleurs , son mari qui étoit au désespoir de ce que pendant son absence on l'avoit répudiée & releguée au Fourdane , lui envoyoit de tems en tems quelques secours , quand il le pouvoit faire par une voye sûre , & sans trop risquer sa fortune. Mais il fut bien-tôt hors d'état de les lui continuer , comme je le dirai dans la suite. Elle se trouva donc en peu de tems dans le même état d'indigence que ses Freres , & au lieu de recourir à Dieu , qui lui ménageoit cette disgrâce pour son salut , elle s'abandonnoit à de continuel-

les plaintes , sans que les exemples de patience , qu'elle avoit sans cesse devant les yeux , pussent faire taire ses murmures.

Elle ne se rendit plus traitable qu'à l'arrivée de ses Freres , qu'on avoit mis en liberté dans les Provinces du Sud , & qu'on avoit renvoyés au Fourdane. Stanislas *Mou* étoit de ce nombre ; & comme elle l'aimoit tendrement , non seulement elle accepta volontiers l'offre qu'il lui fit de loger ensemble , mais encore elle l'écoutoit avec plaisir , lorsqu'il expliquoit la Loy de Dieu , & l'obligation qu'ont tous les Hommes de l'embrasser & de l'observer. Souvent il lui proposoit l'exemple de ses Freres Jean , Joseph , Paul , François , &c. « Vous sçavez , lui disoit il , que le premier passoit » pour le plus sage & le plus éclairé de notre famille , il a pour

16 *Lettres de quelques*

» tant mieux aimé mourir dans
» un cachot chargé de chaînes ,
» & accablé de miseres , que de
» témoigner par aucun signe ,
» qu'il chancelât dans une Reli-
» gion , qu'il n'avoit pas embras-
» sée à l'aveugle , mais qu'il re-
» gardoit comme l'unique voye
» d'aller au Ciel , & d'éviter une
» éternité de supplices. Craignez
» vous de vous tromper en sui-
» vant son exemple & celui de
» ses Freres , qui ont souffert
» comme lui pour la même cau-
» se , & qui jouissent avec lui
» dans le Ciel du même bonheur ,
» où sans doute ils prient Dieu
» de vous éclairer ?

Cette Dame se sentoit de plus
en plus ébranlée par les raisons
& par les exemples qu'on lui pro-
posoit , mais rien ne la toucha
davantage que l'exemple de Sta-
nislav , à qui elle pouvoit appli-

quer une partie de ce qu'il venoit de dire du Prince Jean. Elle ne pouvoit revenir de la surprise où elle étoit, de lui voir des sentimens si différens de ceux qu'il avoit, avant que d'avoir reçu le Baptême; de ne lui entendre parler des chaînes qu'il avoit portées, des rigueurs de sa prison & de son exil, que comme d'une grace singulière que Dieu lui avoit faite, de le punir si légèrement en cette vie, pour lui épargner dans l'autre de bien plus terribles peines dûes à ses péchés. Elle le voyoit d'ailleurs doux, tranquille, humble, & modeste, ne laissant échapper aucune plainte, quoiqu'après avoir eû autrefois toutes les commodités de la vie, il fut réduit à n'avoir pas même le nécessaire.

Tout cela joint aux exemples & aux exhortations de ses belles

Sœurs , lui ouvrit enfin les yeux , ou plutôt Dieu s'en servit pour éclairer son esprit & toucher son cœur. Elle se mit à lire les livres propres à l'instruire des vérités Chrétiennes , à apprendre les prières , à garder les jeûnes & les abstinences aux jours marqués , enfin à imiter son Frere , & à observer la Loi Chrétienne aussi exactement que si elle l'eût déjà embrassée : de sorte qu'à l'arrivée du P. Louis *Fan* , elle étoit parfaitement instruite & disposée à recevoir le Baptême , qu'il lui conféra , en lui donnant le nom de Rosalie.

Nos Lettres de l'année dernière vous apprirent la mort de l'Empereur *Yong tching* , laquelle arriva le sept d'Octobre , peu avant le depart de nos Vaisseaux qui retournoient en Europe. L'avènement de son fils *Kien long*.

au Trône étoit tout recent , & nous ne pûmes vous mander autre chose , si ce n'est que ce Prince étoit d'un caractère doux & bienfaisant , & qu'il avoit déjà donné des marques publiques de sa bonté & de sa clémence envers les Peuples , & sur-tout envers les Princes de sa famille. Les ordres qu'il donna au Tribunal des Princes , marquoient que les fils du 8^e & du 9^e Regulos ses Oncles qui étoient en prison , ne devoient pas être punis pour les fautes de leurs peres ; qu'il falloit les rétablir dans leur premier état , & faire pareillement la recherche des autres Princes du Sang dégradés & exilés. depuis long-tems en divers lieux , parce que si l'on négligeoit cette affaire , il arriveroit dans la suite que par des alliances peu fortifiables à leur condition , leurs des-

gendans seroient confondus avec le Peuple , & qu'ainsi il manqueroit quelques branches à la généalogie du Fondateur de sa Dynastie ; ce qui est d'une grande conséquence. Il fallut du tems pour faire cette recherche , où les Princes du Fourdan n'entrèrent que par cette occasion , sans qu'on eût fait d'eux aucune mention particuliere.

Dans ce tems-là le dixième & le quatorzième fils de l'Empereur *Cang hi* étoient encore en prison , le premier dans la Ville , & le second à la Campagne. Ce dernier , lorsque *Cang hi* mourut , étoit dans le fonds de la Tartarie où il commandoit l'Armée Chinoise contre *Tchong Kar*. Comme il étoit d'un mérite distingué , & que son fils âgé de 18 ans nommé *Poki* , étoit tendrement aimé de l'Empereur à cau-

te de ses belles qualités , on ne doutoit point que ce Prince ne le nommât pour son successeur au Trône ; mais la mort ayant surpris l'Empereur plutôt qu'il ne croyoit , & dans la crainte que s'il nommoit ce quatorzième fils qui étoit fort éloigné de Peking , il n'arrivât du trouble dans l'Empire , pendant le tems qu'il viendrait de si loin prendre possession du Trône , il jeta les yeux sur *Yong tching* son 4^e fils frere de pere & de mere du 14^e. Leur mere vivoit encore , & aimoit beaucoup plus celui-ci , qu'*Yong tching* qui venoit d'être nommé. C'est ce qui contribua beaucoup à accélérer la perte du quatorzième Prince , & de son fils *Poki*.

Dès que le nouvel Empereur fut sur le Trône , il dépêcha en Tartarie courrier sur courrier au nom de l'Empereur défunt , com-

me s'il eût été encore en vie, pour lui ordonner de remettre les Sceaux à celui qu'il lui nommoit, & de revenir au plutôt à Peking avec peu de suite, pour délibérer sur une affaire de la dernière importance. Le Prince obéit sur le champ, & n'apprit de quoi il s'agissoit qu'à trois journées de la Cour. Il n'étoit plus tems de reculer : il arriva donc, & trouva son frere sur le Trône, qui l'envoya garder la sepulture de leur pere, où l'on se contenta d'observer de près ses démarches, parce que sa mere vivoit encore; mais elle ne fut pas plutôt morte, ce qui arriva peu de tems après, qu'on le fit revenir à Peking, & ensuite on l'envoya à *Tchang chun yuen*, où il fut enfermé plus étroitement, sans nulle communication au-dehors, pas même avec son fils *Poki*, qu'on

mit dans une prison séparée. On changea plusieurs fois celui-ci de prison, & enfin il fut mis entre les mains de son frere aîné, qui étoit de même pere que lui, mais d'une mere différente. Ce Prince aussi mauvais frere qu'il avoit été mauvais fils, le renferma dans un coin de son Palais, où il ne lui fournissoit que bien modiquement, & encore à regret, ce qui étoit nécessaire à sa subsistance.

C'est à ce *Poki* que l'Empereur régnañt a rendu d'abord la liberté d'une façon assez singuliere. L'année derniere au mois de Décembre, l'Empereur lui envoya un Grand de sa Cour, qui se fit ouvrir la porte de la Prison, & ne dit au Prisonnier que ces mots: « L'Empereur demande de quel est celui qui vous retient ici, sortez; » & après ce

peu de paroles , il se retira laissant la porte ouverte.

Quelques jours auparavant d'Empereur avoit ordonné au Regulo , frere de *Poki* , d'aller au Tribunal des Princes pour y recevoir ses ordres. Ce Prince à qui la conscience faisoit de justes reproches , ne s'y rendit qu'en tremblant. Le Président l'ayant fait mettre à genoux , lui fit entendre la lecture d'un ordre bien humiliant & bien désagréable pour lui. C'étoit un long détail de ses fautes , & surtout de celles qu'il avoit commises contre le respect & l'obéissance filiale.

Au regard de *Poki* il fut admis en la présence de l'Empereur ; il dit peu de paroles , & ne s'expliqua que par ses larmes. L'Empereur , pour le consoler , le fit Regulo à la place de son frere , qui fut encore mieux traité qu'il

qu'il ne méritoit ; car on se contenta de le faire passer avec la femme , ses enfans , & quelques Eunuques dans un Jardin qu'il avoit fait faire à côté de son Palais pour s'y divertir , & qui est devenu aujourd'hui une vraie Prison , par la défense qu'on lui a faite d'en sortir.

Le 17. Janvier de cette année, l'Empereur fit appeller le Président des Régulos : c'est le douzième fils de *Cang hi*. S. M. lui donna ses ordres , dont on ne put avoir aucune connoissance ; mais au sortir du Palais , on le vit partir avec tout son équipage de Régulo , pour se rendre à *Tchang tchun yuen* , où l'on disoit qu'étoit enfermé le quatorzième fils de *Cang hi* , dont on ne parloit plus , & que plusieurs croyoient n'être plus en vie. Il fallut ouvrir bien des portes pour

parvenir jusqu'au Prisonnier , qui ignoroit encore la mort de son frere , & l'élévation de son neveu sur le Trône , parce que les murailles de sa Prison étoient si épaisses , qu'il ne pouvoit rien entendre , ni de ce qui se passoit , ni de ce qui se disoit au dehors.

Je vous laisse à juger , mon R. P. quelle fut la joie & la surprise de ce Prince , lorsqu'ayant été comme enseveli depuis plus de douze ans , on le tira de l'horreur de ses ténèbres. Les passans s'arrêtèrent à l'endroit où ils virent l'équipage du Régulo , qui étoit entré dans la Prison : on eut bientôt découvert de quoi il s'agissoit , & chacun voulut être témoin de la délivrance de ce Prince infortuné. La nouvelle s'en répandit aussi-tôt à *Peking* , & comme le Palais de ce quatorzième Prin-

ce est assez près de la porte par laquelle on y entre , les Peuples y accoururent en foule ; & pour témoigner leur joie , ils le reçurent à genoux , frappant la terre du front , & tenant des *hiang* * à la main.

Le Prince qui ne s'attendoit pas à ces honneurs , & qui craignoit même qu'ils ne lui fussent préjudiciables , passa au plus vite , faisant signe à tout le monde de se lever. Il étoit accompagné du Régulo , de son fils *Poki* , & d'un autre Seigneur qui avoient eu ordre de l'aller recevoir. Il arriva ainsi comme en triomphe à son Palais , où toute sa maison l'attendoit. Aussi-tôt qu'il y fut entré , le Régulo lui parla quelque tems en particulier. Tout ce

* Ce sont des Baguettes de parfums qu'on allume par un bout , & qui se consomment peu à peu.

qu'on a découvert de cet entretien , est qu'il lui fut dit de se remettre peu à peu, sans sortir si-tôt de son Palais , & de laisser à son fils le soin d'aller remercier l'Empereur.

Le même jour un autre Prince eut ordre d'aller mettre en liberté le dixième fils de *Cang hi* , & de le conduire , non pas à son Palais , qu'on avoit détruit depuis long-tems , mais dans une maison particuliere , où logeoit le seul fils qui lui restoit , l'aîné étant mort en Prison. Cela se fit avec moins d'éclat , mais on lui donna les mêmes ordres qu'au quatorzième Prince son frere. Quand ces nouvelles furent publiques , tout *Peking* applaudit au bon naturel & à l'humanité de l'Empereur , chacun l'exaltoit à sa maniere , & pendant plusieurs jours les éloges qu'on fai-

soit de la bonté de son cœur ,
furent la matiere de tous les en-
tretiens.

Pour ce qui est de nous au-
tres , mon R. P. nous ne fûmes
ni indifférens , ni insensibles à la
grace qu'on venoit de faire à ces
Princes , qui nous avoient tou-
jours protégés , & dont en mon
particulier j'avois beaucoup à me
louer , parce que j'avois eu plus
d'occasions que d'autres de les
voir & de les entretenir. Tant
de bienfaits que nous voyions ré-
pandre sur toute sorte de per-
sonnes , excepté sur les Bonzes
& les *Taosée* , dont il manifestoit
les désordres , nous firent espé-
rer que nous pourrions obtenir
de ce nouveau Maître , quelque
grace en faveur de notre Sainte
Religion , que son pere avoit si
fort persécutée , en faisant sortir
des Provinces les Missionnaires

pour les reléguer à Canton , & quelques années après à Macao.

Deux difficultés se présentent d'abord à l'esprit : la première , que le nouvel Empereur ne commenceroit pas son règne , par révoquer les ordres qu'avoit donnés son pere , ni par les expliquer d'une manière qui les rendît inutiles. La seconde , étoit que nous n'avions nul moyen de parler nous-mêmes à l'Empereur , & que nous ne voyions personne qui osât prendre sur lui de présenter de notre part un Mémoire , où il s'agissoit d'une affaire si délicate , & qui intéressoit les ordres du feu Empereur. Enfin , je proposai à nos Peres d'avoir recours au premier Ministre *Matsi* , qui a eu toujours de l'affection pour les Européens en général , & pour moi en particulier , qui suis en commerce avec lui

Missionnaires de la C. de 7. 31
depuis 36. ans. Mon dessein fut
approuvé. Je priai le premier
Officier de ce Ministre de pres-
senter son Maître sur notre affaire,
que je lui expliquai dans un grand
détail, afin qu'au cas qu'il fût
disposé à y entrer, j'allasse en
personne solliciter sa protection,
& recevoir ses ordres.

Dès le lendemain le Ministre
m'envoya dire de dresser promp-
tement un Mémoire, pour de-
mander le rétablissement de la
Religion & des Missionnaires ;
que rien n'étoit plus raisonnable ;
& qu'il n'y avoit point dans tout
l'Empire de plus honnêtes gens
que les Européens. Cette nou-
velle nous remplit de joie &
d'espérance. Je travaillai aussitôt
au Mémoire, & il n'étoit
pas encore fini, que le Ministre
nous l'envoya demander, en
nous faisant dire qu'il falloit se
Biv

presser, & que son dessein étoit de le faire présenter par le douzième Régulo Président du Tribunal des Princes, & du Tribunal des Rits ; mais que pendant tout le tems qu'on traiteroit cette affaire, nous ne devions point paroître chez lui, afin qu'elle demeurât secrète.

Ce douzième Régulo est gendre du Ministre pour lequel il a des égards particuliers. L'Empereur se dit pareillement son gendre, quoiqu'il n'ait épousé que sa nièce fille de son frere : mais parce que ce frere mourut de bonne heure, laissant sa fille au berceau, le Ministre *Ma tse* son oncle prit soin de l'élever chez lui, comme si ç'eût été sa propre fille, & il étoit regardé comme son pere. C'est elle qui a été choisie préféablement à tant d'autres, pour être l'épouse légi-

time de l'Empereur régnant , dont elle a eu déjà un fils âgé de huit ans , & qui fera sans doute le Prince héritier.

Quand notre Mémorial fut en état , je l'envoyai au Ministre , qui le fit passer au Régulo par un de ses Eunuques. Ce Prince le lut , le trouva bien fait , & ne fit changer que deux ou trois caractères qui lui paroissoient trop forts contre *Mouan pao* , lequel étoit autrefois *T'song tou* de la Province de *Fokien* , & qui par son accusation calomnieuse fit chasser les Missionnaires des Provinces. Le Prince étoit au fait de cette affaire , car il étoit Président du Tribunal des Rits , auquel l'accusation de *Mouan* fut renvoyée. Il ne put alors nous servir , parce qu'il sçut que l'accusation venoit de plus haut , & qu'elle avoit été faite par un or-

dre secret. Mais à présent sous un nouveau règne , il peut nous rendre service sans aucun risque. Quoiqu'il en soit , il se chargea de notre Mémorial , sans nous avertir du jour qu'il le présenteroit. Il ne le sçavoit peut-être pas lui-même , car il vouloit bien prendre son tems. Malheureusement pour nous il le prit mal : le jour qu'il alla au Palais pour le présenter , il rencontra le seizième Régulo son frere , qui est le premier des quatre Gouverneurs ou Régens * de l'Empire : il lui fit part de son dessein , il lui montra même notre Mémorial , parce qu'il le croyoit son ami ; mais il

* Quoique les Régens ne soient que pour le tems de la minorité du Prince , l'Empereur en a nommé quatre en montant sur le Trône , sur ce qu'il se croyoit encore trop jeune pour le gouverner lui seul , mais il ne leur laisse d'autorité qu'autant qu'il lui plaît.

Missionnaires de la C. de J. 35
fut bien surpris de voir que ce Prince s'opposa fortement à la démarche qu'il vouloit faire en notre faveur.

Nous ne pûmes rien découvrir de leur entretien , mais le 8 d'Avril dernier le douzième Régulo nous renvoya notre Mémorial par le même Domestique du vieux Ministre avec ce peu de paroles :
» C'est au seizième Régulo qu'il
» faut vous adresser, votre affaire
» me fera ensuite renvoyée , & je
» vous rendrai service. Je demandai en particulier à ce Domestique si le Prince ne s'étoit pas expliqué plus en détail ; « car enfin , lui
» dis-je , ce que vous nous dites
» de sa part a assez l'air d'une dé-
» faite ; au reste , s'il y avoit du
» risque pour lui dans une pareille
» démarche, nous n'aurions garde
» de l'y exposer , & nous atten-

» favorable. Il nous répondit ;
qu'il ne sçavoit rien davantage.
« Il est vrai , ajouta-t'il , que ce
» matin la Princesse son épouse
» m'a fait appeller , & m'a ordon-
» né de vous dire , qu'une per-
» sonne puissante s'y opposoit ;
» je n'ai pas osé lui en demander
» le nom , & peut-être n'auroit-
» elle pas voulu me le dire.

Je vous laisse à penser , mon
R. P., combien nous fûmes affligés
de voir nos espérances évanouies
de ce côté-la. Cependant , pas un
de nous ne fut d'avis de recou-
rir au seizième Régulo. Ce n'est
pas qu'on crût qu'il nous fut con-
traire ; car il nous témoignoit de
l'amitié dans l'occasion ; & si l'on
ne s'adressa pas d'abord à lui ,
c'est que nous étions bien infor-
més , qu'il n'aimoit pas à entrer
dans d'autres affaires , que dans
celles qui le regardoient immé-

Missionnaires de la C. de J. 37
diatement , & qu'il ne pouvoit
pas se dispenser de rapporter à
l'Empereur. Il n'eut pas manqué
de nous répondre , ce qui étoit
vrai , qu'il n'étoit pas chargé de
nos affaires particulieres.

Ce même jour j'allai sur le soir
remercier le vieux Ministre , des
marques qu'il nous avoit données
de son affection. Il est certain
que s'il n'eût tenu qu'à lui , notre
affaire eût été bien-tôt terminée.
Mais quoiqu'il ait le nom de pre-
mier Ministre , son âge de 85 ans
ne lui permet plus d'aller au Pa-
lais , que pour s'informer de tems
en tems de la santé de l'Empe-
reur , ni de se mêler des affaires
publiques , quoiqu'il en seroit
très-capable , si les forces de son
corps répondoient à celles de
l'esprit. Ce bon Vieillard me dit
qu'il falloit trouver quelque voie
de parler à l'Empereur même.

Cette tentative ayant été inutile, nous crûmes que l'heure des miséricordes du Seigneur n'étoit pas encore venue ; qu'il falloit nous tenir en repos pendant quelque tems ; & ajouter de nouvelles prieres & d'autres bonnes œuvres, aux Messes votives qu'on disoit tous les jours dans nos trois Eglises, depuis le 18. Mars de l'année 1733. que l'Empereur fut sur le point de nous renvoyer tous en Europe.

Le 22. d'Avril, un Chrétien nommé Joseph *Ouang*, petit Officier du Magazin des Porcelaines dans le Palais, m'envoya avertir de grand matin, qu'on lui avoit dit la veille au soir, qu'une accusation contre les Chrétiens avoit été présentée à l'Empereur ; mais qu'il n'en sçavoit pas davantage. Nous prîmes d'abord cette nouvelle pour un de

ces faux bruits qui se répandoient pour lors , & nous étions persuadés , que si l'Empereur ne nous faisoit pas positivement du bien , il étoit d'un caractère à ne nous faire aucun mal. Cependant nous envoyâmes des personnes intelligentes s'en informer adroitement au Tribunal intérieur , où vont tous les Mémoires , dont on y tient Registre , aussi-bien que des réponses qu'on y fait , & des ordres de l'Empereur. Ils ne purent rien découvrir , non plus qu'au Tribunal des Rits , où sont renvoyées toutes les accusations. C'est qu'effectivement , contre tout usage , on n'en sçavoit encore rien dans ces deux Tribunaux. Mais nous ne fûmes pas long-tems dans le doute. Les Chrétiens vinrent de tous côtés nous apporter des copies de l'accusation , de la Sentence des

Régens de l'Empire , & de la ratification de l'Empereur par ces deux caractères *yy* , c'est-à-dire , je consens à la délibération.

Celui qui s'est porté pour Accusateur , se nomme *Tcha sse hai* : c'est un assez petit Mandarin d'un Tribunal nommé *Tong tching sseë* , qui avoit été condamné à l'exil par l'Empereur défunt , & qui a été ensuite compris dans l'Amnistie que fit publier son successeur. Au retour de son exil, il invita sa sœur à venir manger chez lui , & à assister à une cérémonie. Cette Dame qui est Chrétienne , & mariée à un Mandarin Chrétien , craignant que cette cérémonie ne fût superstitieuse , s'excusa de cette invitation. C'est ce qui acheva de brouiller ces deux familles , qui n'étoient pas déjà trop bien d'accord ensemble.

D'autres disent que son accusation étoit déjà faite long-tems avant qu'il fut envoyé en exil ; que même il l'avoit fait passer à l'Empereur *Yong tching* ; que ce Prince l'ayant lue , la rejetta , en disant qu'il s'embarassoit peu que les gens de Bannieres se fissent Chrétiens ou non , que d'ailleurs il avoit déjà donné ses ordres sur cette affaire.

Le fonds de l'accusation de *Tcha fle hai* n'étoit qu'une répétition des mêmes calomnies , que d'autres avoient avancées avant lui. Ce qu'il y avoit de particulier , c'est qu'il insistoit fortement pour que les Mantcheoux & les Chinois qui sont sous les Bannieres * , n'eussent pas la liberté

* Il y a huit Bannieres de Tartares Mantcheoux , huit autres de Tartares Mongous , & huit de Chinois Tartarisés. Les Troupes de la Maison Impériale & des Princes , qui sont très-nombreuses , sont sous les trois pra-

de se faire Chrétiens. « Car ,
» disoit-il , c'est par le Peuple que
» la séduction a commencée ; les
» uns ont été abusés par des pa-
» roles artificieuses , les autres
» par des vûes d'intérêt : & ce
» qu'il y a de plus fâcheux , c'est
» que les Mantcheoux se sont
» laissés entraîner peu à peu par

mieres Bannieres , & font un Corps séparé des autres. Ces Bannieres ont chacune leur Etendart particulier désigné par les couleurs jaunes , blanches , rouges , & bleues. Quatre ont chacune une de ces couleurs , les quatre autres ont ces mêmes couleurs bordées. Les Bannieres jaunes , blanches , & bleues sont bordées d'une bande rouge de quatre à cinq pouces. La Banniere rouge est bordée d'une bande blanche. Chaque Banniere a son quartier dans la Ville Tartare , & sa Justice particuliere indépendante de celle du Peuple. Cette Justice a quatre Tribunaux subordonnés les uns aux autres. Chaque Banniere est divisée en *Tchalan* , & chaque *Tchalan* en *Niron*. Les *Tchalan* ont plus ou moins de *Niron* , & les *Niron* plus ou moins de Soldats. On peut dire en général que les *Niron* sont l'un portant l'autre de cent Cavaliers effectifs.

» l'exemple du Peuple , & par les
» mêmes motifs. Si l'on n'arrête
» de bonne heure ce désordre par
» des punitions exemplaires , on
» verra bien-tôt notre Religion
» & nos anciennes coutumes ren-
» versées & détruites : & quoique
» les Chinois ne soient pas de la
» même origine que nous , V. M.
» n'en fait nulle distinction , &
» elle les traite avec la même
» bonté. Il faut donc que la même
» défense soit faite aux uns & aux
» autres , & qu'on punisse égale-
» ment ceux qui embrasseront cet-
» te Religion étrangère. En usant
» de cette sévérité , nos Loix se-
» ront observées , & il n'y aura
» nulle suite funeste à craindre
» pour l'Empire.

Ce *Pen* ou Mémorial fut pré-
senté aux Régens de l'Empire ,
dont le seizième Régulo est le
Chef. Au lieu de le rejeter com-

me il auroit dû faire, s'il eût été bien intentionné, ou qu'il se fût souvenu des bontés que l'Empereur *Cang hi* son pere avoit eu pour nous, il le reçut, & le présenta à l'Empereur, qui lui ordonna d'en délibérer avec les autres Régens. La délibération fut bien-tôt faite, ou pour mieux dire elle étoit déjà prête, car ils ne firent que transcrire l'accusation de *Mouan pao* *, & la Sentence qui l'avoit suivie; d'où ils concluoient qu'il falloit ordonner aux Chefs des Bannieres, d'examiner ceux qui s'étoient fait Chrétiens, de les exhorter à abjurer leur Religion, & de les punir sévèrement s'ils refusoient de le faire; que pour les Européans qu'on laissoit à Peking, parce qu'ils étoient habiles dans les sciences, & sur-tout dans les Ma-

* Voyez le 17^e Recueil, pag. 202.

Missionnaires de la C de J. 45
thématiques , le Tribunal des
Rits auroit ordre de leur défendre d'attirer les gens des Bannieres & le Peuple à leur Religion.

Cette délibération fut faite avec beaucoup de précipitation , pour ne pas nous laisser le tems de prévenir la Sentence : elle fut présentée le 24. Avril , ratifiée le même jour , & le 26. du même mois, on l'envoya au Bureau des Bannieres pour être exécutée , puis au Tribunal des Rits , & à celui des Censeurs qui gouvernent le Peuple. Dès le lendemain de la publication de cet Arrêt , les Chrétiens vinrent en grand nombre à nos Eglises , pour se confesser , & se disposer à soutenir la persécution.

Elle commença ce jour-la même. Les Mandarins n'eurent pas plutôt reçu le *Tchi* Impérial ,

qu'ils se mirent en mouvement , non pas tous à la vérité , mais ceux-la principalement qui étoient prévenus contre notre Ste Religion , ou qui étoient les plus dévoués au leizième Régulo. S'étant informés quels étoient les Chrétiens de leur *Nirou* ou Compagnie , ils les citerent à leurs Tribunaux , & là ils leur déclarerent le *Tchi* ou la volonté de l'Empereur , qui leur ordonnoit d'abjurer la Religion Chrétienne , sous peine d'être punis très-sévèrement.

Tous nos Chrétiens , à la réserve d'un très-petit nombre , qui furent intimidés par l'appareil des supplices , donnerent des marques d'une intrépidité , & d'une constance héroïque au milieu des plus cruels tourmens : les Infidèles en furent étonnement surpris , & la Religion bien

plus respectée. On avoit beau leur ensanglanter le visage à force de soufflets , les étendre par terre , & les assommer à coups de fouets & de bâtons , ils répondoient constamment qu'ils vouloient vivre & mourir Chrétiens. Les Juges se lassant de les tourmenter inutilement , les pressoient de dissimuler au moins pour un tems leur Religion , & de se comporter à l'extérieur , comme s'ils avoient renoncé à cette Loi étrangère. » Ne vous suffit-il pas , » leur disoient-ils , de la consacrer dans le cœur? par ce moyen- » la vous obéirez à l'Empereur , » sans préjudicier à votre créance. Les Chrétiens répondoient qu'ils étoient très-soumis aux ordres de l'Empereur , qu'il ne leur défendoit pas d'honorer le souverain Maître du Ciel & de la Terre ; que la Religion Chré-

tienne n'est pas une Loi étrangere , & que tous les hommes devroient l'embrasser ; que la mort soufferte pour leur Foi étoit l'objet de leur desirs ; qu'en vain les exhortoit-on à la dissimuler ; que la Loi Chrétienne défendoit le mensonge dans les choses les plus légères , qu'à plus forte raison ils ne pouvoient ni dissimuler , ni user d'équivoques dans une affaire si importante.

Je voudrois pouvoir vous rapporter en détail tous les traits de fermeté & de constance , qui illustrerent nos Chrétiens , mais je tomberois dans des redites ennuyeuses qui fatigueroient votre patience. Je me bornerai à deux ou trois de ces généreux Confesseurs de J. C, qui vous feront juger de tous les autres.

Le premier se nomme *Laurent Tcheou* : il s'est distingué dans
cette

cette persécution par sa fermeté à défendre sa Foi, & par son zèle à encourager les Chrétiens, & à soutenir les foibles; aussi est-il parfaitement instruit de nos saintes Vérités. Il n'a que vingt-six ans, & il a si bien menagé les bonnes grâces de son pere & de sa mere, qu'il a obtenu leur consentement, pour ne point prendre d'engagement dans le mariage, & pour se consacrer entierement à Dieu. Etant allé dans la Chambre de son département, où plusieurs s'étoient assemblés pour des affaires particulières, l'un d'eux lui adressant la parole: « Maintenant, lui dit-il, que l'Empereur vous ordonne de renoncer à la Religion Chrétienne, à quoi vous déterminerez-vous? Si vous refusez d'obéir, vous vous ferez de terribles affaires; au

» lieu qu'un mot que vous direz ,
» suffira pour contenter les Man-
» darins , & vous n'en conserve-
» rez pas moins votre Religion
» au fond du cœur. Croyez-moi ,
» c'est l'unique parti que vous
» ayez à prendre.

» Il y a long-tems , répondit
» Laurent *Tcheou* , que je ressens
» les effets de votre bon cœur
» pour moi : mais si vous con-
» noissiez la Religion Chrétien-
» ne , & si vous aviez eu le bon-
» heur de l'embrasser , vous tien-
» driez un langage bien diffé-
» rent. Personne ne connoît mieux
» que les Chrétiens l'obligation
» où l'on est d'obéir à son Prin-
» ce , parce qu'ils sçavent que
» son autorité vient du Dieu que
» nous adorons , & que trans-
» greffer ses ordres , c'est trans-
» greffer les ordres de Dieu mê-
» me. Vous avez vû les ordres

» de l'Empereur : Dit-il qu'il
» ne faut pas honorer le *Tien*
» *tchu* ? lui-même l'adore. Cet
» ordre, comme vous le sçavez
» aussi-bien que moi, a été don-
» né à l'occasion d'un Placet du
» Mandarin *Tchasse hai*, qui ac-
» cuse faussement la Religion
» Chrétienne, de ne pas honorer
» ses Ancêtres, de ne point faire
» les cérémonies accoutumées à
» son pere & à sa mere ; à quoi
» les Régens de l'Empire ont
» ajouté la calomnie de *Mouan*
» *pao*, qui autrefois nous accusa
» faussement de nous assembler
» pêle-mêle, hommes & fem-
» mes, dans l'Eglise. L'Empereur
» n'a pû s'empêcher de condam-
» ner de pareils désordres, &
» d'obliger ceux qui en sont cou-
» pables de changer de condui-
» te. Tout ce que la Religion
» Chrétienne ordonne, se réduit

» principalement à deux arti-
» cles : à honorer Dieu sur tou-
» tes choses , & à aimer le pro-
» chain comme soi-même. Le
» premier article de cet amour
» du prochain , est d'honorer son
» pere & sa mere vivans &
» morts , & je doute fort que
» ceux qui ne sont pas Chré-
» tiens , portent cet amour aussi
» loin que nous. Ce qu'on a eu
» l'audace d'avancer , que les
» hommes & les femmes s'assem-
» bloient pêle-mêle dans nos
» Eglises , est une calomnie avé-
» rée , puisqu'il n'est jamais per-
» mis aux femmes , d'entrer mê-
» me dans l'Eglise , où les hom-
» mes ont accoutumé de s'assem-
» bler. *Car il y a bien des*
» Cela étant ainsi , dirent ceux
» qui l'écoutoient avec une gran-
» de attention ; *Tchasse hai* a eu
» grand tort de présenter son

» accusation contre la Loi Chrétienne. Très-certainement, répondit Laurent *Tcheou*. Vous m'exhortiez d'abord à donner du moins quelques apparences extérieures de changement. Je vous le demande, en quoi puis-je changer ? Est-ce en disant qu'il ne faut plus honorer le Maître du Ciel & de la Terre ? Un Chrétien aimeroit mieux mourir mille fois, que d'en avoir la pensée. Vous me disiez encore que j'allois m'attirer de terribles affaires : elles seroient terribles, je l'avoue, si je n'étois pas Chrétien ; mais je ne les crains point, & la tranquillité où je suis, j'en suis redevable au bonheur que j'ai d'être Chrétien. C'est aussi ce qui prouve, que la Religion Chrétienne est la seule véritable, que tout l'Univers devoit

» suivre. Car je vous demande
» à mon tour, si une Puissance
» supérieure vous ordonnoit de
» changer de Religion, sous pei-
» ne de perdre votre solde, qui
» de vous n'y renonceroit pas
» pour conserver un petit reve-
» nu, dont il entretient sa famille?
» Mais si l'on vous menaçoit de
» cruels supplices, si l'on faisoit
» une recherche exacte de ceux
» qui ont embrassé la Religion,
» que chacun de vous professe,
» pour les punir rigoureusement,
» auriez-vous le cœur tranquille?
» Marque certaine que votre Re-
» ligion n'est pas véritable. Vous
» sçavez qu'on recherche les
» Chrétiens; en avez-vous vû
» quelqu'un qui n'ait pas avoué
» qu'il l'étoit? Vous sçavez éga-
» lement les terribles menaces
» qu'on nous fait, nous voyez-
» vous pour cela moins tranquil-

» les ? Est-ce que nous ne sommes
» pas composés de chair & d'os
» comme les autres hommes ?
» Les Bêtes mêmes craignent leur
» destruction : pourquoi donc
» sommes-nous contents au milieu
» des menaces & des tourmens ?
» C'est que nous avons le bon-
» heur de professer la seule véri-
» table Religion ; c'est que le
» Dieu que nous servons , témoin
» de ce que nous souffrons pour
» son Nom , récompensera notre
» fidélité par une félicité sans
» bornes & sans fin. Nul homme
» n'est immortel ; je suppose que
» vous parveniez jusqu'à l'âge
» de cent ans , il faudra enfin
» mourir , & paroître devant ce
» Maître Souverain , & Juge de
» tous les Hommes : alors dix
» mille repentirs de ne l'avoir pas
» servi , viendront trop tard.
» C'est par un effet de votre ami.

»tié pour moi , que vous m'ex-
»hortez à changer , & moi c'est
» par le même principe que je
» vous parle comme je fais. Je
» prie ce Grand Maître que nous
» servons , de vous en faire con-
» noître l'importance ». Ce petit
discours fut écouté dans un très-
grand silence.

Le 25. May , Laurent *Tcheou*
fut appelé par le Mandarin , qui
le pressa d'abjurer sa Religion ,
& qui employa toutes sortes de
moyens pour y réussir , prières ,
solicitations , caresses , mena-
ces. Toutes ces démarches ayant
été inutiles , le Mandarin outré
d'une résistance à laquelle il ne
s'attendoit pas , ordonna à ses
gens de ne pas épargner le Néo-
phyte. Quatre Soldats s'appro-
cherent de lui , pour le prendre
& le coucher par terre. « Je suis
» Chrétien , dit le Néophyte , &

» je n'aspire qu'au bonheur de
» souffrir pour Jesus Christ, di-
» tes-moi où vous voulez que je
» me mette, & il se coucha tran-
quillement au lieu qu'on lui mar-
qua. Le Mandarin ayant ordon-
né que deux hommes lui tinssent
la tête & les pieds : « il n'est pas
» nécessaire, répondit-il, ne
» craignez pas que je remue, un
» Chrétien est trop heureux de
» souffrir pour sa foi. Deux Sol-
dats armés de fouets lui déchar-
gerent plusieurs coups sur le corps
de toutes leurs forces, sans qu'il
poussât le moindre soupir. Deux
autres Soldats releverent les pre-
miers, & dans l'intervalle Lau-
rent dit au Mandarin : « Le plai-
» sir que je témoigne sous tant
» de coups redoublés, est un té-
» moignage que je rends à la vé-
» rité de ma Religion. Je mour-
» rai volontiers pour sa défense.

» Vous pensez à mourir pour vo-
» tre Religion, lui dit le Manda-
» rin, & moi je pense à exécuter
» les ordres de l'Empereur : puis
il fit signe aux Soldats de conti-
nuer à le battre : ils n'eurent pas
donné fix à sept coups que les
fouets se rompirent ; on les re-
noua, & deux nouveaux Soldats
recommencerent à le frapper :
Enfin, le Mandarin plus las de
tourmenter le Néophyte, que le
Néophyte ne l'étoit de souffrir,
se retira de la Salle, & le laissa
en repos. Alors on avertit Lau-
rent, que s'il persistoit dans sa
désobéissance, on préparoit de
gros bâtons, dont on devoit le
frapper, « fussent-ils de fer, ré-
» pondit Laurent, dût-on me
» mettre en pieces, on n'obtien-
» dra jamais de moi ce qu'on de-
» mande ; le plus ardent de mes
» desirs est de donner ma vie

» pour la défense de ma Foi.

La mere de Laurent qui avoit appris la fermeté invincible de son fils , l'attendoit avec impatience à la porte de sa maison. Dès qu'il parut , elle sauta de » joye à son col , allons , mon » cher Fils , lui dit-elle , allons » remercier Dieu des graces qu'il » vous a faites , & s'étant mis ensemble à genoux devant leur Oratoire, ils y demurerent long-tems prosternés. Après quoi elle se fit raconter en détail tout ce qui s'etoit passé.

Le lendemain 26. May , une autre Mere ne parla pas avec moins de générosité à son fils nommé Paul Yang, qui n'a que 19. à 20 ans. Apprenant l'ordre qu'on lui donnoit de venir répondre au Mandarin , cette fervente Chrétienne le tira à l'écart , & jettant sur lui les regards les plus

tendres , » Je ſçai , mon Fils ,
» lui dit-elle , que vous avez la
» crainte de Dieu , ainſi j'eſpere
» que vous vous comporterez en
» fidèle & zélé Chrétien. Je ſuis
» votre mere , je vous aime ten-
» drement , vous devez m'obéir :
» je me croirois la plus heureuſe
» mere du monde , & je vous re-
» garderois comme le fils le plus
» obéiſſant , ſi l'on m'apportoit
» l'agréable nouvelle , que vous
» avez heureuſement fini vos
» jours dans les tourmens pour la
» déſenſe de notre Ste Religion.
» Mais ſçachez auſſi que ſi vous
» vous comportez en lâche &
» infidèle Chrétien , je ne vous
» reconnois plus pour mon fils ,
» & ne penſez plus à reparoi-
» tre devant moi , ni à rentrer
» dans ma maiſon tant que je vi-
» vraï. Ne craignez point , ma
» chere Mere , répondit ce gé-

» néreux Fils , quelque foible &
» quelque jeune que je sois , j'ai
» une si grande confiance dans
» les mérites de Jesus-Christ &
» dans l'intercession de sa sainte
» Mere , que j'espere , avec le
» secours de vos prieres , soute-
» nir jusqu'au bout tous les tour-
» mens qu'on me fera souffrir.
Il partit à l'instant , & comparut
au Tribunal avec Luc *Ouang* ,
plus âgé que lui , & également
ferme dans sa foi. Ils reçurent par
l'ordre du Mandarin plus de 400
coups de fouets. Dans le pitoya-
ble état où ils étoient & presque
sans mouvement , on les trans-
porta dans leur maison , d'où on
les retira au bout de douze jours ,
pour les jeter dans une prison ,
où ils furent detenus jusqu'au
mois de Juin , sans que le Man-
darin ait pu obtenir d'eux d'au-
tre déclaration , sinon qu'ils

62 *Lettres de quelques*
étoient Chrétiens , & qu'ils ne
cesseroient jamais d'être Chré-
tiens.

Le feu de la persécution qui
duroit depuis du tems dans les
Bannieres des Chinois Tartari-
fés , commençoit un peu à se ral-
lentir , lorsqu'il s'alluma dans les
Troupes de la Maison Impéria-
le , dont le Prince *Yun lo* est le
Chef principal. Celui par qui il
commença plus vivement , fut
Pierre *Tchang* , fils de Thomas
Tchang Mandarin de la Porte
du 14^e Prince fils de l'Empereur
Cang hi. Ce Thomas mourut il y
a environ trois mois en vrai pré-
destiné. Pierre son fils est un très-
servent Chrétien , qui dans ces
tristes conjonctures a fait éclater
son zèle en parcourant les mai-
sons des Fidèles , afin de les en-
courager à souffrir constamment
pour leur Foi.

Ce zélé Néophyte étant allé au Palais de son Prince, y trouva son Mandarin, qui lui demanda, s'il avoit connoissance de l'Ordre Impérial, qui condamnoit la Religion Chrétienne. « J'en ay oui parler, repondit » Pierre *Tchang*, mais s'il y a » en effet un pareil ordre, on ne » manquera pas de le publier. Il » est tout publié, dit le Mandarin, allez le demander au *Pos-* » *ko* (c'est une espece de Sergeant.) Le Néophyte alla le trouver, & il apprit de lui l'accusation de *Tcha sse hai*, la Délivération des Régens, & l'Ordre de l'Empereur. « A ce que je » vois, dit Pierre *Tchang*, tout » se réduit à condamner une Religion dans laquelle les hommes & les femmes s'assembtent » en un même lieu, on n'honore » point son pere & sa mere après

64. *Lettres de quelques*

» leur mort, on ne témoigne ni
» reconnoissance ni respect à ses
» Ancêtres, on ne leur fait point
» les cérémonies accoutumées :
» or tout cela ne nous regarde
» point.

Deux jours après le Mandarin envoya deux *Posko* ou Sergens dans la maison de Pierre *Tchang*, pour lui ordonner de sa part, de déclarer par un écrit signé de sa main, qu'il obéissoit aux Ordres de l'Empereur, qu'il n'auroit plus chez lui d'Oratoire, qu'il n'iroit plus à l'Eglise, & qu'enfin il renonçoit à la Religion Chrétienne.

« Je vois bien, dit Pierre
» *Tchang*, ce qui tient au cœur
» de notre Mandarin : il appré-
» hende que ses Supérieurs ne
» s'en prennent à lui de mon fer-
» me attachement à la Loi Chré-
» tienne ; mais dites-lui de ma

» part , qu'il n'a qu'à me défé-
» rer à leurs Tribunaux comme
» étant Chrétien depuis plus de
» 20. ans , & marquer dans son
» accusation que je suis si forte-
» ment attaché à cette Loi , que
» ses exhortations les plus pres-
» santes , & ses menaces mêmes
» n'ont pû rien gagner sur moi :
» par-là il se tirera de l'embar-
» ras où il me paroît être. Si quel-
» qu'un devoit craindre , ce se-
» roit moi sans doute : or , je
» vous déclare que je ne crains
» rien , parce que la Religion
» Chrétienne n'enseigne rien que
» de très-saint , & de très-con-
» forme à la raison. Je tâche d'en
» observer les Commandemens ,
» je rends à mes parens , soit
» qu'ils soient vivans , soit qu'ils
» soient morts , tous les devoirs
» prescrits par les Loix ; j'hono-
» re & je respecte ceux qui sont

» au-dessus de moi , je vis dans
» la plus grande union avec mes
» voisins , j'aime mon prochain
» comme moi-même , & je n'ai
» jamais fait tort à personne. Si
» vous ne m'en croyez pas , in-
» formez-vous en de ma famille,
» elle est fort étendue , il n'y a
» que ceux de ma branche &
» moi qui soyions Chrétiens, tous
» les autres ne le sont pas ; de-
» mandez-leur si nous manquons
» d'honorer nos peres & nos me-
» res , ou d'assister aux justes
» cérémonies de nos Ancêtres ;
» s'ils ont jamais appris que
» nous ayons fait des Assem-
» blées d'Hommes & de Fem-
» mes dans le même lieu. Con-
» sultez nos voisins , ils sont té-
» moins de notre conduite. Il y
» a plus de trente ans que je sers
» le Prince , examinez les Regi-
» stres , & voyez si j'ai jamais

» manqué à mon devoir.

Après cet entretien , on fut quelque tems sans l'inquiéter , lorsqu'enfin son Mandarin chez qui il se trouva , lui ayant fait de nouvelles sommations , & ayant reçu les mêmes réponses ; « si » vous n'obéissez pas aux Ordres » de l'Empereur , lui-dit-il , je » serai contraint de vous faire » cruellement châtier. Faites , » lui répondit le Néophyte, vous » me procurerez un vrai bonheur , & plus grand que vous » ne pensez. Le Mandarin offensé de cette réponse , ordonna qu'on le menât hors de la Salle , & qu'on le fît coucher par terre. Le généreux Chrétien se coucha lui-même à l'endroit qu'on lui désigna. Alors le Mandarin lui demanda , s'il renonçoit ou non à la Religion Chrétienne , & sur sa réponse qu'il n'y renonceroit

jamais , il lui fit donner d'abord trente à quarante coups de fouet. Comme il les recevoit sans jeter le moindre cri , le Mandarin s'en prit aux Exécuteurs , il les chargea d'injures , & après bien des menaces , il fit donner au Néophyte près de cent coups. Ensuite il fit relever les Exécuteurs par d'autres , & demanda de nouveau au Patient s'il vouloit changer ou non. « Il est inutile , répondit-il , de me le de-
» mander davantage ; vous n'au-
» rez de moi d'autre réponse que
» celle que je vous ai déjà faite ;
» je ne renonce point , & je ne re-
» noncerai jamais à ma Religion ,
» je respecte & respecterai toujours
» les Ordres de l'Empereur. Le
» Mandarin plus irrité que jamais , continua à le faire battre , & fit relever jusqu'à trois fois par d'autres ceux qui le frappoient.

Comme ce généreux Néophyte ne pouffoit pas le moindre soupir ; « je croi , dit le Mandarin , » qu'il contrefait le mort. A ces mots Pierre *Tchang* leva doucement la tête , & la tourna du côté du Mandarin. Celui-ci prit ce mouvement pour une insulte , « je » vois bien , s'écria-t'il , que les » fouets ne suffissent pas , qu'on » apporte les bâtons , dont on se » sert pour punir le Peuple.

Quand on eut apporté les bâtons , le Mandarin demanda à Pierre *Tchang*, s'il persistoit dans les mêmes sentimens. « Je vous » ai déjà répondu , dit-il , que » cette demande étoit inutile , je » suis Chrétien , & je le serai jusqu'à la mort ». Sur quoi le Mandarin le fit battre avec ces bâtons ; huit hommes qui se releverent les uns les autres , lui donnèrent plus de deux cens

coups, qu'il souffrit avec une égale fermeté ; ce qui fit dire au Mandarin, qu'il falloit que les Chrétiens eussent l'art de se rendre insensibles aux coups. C'est ainsi que finit ce combat. Comme cet illustre Confesseur de JESUS-CHRIST ne pouvoit se remuer, le Mandarin ordonna à ses gens de le prendre, & de le porter dans la Chambre des Registres.

Lorsqu'il y entra, il trouva un grand nombre de ses parens Infidèles, qui le placèrent sur une estrade, où ils l'étendirent de la maniere la moins incommode. Dans l'épuisement où il étoit, il demanda une tasse de Thé, & pendant qu'il la prenoit, ses parens ne cessèrent de l'exhorter à contenter son Mandarin, ou du moins à dissimuler ses sentimens. Pierre *Tchang*

leur fit un petit discours , pour les instruire des vérités de la Religion , autant que ses forces le lui permettoient , & il le finit , en leur disant : « Ne regardez-
» riez-vous pas comme un traître & un perfide , tout *Mantcheou* , & tout Chinois , qui renonceroit seulement de bouche
» à l'Empereur ? & c'est le conseil que vous me donnez à l'égard du Souverain Maître du
» Ciel & de la Terre ? y pensez-vous ?

En même tems vinrent plusieurs Eunuques de ses Princes , & deux entr'autres nommés *Tchang fou* , & *San yuen* , dont l'un est Eunuque de la présence du 14^e Prince , & l'autre l'est de la présence du Fils de ce Prince , qui est aussi Régulo. Le zélé Chrétien les ayant apperçus , ouvrit d'abord l'entretien , afin

de ne pas leur laisser le tems de
lui donner de mauvais conseils.
» Vous sçavez , leur dit-il , ce
» que j'étois autrefois , & ce que
» je suis maintenant. Je veux
» vous rappeler à ce sujet , un
» trait d'audace & d'insolence ,
» qui m'échappa avant que d'être
» Chrétien , & dont vous fû-
» tes témoins. Vous n'avez pas
» oublié qu'un Chef des Eunu-
» ques s'avisa de me dire un
» mot qui me déplut , & que je
» pris pour une injure. Alors ,
» sans aucun respect , ni pour sa
» personne , ni pour son emploi ,
» ni pour le lieu où j'étois , je me
» jetai sur lui , je le battis vio-
» lemmment , & je continuai de le
» battre jusqu'à la porte du Prin-
» ce , accablant d'injures & de
» malédictions ceux qui vou-
» loient m'arrêter , & les Eunu-
» ques mêmes qui osèrent paroître.
» tre.

» tre. Voilà ce que j'étois avant
» que d'être Chrétien. Depuis
» que je le suis , avez-vous vu
» rien de semblable? Vous m'a-
» vez dit plusieurs fois vous-mê-
» mes , que vous ne me recon-
» noissiez plus , & que j'étois un
» tout autre homme : Etois-je
» capable d'un pareil change-
» ment? Il n'y a que la Religion
» Chrétienne qui ait pû l'opérer,
» & c'est la preuve sensible qu'el-
» le est la seule véritable: & l'on
» voudroit que j'y renonçasse ?
» Cela se peut-il » ? Ces Eunu-
ques l'ayant ainsi oui parler , se
contenterent de lui dire plusieurs
paroles obligeantes sur le pitoya-
ble état où ils le voyoient , & pas
un n'osant lui rien dire contre la
Religion , ils se retirèrent.

A peine furent-ils sortis , que
Pierre *Tchang* vit arriver sa Tan-
te âgée de près de 70 ans. « Hé!

» quoi , mon Neveu , lui dit-elle ,
» quel crime avez-vous donc
» commis , pour qu'on vous ait
» traité d'une maniere si cruelle ,
» vous qui avez plus de 50 ans ,
» & contre lequel on n'a jamais
» formé la moindre plainte ?
» Soyez tranquille , ma Tante ,
» lui répondit-il , je n'ai commis
» aucun crime , & si vous me
» voyez en cet état , c'est parce
» que je suis Chrétien , & que je
» ne veux pas cesser de l'être. Je
» vois bien , répondit-elle , que la
» Religion Chrétienne vous a
» renversé l'esprit : Sçachez que
» si vous vous obstinez à ne vou-
» loir pas y renoncer , vous me
» verrez mourir ici à vos yeux.
» C'est votre affaire , lui répondit
» *Tchang* , lié comme je suis &
» tout brisé de coups , on ne pour-
» ra pas m'imputer votre mort.
» Est-ce que vous croyez que s'il

» n'étoit pas d'une importance
» infinie pour moi de persévérer
» dans ma Religion , j'aurois
» voulu m'exposer à tant de souff-
» rances ? mais il s'agit d'être
» infidèle au Souverain Maître
» de l'Univers , & de précipiter
» mon ame dans des supplices
» éternels ; & croyez-vous que
» je le puisse ? Je vous l'ai dit
» souvent , & vous n'avez jamais
» voulu m'écouter : vous ap-
» prochez de 70 ans : combien
» de tems vous reste-il à vi-
» vre ? peut-être encore moins
» que nous ne croyons. Alors
» vous connoîtrez la vérité de
» tout ce que je vous dis : mais
» ne sera-ce pas trop tard ? Il ne
» s'agit pas de cela , lui dit-elle ,
» il s'agit de vous tirer de la pei-
» ne où vous êtes. C'est pour-
» quoi je vais trouver le Manda-
» rin , pour lui dire que vous avez

» changé. Vous pouvez dire ce
» que vous voudrez , répondre
» *Tchang* , je ne suis pas le maître
» de vos volontés , ni de vos
» paroles. Tout ce que je puis
» dire , c'est que je suis Chrétien ,
» que je le ferai jusqu'à la mort ,
» & que j'en ferai profession devant
» tout l'Univers ». Ces paroles
fermerent la bouche à sa
Tante , & elle se retira.

Enfin , on lui permit de retourner dans sa Maison. Ses Parens infidèles le mirent sur une Charette , & l'y accompagnèrent , dans l'espérance que par le moyen de sa femme , ils obtiendroient son changement ; mais ils se tromperent. Il est vrai qu'elle ne put retenir ses larmes à la vûe du triste état où étoit son mari ; mais quand on lui parla de se joindre à ses Parens infidèles , pour le pervertir , cette

généreuse Dame essuyant les
pleurs & changeant de ton, « je
» vois bien, dit-elle, que vous
» ne me connoissez pas : avez-
» vous donc oublié ce qui m'a
» porté à entrer dans votre fa-
» mille ? La mienne qui étoit
» Chrétienne, ne me vouloit don-
» ner qu'à un Chrétien, & si elle
» eût voulu le contraire, je n'y
» aurois jamais consenti. J'ai tou-
» jours regardé, comme un grand
» bonheur, de pouvoir donner
» notre vie pour le Souverain
» Maître du Ciel & de la Terre.
» Que sçai-je si cet heureux jour
» n'est pas venu ! Je me suis sou-
» vent représenté mon mari dans
» l'état où je le vois pour la défen-
» se de sa Foi, & je le trouvois heu-
» reux de souffrir pour une si bon-
» ne cause. Les larmes que vous
» m'avez vû répandre au premier
» abord, ont échappé à ma ten-

» dresse naturelle , mais je ne puis
» m'empêcher de le féliciter, d'a-
» voir été jugé digne de partici-
» per aux souffrances de notre
» Divin Redempteur : hé ! que ne
» puis-je y participer comme lui !
Cette réponse les étonna si fort ,
qu'aucun d'eux n'osa y repliquer.

Ses mêmes Parens revinrent
peu après , envoyés par le Man-
darin , pour lui dire de sa part ,
que s'il persistoit dans son opi-
niâtreté , il devoit s'attendre à
un châtiment encore plus dur &
plus long que celui qu'il avoit
souffert. « Je ne crains point ses
» menaces , répondit le Confes-
» seur de J E S U S - C H R I S T. Il
» n'a pas le pouvoir de m'ôter la
» vie. Hé ! plutôt à Dieu qu'il l'eût ,
» je serois au comble de mes de-
» sirs. Tout son pouvoir se réduit
» à me faire exiler en Tartarie ,
» ou à me faire donner pour Ef-

» clave à quelqu'un des Fermiers
» du Prince. Hé quoi ! dirent
» ses Parens, ne seroit-ce pas pour
» vous la plus triste & la plus
» dure condition ? Vous ne sça-
» vez pas , repliqua le Néophy-
» te, ce que c'est que d'être Chré-
» tien : ce que vous nommez
» peines, souffrances, tourmens,
» ce sont pour lui des délices,
» lorsqu'il les endure pour le Nom
» de J E S U S- C H R I S T. Que vou-
» lez- vous donc, lui demande-
» rent-ils, que nous répondions
» au Mandarin ? Dites - lui , ré-
» pondit le Néophyte, qu'étant
» mon supérieur, il peut me con-
» damner à toutes les peines qu'il
» lui plaira, mais que s'il espère
» obtenir de moi, que je renonce
» à ma Religion, il l'espère vai-
» nement ». Ils allerent en effet
porter cette réponse au Manda-
rin.

A la vûe d'une si grande fermeté, ce Persécuteur de la Religion ne sçavoit plus quel parti prendre. Il en parloit continuellement; & à l'entendre, on eût dit que c'étoit l'affaire la plus importante qu'il eût jamais traitée. Enfin, il se détermina à présenter une Supplique au fils du quatorzième Prince, où il disoit que *Tchang ouen* (*Pierre Tchang*) étoit un esprit orgueilleux, qui se mocquoit des ordres qu'on lui donnoit, & qui manquoit de respect pour ceux de l'Empereur; qu'il méritoit d'être sévèrement puni, & qu'il falloit, ou l'envoyer garder les Chevaux en Tartarie, ou le donner pour Esclave à quelqu'un des Mé-tayers du Prince. Le Prince répondit que *Tchang ouen* ne méritoit pas un si dur châtiment, mais qu'il suffisoit de le dépouiller de

son Emploi, ce qui fut exécuté. Pierre *Tchang* en reçut l'ordre avec joye, & rendit graces à Notre Seigneur, de ce que cette destitution lui donnoit tout le loisir de vaquer librement à tous les exercices de sa Religion.

Telle a été la constance de nos Chrétiens, dont on nous rendoit chaque jour un compte fidèle ; je n'ai pas pû être également instruit de ce qu'ont souffert ceux des Eglises Portugaises. Mais parmi ce grand nombre de Fidèles qui fréquentent notre Eglise Françoisé, il n'y'en a eu que cinq ou six qui ayent chancelé dans leur Foi. Neuf ou dix autres furent d'abord intimidés, & on leur avoit arraché un Ecrit, ou quelques-uns disoient, qu'ils ne suivroient plus la Religion Chrétienne, & où d'autres promettoient de ne plus réciter les prié-

res, & de ne plus fréquenter l'Eglise. Mais ensuite rentrant en eux-mêmes, & honteux de leur foiblesse, ils réparèrent leur faute par une rétractation authentique, qu'ils remirent à leurs Mandarins, dont voici la teneur.

» Nous, Cavaliers de tel *Ni-*
» *rou*, offrons avec respect cet
» Ecrit à notre Mandarin, pour
» lui dire clairement, que dans
» l'Attestation que nous lui pré-
» sentâmes le cinquième de cette
» quatrième Lune, nous avons
» commis un énorme péché, les
» uns disant qu'ils ne suivroient
» pas la Loi Chrétienne, les au-
» tres qu'ils ne réciteroient point
» de prières, & ne fréquenteroient
» plus les Eglises. Nous recon-
» noissons sincèrement que nous
» avons grièvement péché, &
» nous protestons que nous fai-
» sons véritablement profession

Missionnaires de la C. de J. 83
» de la Religion Chrétienne.
» Nous vous prions donc , en
» qualité de notre Mandarin im-
» médiat , de nous déférer com-
» me Chrétiens à nos Mandarins
» supérieurs.

Nous fûmes vivement frap-
pés , mon R. P. , d'une persécu-
tion si vive , mais nous n'en fû-
mes pas entierement abattus :
nous scavons qu'on ne pouvoit
l'attribuer qu'au 16^e Prince ;
que l'Empereur ayant été tenu
très-resserré par son pere , n'é-
toit point au fait de ce qui con-
cerne les Européans , & qu'il ne
scavoit d'eux autre chose , sinon
qu'ils étoient à Peking ; qu'à la
vérité , nos Chrétiens avoient
beaucoup souffert , mais que gra-
ces à Dieu , ils avoient été très-
fermes dans leur Foi ; que la Re-
ligion en avoit reçu un nouvel
éclat , & que peut-être même ,

Dieu n'avoit permis tout ce fracas , que pour la faire mieux connoître.

Après avoir délibéré ensemble , nous conclûmes qu'il falloit avoir recours à l'Empereur : mais comment parvenir jusqu'à ce Prince , auprès duquel nous ne pouvions avoir aucun accès , les voyes ordinaires nous étant fermées ? Nous crûmes pouvoir , dans des conjonctures si pressantes , nous servir d'une autre voye , bien qu'elle fût extraordinaire , & contraire aux usages du Palais : c'étoit de faire présenter notre Mémorial par le Frere Castiglione. L'Empereur l'occupoit à la Peinture dans une Chambre voisine de son Appartement , où souvent il venoit le voir peindre.

Nous dressâmes au plutôt notre Mémorial , auquel nous joig-

Missionnaires de la C. de J. 85
nîmes un Exemplaire de l'Edit
publié la 3^{ie} année de l'Empe-
reur *Cang hi*, qui permet le libre
exercice de la Religion dans
tout l'Empire. Cet Edit est fort
connu en Europe, mais l'Empe-
reur régnant n'en a jamais en-
tendu parler. Le Mémorial fut
prêt pour le second jour du mois
de May, & dès le lendemain le
Frere Castiglione eut occasion de
le présenter. L'Empereur vint à
son ordinaire s'asseoir auprès de
lui pour le voir peindre. Le Fre-
re quitta son pinceau, & prenant
tout à coup un air triste & inter-
dit, il se mit à genoux, où après
avoir dit quelques paroles entre-
coupées de soupirs sur la con-
damnation de notre sainte Loi,
il tira de son sein notre Mémo-
rial enveloppé de foye jaune. Les
Eunuques de la présence trem-
bloient de la hardiesse de ce Fre-

re ; car il leur avoit caché son dessein. L'Empereur l'écouta pourtant tranquillement , & lui dit avec bonté : « Je n'ai pas con-
» damné votre Religion , j'ai
» défendu simplement aux gens
» de Bannieres de l'embrasser.
En même tems il fit signe aux Eunuques de recevoir le Mémorial , & se tournant du côté du Frere Castiglione , il lui ajouta ,
« je le lirai , soyez tranquille , &
» continuez de peindre.

Quand nous apprîmes le succès de notre Mémorial , nous fûmes bien consolés , jugeant que par la lecture qu'en feroit l'Empereur , il se mettroit au fait de ce qui regarde notre sainte Religion. On y exposoit les accusations calomnieuses qu'elle avoit souffertes , les soins & l'attention avec lesquelles on l'avoit tant de fois examinée , & sur-tout ce qui

arriva à la 31^e année de l'Empereur *Cang hi*, où cette Religion ayant été examinée de nouveau, fut approuvée par le Tribunal des Rits, par les Ministres, & autres Grands de l'Empire. Cependant, nous voyions bien que l'Empereur, soit qu'il eût été surpris, soit qu'il n'eût pas fait les réflexions nécessaires sur l'accusation de *Tcha sse hai*, & sur la Délibération de ses Ministres, ne reviendrait que très-difficilement de la résolution qu'il avoit prise.

Le 12. au matin nous reçûmes avis, que ce jour-là même le Tribunal des Censeurs avoit fait imprimer la condamnation de la Religion, & qu'il alloit faire afficher ses Placards aux portes de la Ville. On m'en apporta une copie, où il étoit marqué, que si parmi les Soldats, & parmi le

Peuple, quelqu'un étoit convaincu d'avoir embrassé la Religion Chrétienne, il seroit arrêté, & livré à la Justice, pour être sévèrement puni.

Le 13. du même mois, nous reçûmes un Billet d'un grand Seigneur de la Cour nommé *Hayouang*, qui nous ordonnoit de nous rendre le lendemain au Palais. Nous y allâmes dès le matin. Il vint aussi-tôt à nous, tenant à la main notre Mémoirel, & nous dit : « L'Empereur » ne fera pas mettre ce Mémoirel en délibération : il ne convient pas que les Mantcheoux » & ceux des Bannieres embrassent votre Loy : on ne la défend pas, on ne dit pas qu'elle est » fausse ou mauvaise, & on vous » en laisse le libre exercice. Nous » entendîmes cet Ordre à genoux, auquel je répondis, qu'

» on défendoit également au
» Peuple & aux gens des Bannie-
» res , d'être Chrétiens. Y a-t'il
» quelqu'un parmi le Peuple, dit
» ce Seigneur , qu'on ait inquié-
» té ? Je ne sçai pas encore , lui
» répondis-je , mais on ne tar-
» dera pas à le faire , comme il
» est aisé de le voir par cette co-
» pie de l'ordre que le Tribunal
» des Censeurs a fait afficher. Il
» la prit , & après l'avoir lûe ;
» puisque cela est sorti , dit - il ,
» quel moyen de le faire reve-
» nir ? Il falloit prendre les de-
» vants , & prévenir la conclu-
» sion de cette affaire : Hé ! le
» moyen , lui repliquai-je , après
» les soins qu'on a pris de nous
» en dérober la connoissance ?
» Mais , Seigneur , continuai-je ,
» puisque la Loi Chrétienne n'est
» pas défendue pour le Peuple ,
» obligez - nous de faire publier

» cette Déclaration de l'Empe-
» reur. Comme il ne fit à cela
» aucune réponse, j'ajoutai, que
» les Mantcheoux & ceux des
» Bannieres qui avoient embras-
» sé la Religion depuis l'année
» 3^{ie} de *Cang hi* qu'elle fut ap-
» prouvée, ne devoient pas être
» recherchés, & que néanmoins
» les Mandarins subalternes les
» tourmentoient de la maniere
» la plus cruelle; pour les y faire
» renoncer. » Les autres Peres
qui se trouverent avec moi, lui
dirent aussi des choses très-pres-
santes, mais ce Seigneur n'é-
toit pas venu pour nous écou-
ter, & encore moins pour re-
porter nos paroles à l'Empe-
reur; & comme il ne cherchoit
qu'à se défaire de nous, en
» voilà assez pour aujourd'hui,
» nous dit-il, s'il arrive quelque
» nouvel incident, vous pourrez

» parler. Hé ! à qui parler ? lui ré-
» pondis-je , toutes les portes
» nous sont fermées , & c'est ce
» qui nous a obligé contre l'usa-
» ge de faire présenter notre Pla-
» cet à l'Empereur par le F. Ca-
» stiglione. S'il arrive que nous
» soyons obligés dans la suite
» d'avoir recours à Sa Majesté ,
» à qui nous adresserons - nous ?
» voulez-vous bien que ce soit
» à vous ? Cela se pourra , répon-
» dit-il , & en même tems il se
» retira.

Quand le bruit se fut répandu ,
qu'un Grand de la Cour nous
avoit parlé de la part de l'Em-
pereur , bien qu'on ne sçut pas quel
ordre il nous avoit donné , quel-
ques-uns des Mandarins usèrent
de modération envers les Chré-
tiens , d'autres continuèrent en-
core quelque tems leurs vexa-
tions ; mais enfin la persécution

fut assoupie, après avoir duré environ deux mois : elle n'est pas pour cela éteinte ; car on a toujours lieu de craindre qu'elle ne se reveille, & c'est ce qui dépend de la fantaisie des Mandarins, à moins que l'Empereur ne révoque l'Ordre qui lui a été surpris ; aussi le Tribunal des Rits alla-t'il son chemin, puisque le 18. du même mois, il envoya afficher le même Ordre à nos trois Eglises.

Je vous ai déjà parlé de l'Ordre que l'Empereur avoit donné au Tribunal des Princes, de faire la recherche de ceux de la Famille Impériale, qui avoient été dégradés & exilés. Comme on voyoit ce Tribunal fort occupé de cette recherche, l'on ne doutoit pas que le dessein de l'Empereur, ne fût de les rétablir dans leur première splendeur, sur-tout

Missionnaires de la C. de F. 93
ses Cousins germains fils du 8^e,
9^e & 10^e Princes, fils de *Cang hi*, &
de leur rendre la Ceinture jaune :
c'est une marque d'honneur, qui
ne s'accorde qu'aux descendants
du Fondateur de la Dynastie,
& de ses Freres, qui lui aiderent
à conquérir l'Empire. C'est par-
mi eux qu'on choisit les Régu-
los. Ceux qui étoient ancienne-
ment de la même Famille, & qui
portent aussi le nom de *Kioro*,
mais qui ne descendent, ni du
Fondateur de la Dynastie, ni
de ses Freres, sont distingués par
une Ceinture rouge ; ils peuvent
être faits Mandarins, mais non
pas Régulos.

Quand l'Empereur donna cet
Ordre, un Censeur de l'Empire
lui représenta, qu'il ne conve-
noit pas que des gens dégradés ;
& mis au rang du Peuple, fussent
tout à coup rétablis ; que Sa Ma-

gesté devoit premierement leur faire porter la Ceinture rouge , & que dans la suite , s'ils se comportoient bien , il pourroit leur rendre la Ceinture jaune ; & même , si elles les en jugeoit dignes , les faire Comtes ou Régulos. Ce Censeur appuyoit sa Remontrance de plusieurs raisons , & de divers exemples.

L'Empereur trouva que le Censeur avoit fait son devoir : c'est pourquoi le 27. de la troisième Lune , ayant vû la Liste des Exilés , parmi lesquels étoient les fils & petits-fils de *Sounou* * , il leur accorda la Ceinture rouge , & ordonna qu'on écrivît leurs noms dans le Registre de la Famille Impériale , après ceux qui portoient la Ceinture jaune ; qu'on y ajoutât les fautes pour lesquel-

* Chef de la Famille des Princes exilés au Fourdane.

les, eux & leurs peres avoient été punis ; & qu'on les laifsât toujours dans le même endroit , & dans la dépendance du même Général.

Cet Ordre étoit conforme à la Délibération du Tribunal des Princes ; & il est à remarquer qu'en cette occasion , ce Tribunal n'a fait aucune mention de la Religion des Princes descendans de *Sounou* , quoiqu'il vît tout le fracas qu'on faisoit actuellement à Peking , pour obliger les Chrétiens des Bannieres de renoncer à la Loi de Dieu. C'est peut-être , parce qu'il n'avoit pas reçu d'Ordre sur cela , ou qu'il craignoit de renouveler une ancienne querelle , qui mettroit obstacle à la grace de l'Empereur , ou bien pour d'autres raisons que j'ignore.

Quand on en apporta la nou-

velle au Fourdane , quelques-uns de ces Princes la reçurent assez froidement. « On nous donne des

» Ceintures rouges , dirent - ils ,
» mais nous donne-t'on de quoi
» en soutenir le rang ? Nous n'a-
» vons ni Maisons , ni Terres ;
» une Ceinture de foye rouge
» s'accorde-t'elle avec cette toile
» grossiere dont nous sommes
» vêtus ? Ne valloit-il pas mieux
» nous laisser simples Cavaliers ,
» comme nous étions la plûpart ?

Effectivement ceux de ces Prin-
ces , qui n'ont point à Peking de
parens riches du côté de leurs
Epouses , sont fort à plaindre.
L'Empereur ne donne rien à
ceux qui sont au-dessous de 20.
ans ; & à ceux qui ont atteint cet
âge , il ne donne par mois pour
leur entretien que trois Taels , &
du Ris à proportion , ce qui ne
fait en tout que 45 liv. monnoye
de

de France. Il ne leur reste donc que l'espérance de devenir Mandarins , ou d'être rappelés à Peking , où ils trouveroient pour le corps & pour l'ame plus de secours qu'au Fourdane.

J'en'ai plus , mon R. P. , qu'à vous faire part de la maniere dont la seizième Fille de *Sounou* nommée Rosalie à son Baptême, a été rappelée de son exil. Son Mari fort riche & Mandarin du 3^e Ordre étoit absent , quand on la renvoya à ses parens. Peu de tems après il fut accusé par un de ses Esclaves sur plusieurs articles , & entre autres sur ce qu'il étoit encore en commerce de Lettres avec la Fille de *Sounou* qu'on avoit répudiée L'Empereur ne fit pas beaucoup de cas de cette accusation , & dit qu'il lui pardonnoit en considération de son pere , qui avoit été tué

depuis peu à la tête de l'Armée. Ce jeune Homme bouillant & vindicatif, peu de jours après qu'il fut de retour dans sa maison, fit expirer l'Esclave sous le bâton. L'Empereur en fut instruit, & indigné d'une action si cruelle, qui avoit suivie de si près la grace qu'il lui avoit faite, il le dépouilla de ses biens & de ses Mandarinats héréditaires, qu'il donna à son Frere cadet, & le fit mettre à la Cangue * pour le reste de ses jours à une Porte de la Ville. Plusieurs croyoient que la honte jointe à ce qu'il souffroit jour & nuit, lui feroit prendre la résolution de se tuer soi-même. C'est le parti que prennent ordinairement les plus lâches. Pour lui qui ne manquoit pas de cou-

* Espece de Carcan composé de deux ais fort pesans, & échancrés vers le milieu de leur union, où est inséré le col du coupable.

rage, il souffrit plus de trois ans ce supplice. Il en fut délivré à l'Amnistie générale qu'accorda le nouvel Empereur, sans cependant rentrer en possession de ses biens & de ses dignités.

Lorsqu'après sa délivrance, il apprit que l'Empereur désapprouvoit les séparations violentes du mari & de la femme, il demanda la sienne par une Requête qu'il présenta au Tribunal des Troupes, pour être offerte à l'Empereur. Heureusement un des Présidens étoit Chrétien. (C'est le Prince Joseph, d'une autre branche que le Prince exilé, & qu'on n'avoit point inquiété pour sa Religion.) Ce Président en ayant conféré avec ses Collègues, tous prononcèrent, qu'il n'étoit pas nécessaire d'en parler à l'Empereur; qu'ils sçavoient ses intentions, & qu'ils lui donneroient

une Patente avec les Sceaux du Tribunal, au moyen de laquelle on lui remettroit son épouse. Cependant, lorsqu'il fut arrivé à Fourdane, avec des Litieres & des Femmes de Chambre, pour servir sa femme, le Général, notwithstanding la Patente du Tribunal auquel il est soumis, s'opposa à son retour. Ce Général raisonnoit juste, selon l'usage ordinaire de ce Pays-ci, car si ses parens eussent été Infidèles, ils ne l'eussent pas certainement rendue, à cause de l'affront fait à leur famille; ils l'eussent plutôt mariée à un autre. Mais ceux-ci qui étoient de fervens Chrétiens, consentirent volontiers à son départ, & firent à leur beau-frere le meilleur accueil qu'ils purent dans l'état où ils se trouvoient. Le Prince Stanislas se distingua parmi les autres. Quand cette Dame fut arri-

Missionnaires de la C. de F. 101
vée à deux journées de Peking ,
elle y trouva le frere de son ma-
ri , & quelques autres de ses pa-
rens , qui n'avoient pû avec
bienféance se dispenser d'aller
au-devant d'elle , & de la réga-
ler jusqu'à la Capitale , où néan-
moins elle ne voulut point en-
trer. Elle s'arrêta dans une pe-
tite maison de Campagne avec
son mari , où elle est encore pour
des raisons de famille qu'on
ignore.

Parmi ceux qui allerent la fé-
liciter de son retour , se trouva
un Eunuque qui servoit autre-
fois le Prince Xavier *Son* : c'est
un excellent Chrétien qui se nom-
me Paul *Zy*. Après lui avoir témoi-
gné combien elle étoit sensible
à l'attachement qu'il conservoit
pour ses anciens Maîtres , elle
lui apprit la triste situation de
sa famille au Fourdane , l'His-

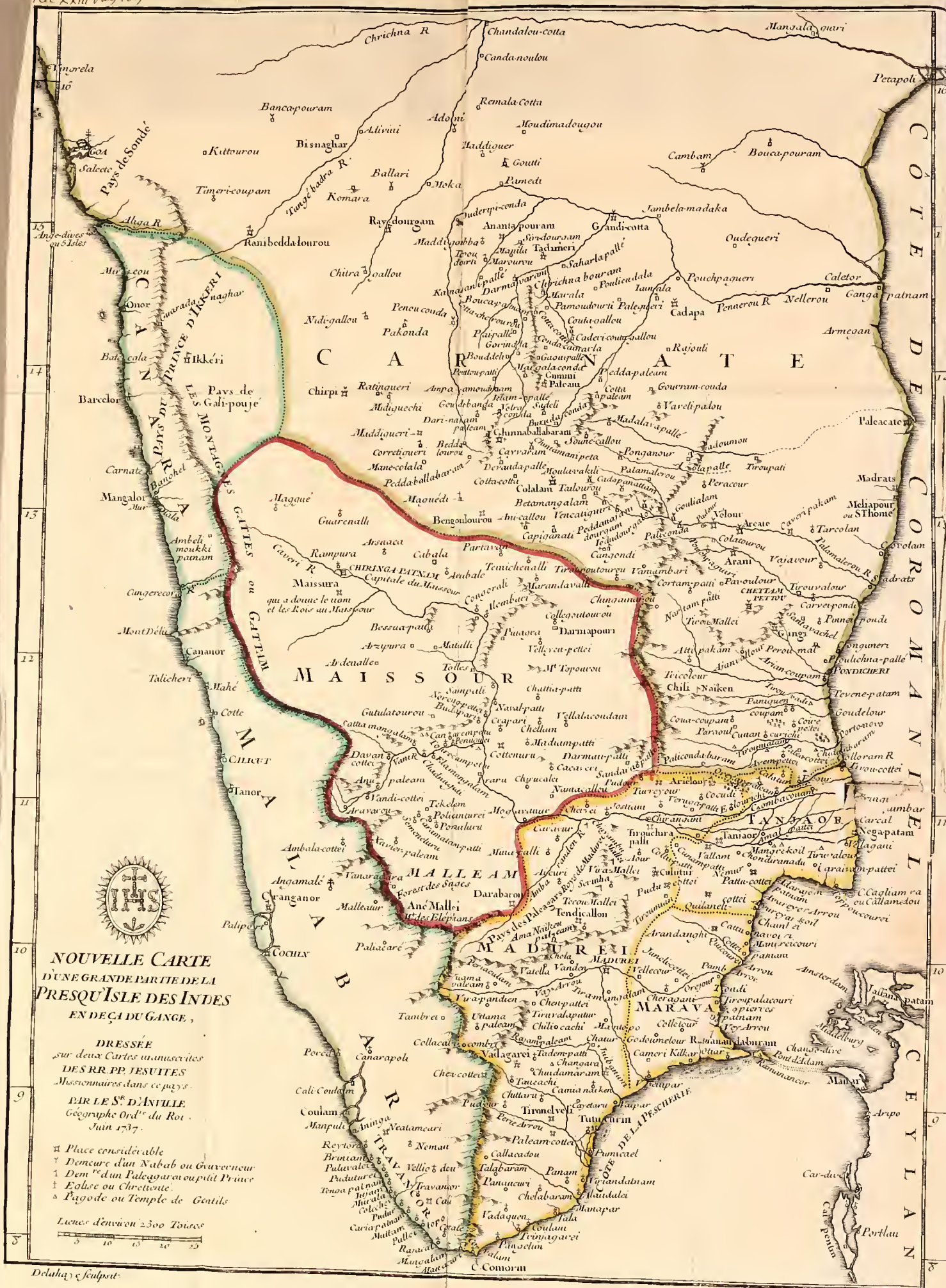
toire de sa Conversion , & la
grace que Dieu lui avoit faite
de recevoir le S. Baptême avant
son départ. « Aussi-tôt , ajouta-
» t'elle , que mon mari apprit
» que j'étois Chrétienne , il me
» dit , qu'avant que de faire cette
» démarche , je devois bien l'en
» informer ; que mes réponses lui
» faisoient assez connoître qu'in-
» utilement il entreprendroit de
» me faire changer ; qu'il n'igno-
» roit pas que ceux qui s'étoient
» faits Chrétiens , ne reculoient
» jamais. Il désignoit par-là les
» Princes ses freres : mais du
» moins , ajouta-t'il , la grace
» que je vous demande , est de
» ne pas faire connoître à nos
» Domestiques , que vous soyez
» Chrétienne ; priez en votre par-
» ticulier tant qu'il vous plaira ,
» mais assurez-moi que vous ne
» sortirez pas au-dehors.

Cette Dame me fit dire par ce même Eunuque d'être tranquille sur sa fermeté dans la Foi ; qu'elle espéroit , avec la grace de Dieu , d'y persévérer jusqu'à la mort ; que la seule chose qui lui faisoit de la peine , c'est qu'elle ne pourroit ni entendre la Messe , ni participer aux Sacremens , qu'au retour de ses freres & de ses belles sœurs. Elle n'en dit pas la raison , parce qu'elle nous est assez connue : c'est qu'en ce Pays-ci les personnes de qualité ne sortent jamais , que pour visiter leurs parens les plus proches , ou pour aller à la sépulture de leurs Ancêtres. Or , elle n'a actuellement à Peking que deux sœurs mariées à deux Seigneurs Infidèles. Elles allerent l'une & l'autre lui rendre visite dans sa retraite à la Campagne , & lui offrir un logement dans leurs

Hôtels , mais elle s'en excusa sous différens prétextes ; la vraie raison étoit qu'elle regardoit comme très-dangereux le commerce avec des familles Infidèles. C'est ainsi que m'en parla l'Eunuque Paul. Il m'ajouta qu'en prenant congé de cette Dame, elle lui enjoignit plusieurs fois de nous prier, tous tant que nous sommes, de nous souvenir d'elle au Saint Sacrifice de la Messe, & de demander à Dieu qu'il daigne éclairer son mari, & lui toucher le cœur, pour le faire entrer dans la voye du Salut. Je recommande également à vos Prières cette Mission si fort persécutée, & suis avec bien du respect dans l'union de vos Saints Sacrifices, &c.







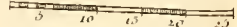
NOUVELLE CARTE
D'UNE GRANDE PARTIE DE LA
PRESQU'ISLE DES INDES
EN DECA DU GANGE,

DRESSEE
sur deux Cartes manuscrites
DES RR. PP. JESUITES
Missionnaires dans ce pays.

PAR LE S^r D'ANTILLE
Géographe Ord^r du Roi
Juin 1737.

- Place considérable
- △ Demeure d'un Nabab ou Gouverneur
- † Dem^r d'un Palégar ou capit^e Prince
- † Eglise ou Chrétienné
- △ Pagode ou Temple de Gentils

Lignes de 2300 Toises





LETTRE
DU PERE
CALMETTE,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

*Au Pere DELMAS de la
même Compagnie.*

A Ballapouram, ce 17 Sep-
tembre 1735.



MON REVEREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

L'intérêt que vous prenez à
la propagation de la Foi dans
Ev

ces Terres Infidèles, & le zèle avec lequel vous y contribuez chaque année, par les secours que vous me procurez, ne me permettent pas de vous laisser ignorer une partie des bénédictions, que Dieu daigne répandre sur nos foibles travaux.

Je commencerai par vous faire connoître le Catéchiste qui est entretenu de vos libéralités: il se nomme Paul, & c'est celui de tous mes Catéchistes, à qui Dieu a donné de plus grands talens, pour désabuser les Indiens de leurs folles superstitions, & faire entrer dans leurs cœurs le goût des vérités Chrétiennes. Sa Conversion à la Foi a quelque chose de singulier, & elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta

Missionnaires de la C. de J. 107
le beau-pere du Prince de *Cotta*
cotta à visiter notre Eglise de
Crichnabouram, dans l'esperance
d'y trouver sa guérison. Il s'y
rendit avec sa fille nommée *Vo-*
balamma, qui n'avoit encore que
huit ans. Ce Seigneur eut plu-
sieurs conférences sur nos véri-
tés Saintes avec le Missionnaire,
& la semence Evangélique com-
mençoit déjà à germer dans son
cœur, mais elle fut bien-tôt
étouffée par la violence des pas-
sions, & par les embarras du sié-
cle. Cependant, elle ne fut pas
entièrement perdue, elle fructi-
fia dans le jeune cœur de la
Princesse, & prit de nouveaux
accroissemens, à mesure qu'elle
avançoit en âge.

Ayant appris qu'un Orphèvre
Chrétien avoit apporté des bi-
joux dans l'intérieur du Palais,
elle profita du moment qu'elle

eût la liberté de lui parler, pour lui demander par écrit les Prières que récitent les nouveaux Fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, & elle eût bien voulu aller à l'Eglise, pour y recevoir les Instructions du Missionnaire; mais l'usage établi chez les Princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du Palais, ni de parler aux Etrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voyes. Elle s'en ouvrit une que l'Esprit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir à la Foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans le Palais, & c'est sur Paul, qui devint ensuite mon Catéchiste, qu'elle jeta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la Religion Chrétienne, selon le peu de lumieres qu'elle avoit acquises dans son enfance: les desirs de son cœur suppléerent à l'éten-

due de ses connoissances ; on sçait assez que lorsqu'il s'agit de persuader , c'est ce langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussi-tôt qu'elle se fut assurée du véritable desir que Paul avoit d'embrasser la Foi , « Allez , lui » dit - elle , allez apprendre la » Loi de Dieu de la bouche » même du Missionnaire , & ne » revenez point qu'il ne vous ait » Baptisé. Sur-tout retenez bien » tout ce qu'il vous dira ; plus » vous aurez de connoissances , » plus vous serez en état de » m'instruire. » Paul exécuta les ordres de la Princesse ; les premières semences de la Foi qu'il avoit reçus d'elle , se fortifierent à mesure que l'instruction répandoit plus de lumière dans son esprit ; il reçut enfin le Baptême.

A peine fut-il de retour au Palais , qu'il se signala par son ferme

attachement à la Foi. Le Prince lui ordonna d'apporter des Cocos pour la collation. Le Profélyte n'étoit pas , ce semble , obligé de faire expliquer un ordre , qui ne renfermoit rien d'illicite : il part sur le champ ; mais un moment après , se ressouvenant que le Prince les offroit quelquefois à son Idole , il revint sur ses pas , & lui demanda s'il ne les destinoit pas à cet usage ? « Que t'importe , dit le Prince , que ce » soit pour l'Idole ou pour moi ; » fais ce que je t'ordonne. Il » m'importe si fort , repliqua le » Néophyte , que si vous me refusez l'éclaircissement que je » vous demande , je ne puis vous » obéir. Le Prince ayant voulu » en sçavoir la raison , c'est dit-il , que n'adorant qu'un seul » Dieu le Créateur du Ciel & de » la Terre , il ne m'est pas per-

» mis de contribuer en rien au
» culte des Idoles. » Il semble que
cette réponse eût du irriter le
Prince ; cependant Paul n'en
conserva pas moins ses bonnes
graces.

Vobalamma de son côté con-
tinuoit de s'instruire des vérités
de la Religion. Dans les saints
empressements qu'elle avoit de
recevoir le Baptême , elle com-
muniqueoit à Paul , son Instruc-
teur , différens projets qu'elle
formoit , où le zèle avoit plus de
part que la discrétion. « Comme
» l'Eglise n'est qu'à trois lieues
» d'ici , lui dit-elle un jour , ne
» pourrions-nous pas y aller &
» revenir dans une nuit sans être
» apperçus ? Il n'y auroit qu'à
» trouver un moyen de descendre
» par les murs de la Citadelle ,
» & revenir par le même che-
» min. » Paul n'eut garde d'en-

trer dans un pareil projet , qui ne pouvoit s'exécuter sans exposer l'honneur de la Princesse & sa propre vie. Avec de si saintes dispositions pour le Royaume de Dieu , *Vobalamma* se fortifioit de plus en plus dans la Foi , & soupiroit sans cesse après le moment , qui devoit lui procurer la grace qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur...

Cependant , on s'aperçut au Palais , que la jeune Princesse ne prenoit nulle part aux cérémonies Idolâtriques , & que son cœur étoit entièrement tourné vers la Religion Chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination , en lui proposant un mariage ; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé , & qu'elle vouloit demeurer Vierge jusqu'à la mort. Exemple aussi rare dans

l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution, mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, & promit que si la Princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des Nôces ne seroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'Eglise pour y recevoir le Baptême. Sans cette condition Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la parole. La Princesse témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut : cependant, la promesse qu'on lui faisoit de lui laisser le libre exercice de sa Religion, joint au respect

qu'elle avoit pour ses parens , la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faisoit la Princesse , & des Idoles , & des vanités du siècle : lui-même n'avoit garde de déguiser ses sentimens : dans toutes les occasions qui se présentoient , il rendoit publiquement témoignage à sa Foi , & il ne craignoit pas , même en présence du Prince , de faire voir le ridicule des faux Dieux , & du culte qu'on leur rendoit. Une conduite si pleine de zèle , lui attira de plus en plus l'indignation du Prince , mais un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête Payenne , qui étoit celle du Dieu du Palais , on portoit l'Idole en triomphe , & on la promenoit par toute la Ville. Paul étoit à la Salle des

Gardes, lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, & chacun fit le *Namascaram*. (C'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion.) Paul, bien qu'on l'eût averti plusieurs fois, loin de donner ce signe de respect, fit voir au contraire par sa contenance, combien il méprisoit les Dieux que toute la Ville adoroit. Le Prince en fut aussitôt informé, & Paul qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balançoit pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il s'étoit préparé par la tribulation, & par ces premiers essais, aux fonctions de zèle, il quitta le service du Prince, pour servir un plus grand Maître, & se rendit à l'Eglise, où il devint mon Catéchiste.

Peu de tems après la retraite

de Paul , on célébra au Palais le mariage de *Kobalamma* ; le dernier jour de la cérémonie , on sortit hors de la Ville avec tout l'attirail de Palanquins & de Chevaux : Paul se rencontra par hazard sur la route. Dès que la Princesse l'aperçut , elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage , que dans l'espérance de recevoir aussi-tôt après le Baptême , ainsi qu'on le lui avoit promis , à la vûe de son Profélyte , elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit , & les bien-séances même de cette journée. « Me voici , dit-elle , » hors du Palais , l'occasion ne » peut être plus favorable , il faut » que tu me menes à l'Eglise , & » que le Baptême termine cette » cérémonie. » Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche , elle les

pressa, elle les conjura, mais inutilement; & la suite ne fit que trop voir que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bien-tôt au Palais la promesse qu'on lui avoit faite, & chaque jour on éludoit sous divers prétextes ses représentations les plus vives. Enfin, ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voye de la persuasion, ils la mirent à une épreuve très-délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde. On la traita comme si elle eût mérité de décheoir du rang & des privilèges de sa Caste, on la fit manger à part, sur-tout aux jours de Fêtes, aux repas de cérémonie, & en d'autres occasions, où la parenté rendoit plus

sensible la honte & la confusion dont on vouloit la couvrir. *Vobalamma* se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir ; elle témoigna même de la joie , de ce que par ce moyen on rendoit public son attachement à la Loi Chrétienne.

Accoutumée par ces fortes d'épreuves , à fouler aux pieds le respect humain , elle employoit une partie de son tems à instruire les Dames du Palais des vérités de la Religion. Mais il semble que Dieu ait voulu , ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur , ou hâter sa récompense , car il la retira de ce monde l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit , elle renouvela ses instances auprès de son Epoux , elle se jeta à ses pieds , & le conjura avec larmes d'envoyer quel-

qu'un à l'Eglise , afin qu'on vînt lui administrer le Saint Baptême. Mais de si grands sentimens , & de si saints desirs dans cette Princeesse , suppléerent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit de lui refuser , & elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien , dont S. Ambroise fait l'éloge , d'être regardée comme Chrétienne avant le Baptême , & d'entrer par la voye d'amour dans la Société des Elus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort , fit encore plus d'impression sur les esprits , que n'avoient fait ses discours ; quelques Dames du Palais ses parentes , ont reçu depuis le Baptême avec leurs enfans , & toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre Sainte Religion. Le Prince même a paru souhaiter qu'on bâtit une Eglise

420 *Lettres de quelques*
dans la Ville où il fait sa résidence.

Le Catéchiste Paul qui avoit la confiance de cette vertueuse Princesse, après avoir élevé une nouvelle Chrétienté vers *Vavelipadou* au Nord de *Ponganour*, vint demeurer dans l'Eglise de *Ballapouram*, où il a eu bonne part aux événemens dont je vais vous entretenir.

Il y a environ huit ans que les *Dasseris* excitèrent une rude persécution contre les Chrétiens de cette Contrée. Le Champ du Seigneur frappé de stérilité ne payoit, que par des ronces & des épines, les travaux & les sueurs des Ouvriers Evangéliques, lorsque Dieu voulant manifester son empire sur les cœurs, soumit à sa Loi un Chef de ces *Dasseris*, & fit servir à sa gloire le principal instrument de la persécution

persecution. Les *Dasseris* sont singulièrement dévoués à *Vichnou*, Divinité Indienne, dont ils se disent les Esclaves. Dans le sens de la Gentilité qui me paroît le plus fondé sur les Livres, & sur l'idée des Sçavans, cette Idole est le Dieu de la Mer, les *Dasseris* sont comme les Tritons; ils ont toujours une Conque à la main, qui est une espece de Cor fait de coquille de Mer, qu'ils enchassent, & qu'ils ornent assez proprement. *Timaia*, c'est le nom de ce Chef des *Dasseris*, s'étoit distingué, comme Saul, dans le tems de la persecution, allant de maison en maison chercher les Chrétiens, pour les citer au *Gourou* * du Prince. Il fut frappé tout-à-coup d'une maladie extraordinaire qui dura deux ans; les Médecins, après avoir

* Pere spirituel.

épuisé tous leurs remèdes , la jugerent incurable : plusieurs même l'attribuerent à la Magie & au sortilege , ce qui est assez commun dans ces terres Infidelles. Un Chrétien de ses parens lui persuada d'aller chercher le salut de son ame , auprès de celui qui peut , quand il le veut , donner aussi la santé du corps. *Ti-maia* le crut , il livra ses Idoles , & tous les nœuds magiques dont on l'avoit chargé , & alla demeurer dans la maison du Catéchiste , jusqu'à ce qu'il fût instruit. Son mal diminua à mesure que la Foi entroit dans son cœur , & au bout de vingt jours il fut rétabli dans une santé parfaite.

Le bruit d'une guérison si surprenante , attira moins d'attention , que le renoncement qu'il venoit de faire à ses folles Divinités. Ses parens en furent très-

irrités. Son frere sur tout, que des intérêts temporels avoient aliéné de la Loi, se déclara son ennemi. Il ameuta les *Dasseris*, & fit arrêter le Catéchumene devant la Salle des Gardes : les *Dasseris* s'attrouperent autour de lui, le chargerent d'injures, le menacerent de le traîner au Tribunal du *Gourou*, & tâcherent d'intéresser dans leur cause les Officiers & les Soldats : mais ceux-ci voyant qu'il s'agissoit d'une affaire de Religion, renvoyerent le soir même *Timaia* dans sa maison. Il vint droit à l'Eglise pour remercier Dieu de sa prompte délivrance, & le Missionnaire charmé du témoignage qu'il venoit de rendre publiquement à sa Foi, ne différa pas de le baptiser avec sa femme & ses enfans.

Son frere voulant s'attirer la

protection des Gentils dans la poursuite du Procès qu'il avoit intenté au Néophyte, prit le dessein de confondre la cause des Dieux avec la sienne, & l'accusa d'avoir livré les Idoles. Cet article étoit délicat, & capable d'exciter un nouvel orage contre les Chrétiens : mais comme le Néophyte toujours ferme dans la confession de sa Foi, éluda toutes les questions qui lui furent faites, il porta seul tout le poids de la rage qu'ils avoient dans le cœur, & qu'ils déchargerent sur lui par toute sorte de mauvais traitemens & d'outrages. Le Missionnaire envoyoit de tems en tems quelqu'un de ses Disciples pour le consoler & affermir son courage ; le Catéchiste y alla à son tour, il étoit connu, & l'on vomit contre lui les plus grossières injures. Il les écouta d'un

air froid & tranquille, sans faire paroître la moindre émotion.
» Lorsqu'ils eurent fini, notre
» Religion, dit le Catéchiste,
» nous apprend qu'il y a beau-
» coup de mérite à souffrir pour
» le nom de Dieu les affronts &
» les injures; si quelqu'un de
» vous vouloit bien continuer,
» ou du moins répéter ce qu'on
» vient de me dire, je lui promets
» une bonne récompense. » Cette
réponse les surprit étrangement;
les uns en rirent, d'autres en té-
moignèrent leur admiration;
tous changerent de langage, &
le renvoyerent avec honneur.

Léon, (c'est le nom que *Ti-
maia* reçut au Baptême,) ne fut
pas le seul qui honora l'Eglise
de JESUS-CHRIST par la con-
fession de sa Foi: sa femme nom-
mée Constance ne marqua pas
moins de fermeté. Elle se rendit

plusieurs fois avec ses enfans auprès de son mari , pour animer sa constance , & partager ses affronts. Ces choses se passoient à l'insçu du Prince aux Portes de la Ville , où , selon la méthode des premiers siècles , se rendent les jugemens , tantôt par maniere d'arbitrage , tantôt par une sorte d'autorité que l'usage attribue aux Capitaines des Portes , & des autres lieux de cette nature. Le plus souvent la Cabale y décide , & le meilleur appui de la Justice sont les clameurs & les présens.

Ainsi l'innocence étoit-elle opprimée , & la Religion indignement foulée aux pieds dans la personne de Léon , lorsque Dieu prit sa défense , & le délivra des mains de ses persécuteurs. *Bairé Gavoudou* oncle du Prince étant malade , fit appeller le Mission-

naire pour recevoir sa bénédiction , la regardant comme un moyen de recouvrer la santé , qu'il attendoit inutilement de tous les remedes. Ayant appris que le Pere s'approchoit de la Ville , il envoya au-devant de lui des Officiers de sa Maison , & des Soldats , pour l'accompagner par honneur. C'est avec cette suite que le Missionnaire entra par la porte de la Ville , où se passoit la scène dont je viens de parler. Il tourna la tête , comme s'il eût eu dessein de remarquer ceux qui y étoient assemblés , & continua sa route. Il n'en fallut pas davantage pour déconcerter cette Cabale. Ils craignirent que le Missionnaire , qui prenoit le chemin du Palais , n'allât porter ses plaintes au Tribunal du Prince , & comme ils avoient à se reprocher l'irrégularité de leur

128 *Lettres de quelques*
procédé, ils se séparèrent à l'instant, & laissèrent toute liberté de se retirer au Néophyte, qu'ils avoient retenu deux jours & deux nuits.

La visite que le Missionnaire rendit au Prince, se passa avec toute la bienfiance convenable : on l'introduisit dans un Salon, où le Prince s'étoit fait transporter. On le fit asseoir sur un tapis devant le Prince, qui demeura couché, parce qu'il ne pouvoit souffrir d'autre situation. Le Missionnaire l'entretint d'abord d'un seul Dieu, de la Rédemption des Hommes, de la nécessité du Salut; & parce qu'on assuroit que le Démon avoit part à sa maladie, il lui donna un Evangile de Saint Jean, qu'il reçut avec respect, à dessein de le porter toujours sur lui. Les douleurs que souffroit le Prince, & l'em-

pressément de ses Officiers à le soulager , interrompoient souvent le discours ; c'est pourquoi le Missionnaire , jugeant qu'il ne falloit pas rendre trop longue cette premiere visite, se leva pour prendre congé. Il fut conduit dans son retour avec la même suite qui l'avoit accompagné.

Le lendemain le Pere l'envoya visiter par un Catéchiste. Le Prince le reçut avec d'autant plus de bonté , qu'il se trouvoit beaucoup mieux : il lui dit que s'il recouvroit la santé , il viendrait en rendre hommage au Dieu que nous servons , & qu'il iroit l'adorer dans notre Eglise tous les huit jours. Peu de tems auparavant , un de ses Domestiques qui s'étoit converti , lui ayant demandé la permission de quitter ce jour-là son travail pour assister à la Messe, il le lui

permit de bonne grace , & ajouta qu'il n'avoit garde de s'opposer à une œuvre si sainte.

On n'avoit pas fait connoître au Missionnaire le danger où étoit le Prince , ni la cause de ses douleurs , qu'on ne regardoit pas comme mortelles ; c'est pour cela qu'il s'étoit contenté de préparer les voyes de sa conversion , dans la confiance , que par lui-même , ou par ses Catéchistes , il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Il n'en eut pas le tems , le troisiéme jour le Prince se trouva plus mal ; on lui donna tant de remedes purgatifs , qu'il tomba dans l'agonie , & perdit toute connoissance. Il n'avoit point chez lui d'Idoles , & il commençoit à goûter la vérité. Si Dieu n'a pas consommé par sa miséricorde , ce que les hommes ont laissé imparfait , nous ne

pouvons qu'adorer la profondeur de ses jugemens. La bénédiction de Dieu ne s'est point éloignée de sa maison, car depuis sa mort, une famille entiere de ses Domestiques a reçu la grace du Baptême.

Le Néophyte Léon ne jouit pas long-tems du calme où on l'avoit laissé. Des *Dassers* s'étant unis à quelques-uns de ses parens, le déclarerent déchû de sa Caste, épreuve la plus délicate qu'il y ait pour un Indien. Comme le reste de la Caste n'adhéra point à ce jugement, loin de se rebuter, ils concerterent de nouveaux projets pour le perdre. Léon qui étoit exactement informé de tout ce qui se tramoit contre lui, prit le parti de céder, par un exil volontaire, une maison & des biens, qu'il craignoit de ne pouvoir pas allier avec

son Salut ; il se retira dans la Principauté de *Ponganour*, où quelques mois après, une mort Chrétienne le mit en possession, comme il est à croire, de la récompense, que méritoient ses souffrances & la fermeté de sa Foi.

Après cette perte, Constance femme du Néophyte eut à soutenir de nouvelles épreuves. La Ville de *Ponganour* fut détruite par les Mores ; ainsi obligée de conduire ses enfans d'exil en exil, elle tomba dans une affreuse misère. Il n'eût tenu qu'à elle de la prévenir, ou d'y remédier, en se réunissant à ses parens ; mais elle eût risqué sa Foi, pour laquelle elle avoit mieux aimé tout perdre. Contente de sa pauvreté & de son indigence, pourvu qu'elle conservât ce précieux trésor, elle exhortoit sans cesse ses enfans à la persévérance,

& mourut enfin dans son exil ,
après leur avoir fait promettre ,
de ne jamais s'écarter de la voye ,
qui avoit conduit leur pere au
Ciel , & qui devoit bien-tôt l'y
conduire elle même.

Le beau-frere de Léon avoit
reçu avec lui le Baptême. Un
asthme habituel ne lui permettant
plus de vaquer aux affaires tem-
porelles , il se tenoit près de l'E-
glise , où il assistoit tous les jours
au Saint Sacrifice de la Messe.
Après avoir passé une année
dans tous les exercices de la piété
Chrétienne , une mort de pré-
destinée couronna sa ferveur. Sa
maladie s'étant beaucoup aug-
mentée , il lui fallut retourner au
Village de *Candavaram* , où étoit
son domicile. Quoiqu'il fût le
seul Chrétien , tant de sa maison
que de son Village , il fit pein-
dre des Croix sur les murs de

sa chambre , afin que de quel-
que côté qu'il jettât les yeux , il
se rappellât les douleurs de la
Passion de Notre Seigneur. C'est
dans les plus saintes dispositions
qu'il reçut les derniers Sacre-
mens. Le Catéchiste ne pouvant
pas toujours être auprès de lui , il
avoit chargé ceux de sa maison
de lui dire de tems en tems :
souvenez-vous de Jesus-Christ :
& lorsqu'il eût perdu connois-
sance , ces seules paroles suffi-
soient pour rappeler sa raison.

Bien des gens ont peine à
croire en Europe les maléfices ,
les sortileges , les possessions , &
tout ce qui est du ressort de la
Magie : une année passée au mi-
lieu de ces Nations Idolâtres ,
les auroit bien-tôt persuadés. Il
y a des vérités qui ne sont pas
moins à la portée du Peuple que
des Sçavans , & il est encore

plus difficile de croire, que des événemens capables de réduire les plus grands ennemis de la Foi, soient dans ceux qui les éprouvent, de pures imaginations, ou foiblesse d'esprit.

Dans une Caste, où il n'y avoit jamais eu de Chrétiens, & où les femmes se distinguent par leur retenue & leur modestie, une d'entre elles a été appelée à la Foi, avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la Magie & aux maléfices. En effet, elle tomba dans une de ces maladies, dont la longueur

& les symptômes , font conclure constamment aux Médecins Indiens , qu'elle n'est pas naturelle , & que le seul remede qu'on y puisse apporter , est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un Brame : car vous sçavez , mon R. P. , que les Brames ne sont pas moins les dépositaires & les interprètes de la Magie que de la Loi. L'*Adarvanam* , qui est le quatrième *Vedim* , enseigne le secret de mettre en œuvre la Magie & de la dissiper : ce qui s'appelle le sacrifice de mort , le sacrifice homicide. Il y a quelques années qu'il en coûta la vie à un Brame , pour avoir employé ce sacrifice contre une personne de grande autorité. Il avoit manqué apparemment à quelqu'une des paroles & des céré-

monies prescrites ; car alors le Démon en fait , dit-on , porter la peine au Sacrificateur. On parle encore ici de ce qui arriva il y a 25. ans , lorsque *Ballapouram* fut assiégée par l'Armée de *Maisfour*. Un Brame crut rompre par la vertu magique l'entreprise de l'ennemi , & rendre sa Patrie victorieuse. Il se retira durant le siège à *Gouribonda* Ville voisine , & dans le tems qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'*Adarvanam* , le Démon le laissa , & le tua sur l'heure. Ceux qui l'avoient aidé dans le sacrifice , eurent le même sort. Je parlois de ce fait , comme par manière de doute , à un Brame qui a ses biens à *Gouribonda* , il me nomma aussi-tôt le Sacrificateur , & me raconta les autres circonstances de cet événement.

Pardonnez-moi cette digres-

sion , mon R. P. , je reviens à notre malade. Le Brame qu'elle avoit appelé , après ses invocations ordinaires , apperçut une fente en forme de ziczac sur la muraille. Aussi-tôt , comme s'il eût été saisi d'une espece d'enthousiasme , « j'ai découvert , dit-il , la cause des maux que vous souffrez. *Chaahoudou* , le Dieu des Serpens , s'est logé dans ce mur pour vous visiter : ne vous étonnez pas s'il trouble votre repos , quels honneurs lui avez-vous rendu ? Dressez au pied du mur un petit Autel , & brûlez-y tous les jours de l'encens. » Elle le fit , mais au lieu d'un Démon qui l'agitoit , elle se vit tourmentée d'une légion entiere. Elle eut recours encore une fois aux formules magiques , & fit appeler un autre Enchanteur , qui ne réussit pas mieux que le premier.

Le Démon présentoit toutes les nuits à son imagination troublée les plus effrayantes scènes, dont le tourment la desséchoit, & l'épuisoit à un point, qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit de la sorte, lorsqu'elle s'adressa au Missionnaire. On n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la Foi Chrétienne, & dès le jour même elle se fit instruire. Ce qui persuade que c'étoit une véritable possession, c'est que de tems en tems son visage changeoit prodigieusement de couleur, & que d'autre fois elle avoit les plus violens saissemens, qui suspendoient toute fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connoissance. C'est dans ces symptômes, où l'on craignoit pour sa vie, que le Missionnaire l'ayant fait transporter à l'Eglise,

lui administra le Saint-Baptême. Quoiqu'elle fut assise, elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes, jusqu'aux paroles de l'Exorcisme que ses yeux s'éclaircirent, & que ses forces revinrent. Elle s'aida elle-même pour le reste de la cérémonie, & lorsque le Missionnaire sortit de l'Eglise, elle s'avança pour lui dire qu'elle se portoit fort bien. La suite confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné,) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances, & ne ressentit plus la moindre atteinte de son mal. Son mari & sa fille en furent si frappés, qu'ils embrassèrent la Foi.

Parmi les Dieux du Pays, il y en a un d'une espece singulière, qui tortille au sommet de la tête quatre ou cinq flocons

de cheveux en maniere de corde,
& se fait adorer sous le nom de
Gourounadoudou. La crainte de
l'irriter lui fait rendre les mêmes
honneurs qu'aux autres Dieux.
Un jeune homme d'une Caste
distinguée dans cet Etat, parce
que c'est celle du Prince de *Bal-
lapouram*, se mit au-dessus de cer-
te crainte, & se fit couper deux
ou trois fois ces flocons de che-
veux, sans pourtant pouvoir les
empêcher de se tresser de nou-
veau. Le Démon voulut sans
doute punir le jeune homme du
mépris qu'il avoit marqué. Il
tomba dans une foiblesse extrê-
me, & son esprit baissoit consi-
dérablement chaque jour ; mais
il n'eut pas plutôt demandé &
reçu le Baptême qu'il recouvra
les forces du corps, & toute la
vigueur de son esprit, & ses che-
veux, qu'on coupa de nouveau

en présence du Missionnaire , ont toujours crû dans leur ordre naturel. Cet événement joint à la conduite Chrétienne & édifiante , que le Néophyte a tenu depuis ce tems-là , a fait une grande impression dans tout son Village.

Un autre Gentil qui est au service du Prince , & dont la Caste n'a jamais donné de Chrétiens , amena sa femme à l'Eglise : il attribuoit au Démon une maladie qui la tourmentoit depuis plusieurs années. Elle étoit sujette à des mouvemens convulsifs de tout le corps , avec d'affreuses contorsions de bras , où il n'y avoit rien de naturel. L'eau bénite que lui jeta le Missionnaire , l'eut à peine touchée , qu'elle tomba dans une convulsion des plus violentes. Mais ce fut la dernière qu'elle éprouva ,

& elle recouvra en peu de tems la santé qu'elle avoit perdue depuis six ans. Elle, son mari, & deux enfans adoptifs demandèrent & reçurent le Baptême.

Depuis environ deux ans plusieurs *Linganiſtes* ont renoncé à leur infame Idole, & ont embrassé la Foi. C'est de toutes les Castes, celle qui est la plus éloignée de la Religion Chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une Idole, qui est le signe caractéristique de la Caste, & qu'on doit toujours porter sur soi. Un Orphèvre fort considéré dans cette Caste, parce qu'il avoit la Surintendance des Ouvrages du Palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de si violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes, que son amitié & son

propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'Eglise du vrai Dieu. Elle se fit instruire avec sa fille des vérités de la Foi, elles jetterent l'une & l'autre le *Lingam*, & le tems d'épreuves étant expiré, elles furent admises au Baptême.

Pour ce qui est du mari, ses accès devinrent beaucoup moins fréquens & moins violens, il se trouva tranquille pendant d'assez longs intervalles, pour qu'on pût l'instruire; il écoutoit volontiers la lecture qu'on lui faisoit des Livres qui traittent de la Religion; il recevoit avec les civilités ordinaires le Missionnaire, & ceux qui venoient le visiter de sa part. Enfin, sa folie dégénéra en enfance. Mais Dieu lui avoit donné autant de tems & de liberté d'esprit qu'il en falloit, pour connoître la vérité,

&c

& se mettre en état de recevoir le Baptême : grace plus utile pour lui que la santé, & même d'autant plus précieuse qu'il risquoit moins de la perdre.

Cependant , les nouvelles Chrétiennes furent bien-tôt exposées à la tentation , elles eurent à essuyer les plus durs reproches du *Gourou* Linganiste , & à soutenir tous les efforts qu'il fit pour les ébranler , & les engager à reprendre le *Lingam*. Mais la fermeté de ces ferventes Néophytes le déconcerta , & le réduisit enfin au silence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation , si elles eussent paru tant soit peu foibles dans la Foi , au lieu que par cette profession publique qu'elles en ont faite avec tant de courage, elles se sont procuré une paix profonde, que le *Gourou* n'osera plus troubler.

Je pourrois vous rapporter , mon R. P. , un grand nombre d'exemples semblables de la fermeté de nos Néophytes , mais les bornes d'une Lettre ne me le permettent pas. Voici néanmoins un trait que je ne puis omettre. Une femme mariée à *Ballapouram* pratiquoit depuis plusieurs années la Loi Chrétienne au milieu de la Gentilité : elle s'en étoit fait instruire par les nouveaux Fidèles , avec qui elle avoit eu de fréquentes conversations , & elle avoit trouvé le secret , sans déplaire à son mari , de ne participer , ni au culte qu'on rendoit dans sa famille aux faux Dieux , ni aux Idolâtries. Cependant , elle tenoit sa conversion secrète , & différoit à recevoir le Baptême , jusqu'à ce qu'elle eût marié son fils aîné. Les difficultés que font toujours naître

des parens Infidèles , l'obligeoit de garder avec eux certains ménagemens. Mais son habileté & son zèle lui firent abréger ce terme. Dieu lui inspira de travailler à la conversion de quelques-uns de ses parens : elle se donna tant de mouvemens pour y réussir , que le Missionnaire la proposoit souvent pour modèle à ses Catéchistes. Après avoir fait administrer le Baptême à quatre d'entre eux , elle se crut suffisamment appuyée , & le reçut à son tour à l'insçu de son mari , & avec un deses enfans , auquel elle procura la même grace. On lui donna le nom de Marguerite.

Peu après qu'elle eût été baptisée , un de ses freres étant tombé dangereusement malade , elle sçut , nonobstant la défiance & les précautions de ses parens Idolâtres , introduire plusieurs

Gij

fois dans sa maison un Catéchiste, qui après l'avoir disposé au Baptême, le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit, & il se douta qu'elle avoit embrassé la Religion Chrétienne. Dans la crainte que cette démarche de sa femme, si elle étoit véritable, ne lui attirât diverses contradictions de la part de ses parens Idolâtres, il voulut s'en assurer; & pour cela, aussitôt après les obsèques de leur frere, il lui ordonna de l'accompagner à la suite des Gentils, chez un Prêtre des Idoles. Celui-ci leur distribua des fleurs offertes au Démon: Marguerite, à qui il en présenta comme aux autres, les refusa constamment. Son mari qui l'observoit, dissimula son mécontentement, jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fut-il arrivé, qu'a-

près de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine assemblée , il lui déclara qu'il ne pouvoit y avoir dans sa maison un Dieu pour sa femme & un autre Dieu pour lui. « Il est » aisé de nous mettre d'accord , » répondit Marguerite , allez- » vous en à l'Eglise des Chrétien- » tiens comme moi , & nous » n'aurons plus qu'un même Dieu » qui est le seul véritable. Tu » veux encore me séduire , ré- » pliqua le mari , mais il n'en sera » pas ainsi ; car il faut absolu- » ment que tu quittes une voye » que le monde réprouve , & qui » ne me convient pas. C'est à » quoi je ne consentirai jamais , » répondit Marguerite. A ces paroles , le mari transporté de fureur tire son sabre , & la menace de lui trancher la tête. Marguerite se mettant à genoux , lui dit

qu'il étoit le maître , & qu'il pou-
voit frapper. Deux Chrétiens
du voisinage ayant accouru au
bruit , se mirent en devoir de
l'arrêter. « Hé ! de quoi vous em-
» barassez-vous , leur dit Mar-
» guerite , que ne le laissez-vous
» faire ? Le mari ne passa pas ou-
tre , & il lui eût été difficile de ne
pas se laisser fléchir à tant de
douceur & de modération ; il eut
même honte de son emporte-
ment , & prenant un ton radou-
ci , « quelque chose que j'aye pu
» faire , lui dit-il , en as tu été
» tant soit peu ébranlée ? Com-
» ment veux-tu que nous vivions
» ensemble ? tu peux te retirer à
» l'Eglise des Chrétiens , que tu
» as indignement préférée à ta
» famille. Quand vous m'avez
» reçu chez vous , répondit Mar-
» guerite , vous avez assemblé les
» parens ; qu'ils soient témoins

» de notre séparation , comme ils
» l'ont été de notre alliance ; dé-
» clarez-moi Chrétienne en leur
» présence , & que ce soit à ce
» titre que vous me renvoyiez ,
» alors j'irai me loger auprès de
» l'Eglise : jusques-là , je regarde
» vos discours , comme tant d'au-
» tres que vous ont fait tenir cer-
» taines querelles domestiques ,
» que je suis accoutumée à vous
» pardonner.

C'est Marguerite elle-même
qui a fait le récit de tout cet en-
retien au Missionnaire. Par cette
épreuve soutenue avec tant de
fermeté , elle a acquis le droit de
ne plus garder de ménagemens ,
& de faire une profession ouver-
te de sa Foi , qu'elle avoit tenue
renfermée pendant quelque tems
dans son cœur. Vous sçavez ,
mon R. P. , que dans les premiers
siècles de l'Eglise , souvent la
G iv

seule présence des Chrétiens rendoit muets les Oracles ; c'est ce qui est arrivé à notre Néophyte : un jour qu'on consultoit les Interprètes du Démon , qui sont les Oracles des Indiens , elle étoit assise à un coin de la chambre : l'Interprète ne la connoissoit pas , encore moins sçavoit-il qu'elle fût Chrétienne : cet Interprète , ou plutôt le Démon par la bouche , dit qu'il ne pouvoit pas s'expliquer tant qu'elle seroit présente , & ordonna qu'on la fît retirer.

Il arrive dans l'Inde ce qui arrivoit aux premiers tems de l'Eglise naissante , que l'Esprit de Dieu se communique plus volontiers aux pauvres qu'aux riches du siècle. Les Armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde , pour lever le tribut , ont parmi eux

une Chrétienté nombreuse & édifiante, qui donne lieu à beaucoup de Conversions & de Baptêmes. Il y a dans chaque Armée un nombre considérable de familles Chrétiennes. Ces bons Néophytes se sont choisi un Chef qui leur tient lieu de Catéchiste. Tous les Dimanches ils ornent une vaste Tente en forme d'Eglise : les Chrétiens s'y assemblent pour réciter les Instructions & faire leurs Prières, & ils s'en acquittent avec tant d'assiduité & de zèle, que le Missionnaire a été obligé de modérer les pénitences, qu'ils imposaient à ceux qui manquoient une seule fois de s'y trouver.

Un Officier Maratte ayant été délivré du Démon par un Reliquaire, qu'un Chrétien lui avoit fait mettre au col, a conservé depuis tant de vénération pour cette

Eglise ambulante , qu'aux Fêtes considérables il y fait des offrandes d'encens , & d'huile pour le luminaire ; & comme les Loix du Pays ne lui permettent pas d'entrer dans les Tentés du Peuple d'un rang si inférieur , il se tient à quelque distance vis-à-vis la Tente , jusqu'à ce que les Prières soient finies.

Après vous avoir rapporté quelques traits édifiants de nos Néophytes , que j'ai choisi entre plusieurs autres semblables , je dois vous entretenir des nouvelles Eglises que nous élevons dans ces Terres Idolâtres. Il y a sept ou huit ans que nous en avons bâti une assez belle à *Vencatiquiry* , Capitale de la Principauté de ce nom. Quand il fallut en obtenir le terrain , le P. Gargam qui avoit entrepris ce Saint Edifice , trouva matiere à

exercer sa patience. Je ne vous dirai point ce qu'il eut à effuyer de délais , de variations , de froideurs , & de rebuts du côté du Palais. Il vint à bout de tout par sa douceur & par sa persévérance.

Un jour que le Prince sortit pour la promenade , le Pere l'attendit à son retour , & lui présenta sa supplique. Il fut reçu fort froidement à l'ordinaire , mais le Missionnaire , qui avoit pris le parti de ne pas le quitter , qu'il n'en eût reçu une réponse positive , marcha toujours à ses côtés. Enfin , après avoir passé beaucoup de tems à visiter ses Ecuries , il entra enfin dans la Salle d'Audience , où il fit asseoir honorablement le Missionnaire , & lui fit faire diverses questions par un Brame. Il est à croire que ses réponses satisfirent le Prince ,

car la concession du terrain fut le fruit de cette conversation , & des Officiers furent envoyés à l'heure même , pour marquer l'emplacement de l'Eglise.

A peine eut-on commencé l'édifice , que le Prince rendit visite au Missionnaire. Il n'avoit encore pour logement qu'une misérable Cabanne faite de feuillages.
» Je suis confus , dit-il au Prince ,
» de vous recevoir dans un lieu si
» peu convenable. S'il est convenable pour vous , répondit poliment le Prince , il l'est aussi pour moi ». Il demanda ensuite ce que représentoit une image qu'il apperçut ; quand on lui eut dit que c'étoit l'image de la Sainte Vierge , il s'inclina aussitôt , & lui donna des marques d'une profonde vénération.

Dès ce jour-là même , il prit de l'affection pour le Missionnaire.

re, & pour la nouvelle Eglise qui étoit son ouvrage. Il venoit deux ou trois fois chaque mois, & quelque fois plus souvent, visiter le Pere, il prenoit plaisir à lui entendre parler de la Religion, pour laquelle il paroissoit plein d'estime & de respect. On avoit tout à espérer de la pénétration de son esprit, & de la droiture de son cœur. Mais ce furent ces qualités-là mêmes qui abregerent ses jours; car quelque tems après il fut empoisonné par des Brame, dont il éclairoit de trop près la conduite. On ignore dans quels sentimens il mourut; il en avoit assez appris pour fixer sa croyance, & tourner son cœur vers celui, dont il venoit d'admettre la Loi Sainte dans ses terres. Ce Prince dont on connoissoit les lumieres & l'expérience, gouvernoit absolument ce petit Etat,

quoique son Frere en fût alors ,
comme il l'est encore maintenant , le véritable Seigneur.

Pendant trois ou quatre ans cette nouvelle Chrétienté devint florissante sous la protection de l'un & l'autre Princes ; & elle s'augmentoit de jour en jour par les bénédictions que Dieu répandoit sur la prédication Evangélique. Mais les nouveaux établissemens ne sont pas longtems tranquilles , & le Démon suscite toujours quelque orage. Il profita d'un tems de Guerre pour ruiner notre Eglise. Les Mores ayant formé le Siège de *Vencatiguiry* , le Prince qui se vit attaqué du côté où est l'Eglise , envoya un détachement pour en abattre le mur d'enceinte. *Gopala Naioudou* Beau-frere du Prince , & *Rangapa Naioudou* , Frere du Prince Cangondy que des divi-

sions de famille avoient obligé de se retirer à *Vencatiquiry*, voulurent être de ce détachement, afin de satisfaire la haine secrète qu'ils portoient au Christianisme. Ils allerent bien au-delà des ordres du Prince, car ils abattirent les toits de l'Eglise, & de la maison, renverserent une partie des murs, pillerent ce qui étoit à leur bienléance, & brûlerent tout le reste.

Dieu vengea bientôt les intérêts de son Eglise ainsi profanée & détruite. Il commença par le Prince : sa Ville fut pareillement détruite, & il ne put conserver sa Citadelle, qu'en payant un tribut excessif. Les deux Chefs qui l'avoient saccagée, & tous ceux qui avoient contribué à sa ruine, furent punis d'une maniere encore plus éclatante, ainsi que je le dirai bientôt.

Quand l'Armée des Mores se

fut retirée , nous sollicitâmes souvent , & toujours inutilement , le retablissement de notre Eglise : Enfin , on nous proposa un autre terrain au voisinage de la Citadelle. Cet emplacement nous mettoit à couvert des inconvéniens de la Guerre , mais il nous exposoit trop à la vûe des remparts , & rendoit inutiles les premières dépenses que nous avions faites : d'ailleurs , au travers de toutes les difficultés qu'on nous faisoit , nous apperçûmes des vûes intéressées , qui nous empêcherent de l'accepter. Il fallut donc attendre un tems plus favorable. Au bout de deux ans , le Missionnaire aiant fait présenter au Prince un Type d'Eclipse , on lui accorda la permission de bâtir son Eglise dans le premier emplacement où elle étoit avant sa destruction.

Peu de jours après que le Prince

eut accordé ce même emplacement , il vint rendre visite au Missionnaire dans son Eglise , toute ruinée qu'elle étoit. Il avoit à sa suite un grand nombre d'Officiers & de Brames. Ceux-là ne font d'ordinaire que de simples Auditeurs , au lieu que ceux-ci par les questions qu'ils font , ou par leurs réponses aux questions qu'on leur fait , donnent plus de lieu à la dispute , & plus de facilité à l'instruction.

Depuis que leur *Vedam* , qui contient leurs Livres sacrés , est entre nos mains , nous en avons extrait des textes propres à les convaincre des vérités fondamentales qui ruinent l'idolâtrie ; car l'unité de Dieu , les caractères du vrai Dieu , le salut & la réprobation , sont dans le *Vedam* : mais les vérités qui se trouvent dans ce Livre , n'y sont ré-

pandues que comme des pailletes d'or sur des monceaux de sable , car du reste on y trouve le principe de toutes les Sectes Indiennes , & peut-être le détail de toutes les erreurs qui font leur corps de doctrine.

La méthode que nous observons en disputant avec les Brames , est de les faire convenir d'abord de certains principes , que le raisonnement a répandu dans leur Philosophie ; & par les conséquences que nous en tirons , nous leur démontrons sans peine la fausseté des opinions , qu'ils reçoivent communément. Ils ne peuvent , surtout dans une dispute publique , se refuser à des raisons puisées dans leurs sciences mêmes , & beaucoup moins à la démonstration qui s'ensuit , lorsqu'on leur prouve par les textes mêmes du *Vedam* , que les er-

Missionnaires de la C. de J. 163
reurs qu'ils viennent de rejeter ,
font partie de leur Loi.

Une autre voye des controver-
ses , est d'établir la vérité & l'u-
nité de Dieu , par les définitions
ou propositions tirées du *Vedam*.
Comme ce Livre est parmi eux de
la plus grande autorité , ils ne
manquent pas de les admettre.
Après quoi la pluralité des Dieux
ne coûte rien à réfuter. Que s'ils
répliquent , que cette pluralité ,
ce qui est vrai , se trouve dans le
Vedam , on en conclut la contra-
diction manifeste de leur Loi, qui
ne s'accorde pas avec elle-même.

Ce Prince nous écoutoit vo-
lontiers , & ne se lassoit point de
nous faire des questions intéres-
santes sur la Religion. Il nous eût
donné lieu d'espérer sa conver-
sion , si les Princes de l'Inde n'é-
toient , par bien des raisons , trop
éloignés du Royaume de Dieu ,

pour se rendre si-tôt à la vérité. Il est toujours & utile pour eux de la leur annoncer, & glorieux à l'Evangile de triompher de l'idolâtrie devant ses plus zélés défenseurs & ses plus fermes appuis.

Le Missionnaire ne songea plus qu'à réparer son Eglise & son logement, mais la difficulté étoit de trouver du bois pour en fabriquer les toits, car le Pays n'en fournit pas. Il envoya un Brame & deux Catéchistes au Prince du *Drougam*, dont *Vencatigairy* est un démembrement, pour lui demander la permission d'en couper dans ses forêts. Ce Prince, qui, pour le distinguer des Cadets, dont *Vencatigairy* fait la portion héréditaire, est appelé le Grand Prince, reçut avec bonté les Envoyés du Missionnaire, & leur accorda la permission qu'ils demandoient. Il s'informa ensuite

Missionnaires de la C. de J. 165
en détail de la Doctrine Chré-
tienne. C'est la premiere fois que
la Loi de Dieu a été annoncée a
cette Cour, où l'on continue de
nous témoigner de l'affection.
Depuis ce tems-là ce Prince a
voulu être instruit par le Caté-
chiste de plusieurs usages des
Chrétiens, & a fait prier le Mis-
sionnaire de venir donner sa bé-
nédiction à son Palais & à sa Fa-
mille : c'est dans ces termes qu'il
l'invita à le venir voir.

Je viens maintenant aux deux
principaux instrumens, dont le
Démon s'étoit servi pour la dé-
struction de notre Eglise. Leur
crime ne fut pas long-tems impu-
ni. Il paroît que Dieu livra *Gopa-
la Naiondou* à un sens réprouvé :
Il s'aveugla jusqu'au point de
conspirer contre son Prince, & il
fit faire secrettement des fers pour
l'enchaîner, aussi-tôt qu'il l'au-

roit en sa puissance. Il croyoit déjà toucher au moment, où il seroit maître de sa personne & de son Etat, car ayant rencontré un Catéchiste, il lui parla en des termes menaçans, comme étant sur le point de lui faire sentir tout le poids de son autorité. Le Prince informé de ses menées secretes, le fit arrêter, & il fut chargé des mêmes fers qu'il avoit fait fabriquer. Il trouva le moyen de s'évader, & d'échapper au supplice, mais toute sa famille fut emprisonnée, & ses biens confisqués. Ses confidens eurent part au châtiment; un de leurs Chefs, qui avoit suivi le fugitif, fut massacré par lui-même; les autres furent condamnés à une grosse amende, & après l'avoir payée ils s'exilerent d'eux-mêmes.

Rangapa Naioudou, frere du Prince de Cangondi, avoit déjà

éprouvé un sort plus funeste. La haine qu'il portoit au Christianisme, étoit héréditaire dans sa famille. Il en donna encore des marques peu de jours avant son malheur. Ayant fait venir un pauvre Chrétien aveugle, il le pressa de renoncer à la Religion Chrétienne, dont il parla dans les termes les plus méprisans, & en vomissant d'affreux blasphêmes contre le vrai Dieu. L'aveugle répondit qu'il n'y avoit de vraie Religion que celle qu'il avoit embrassé, ni de véritable Dieu que le Dieu des Chrétiens; que leurs *Gouroux* en étoient les Ambassadeurs; que pour lui il avoit trouvé le chemin du Ciel, & qu'il ne l'abandonneroit jamais. Ce Seigneur irrité d'avoir eu si peu de pouvoir sur l'esprit d'un pauvre mandiant, & ne croyant pas qu'il fût de la bienséance de le maltraiter, se

fit un jeu encore moins décent du triste état de son aveuglement; au lieu de le laisser retourner dans la Ville par le chemin qu'il avoit coutume de tenir, & où il se conduisoit par habitude; il lui indiqua un faux chemin, qui l'engagea parmi les chevaux du Palais, & il se fit un divertissement barbare de l'embarras où se trouva ce malheureux.

Peu de jours après il alla voir un de ses parens à *Cadapa Nat-tam*, Citadelle des Mores, limitrophe de *Vencatiguiry*. C'est-là que Dieu le conduisoit pour l'envelopper dans le massacre que je vais rapporter. Le Prince de *Ponganour* étoit toujours en guerre avec ses voisins; après avoir pillé plusieurs Bourgades, & surpris une Citadelle du *Nabab* de *Colalam*, il tomba sur *Cadapa Nat-tam* qui dépend du *Nabab Darcatte*

cette le plus puissant de ces quartiers de l'Inde. Il vouloit tirer vengeance d'un Maratte qui étoit au service du Prince son Pere, & qui, après avoir livré aux Mores la principale Forteresse de son Etat, s'étoit retiré dans cette Citadelle.

Les Troupes de *Ponganour* furent d'abord repoussées avec perte, mais elles revinrent à la charge avec tant de furie, qu'elles prirent la Ville cette nuit-là même, & le lendemain la Citadelle. Les Prisonniers de conséquence, parmi lesquels se trouva *Rangapa Naioudou*, furent conduits à *Gondougallon*, place frontiere où le Prince étoit resté. Le Maratte qui s'attendoit à la mort, avança avec une contenance fiere, & répondit en des termes arrogans. Le Prince, après l'avoir fait décapiter, fit le tour du cadavre en

170 *Lettres de quelques*
lui insultant , & en le foulant aux
pieds.

On fit avancer ensuite *Rangapa Naioudou* : « Quel sujet vous
» ai-je donné de vous plaindre de
» moi , lui dit le Prince ? » & en
effet , ils n'avoient jamais eu de
guerre ensemble , & si Dieu ne l'a-
voit pas déjà condamné , on ne
voit pas pourquoi il fut exclus de
la grace , qu'un Brame sçut obte-
nir. Le Gouverneur de *Cadapa*
Nattam avoit été blessé dans l'ac-
tion , il fut amené à son tour avec
son fils qui n'avoit que dix ans.
Il conjura le Prince de se conten-
ter de la mort du Pere , & d'épar-
gner le Fils qui étoit dans un âge
si tendre. Le Prince fut inexora-
ble , & le Fils fut massacré aux
yeux de son Pere. Enfin , trente-
sept personnes distinguées par
leur naissance ou par leurs em-
plois périrent de la sorte : on vou-

lut que le Gouverneur fût témoin de cette tragique scene , & il ne fut décapité que le dernier.

Le Prince fit apporter toutes ces têtes, sur lesquelles, en se moquant, il jetta des fleurs comme par maniere de sacrifice. Le lendemain il les fit transporter à sa Capitale, où il s'en fit un triomphe barbare, ayant fait attacher deux de ces têtes aux défenses de l'Eléphant, sur lequel il faisoit son entrée, tandis que ceux qui le précédoient, par un jeu également cruel, jettoient les autres têtes en l'air, & les recevoient dans leurs mains. Ces têtes furent exposées tout le jour devant la salle des Gardes, & on les suspendit le lendemain près de la Ville entre deux colonnes.

Il en coûta cher au Prince, pour s'être ainsi livré aux mouvemens de sa colere. L'Armée des

Mores promptement rassemblée, & les Princes tributaires réunis, ayant formé un corps d'Armée considérable, entrèrent dans le pays de *Ponganour*. Le Prince perdit courage. Au désespoir de ne trouver de salut que dans la fuite, avant que de partir, il fit renaître celui dont les conseils l'avoient précipité dans ce malheur, & il gagna sa principale Forteresse dans les Montagnes. Mais ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se rendit à *Cadapa*, comptant mal-à-propos sur la protection du Nabab, dont il étoit tributaire. Celui-ci, qui étoit d'intelligence avec le Nabab offensé, l'amusa pendant quelque tems, & le mit ensuite aux fers où il est encore.

Cependant, la Ville de *Ponganour* fut prise après quelques jours de résistance. Le Palais du Prin-

ce fut détruit , la Ville brûlée , & les murs renversés. Nous eûmes part à la désolation commune , & notre Eglise ne fut pas épargnée. Les Mores , après avoir mis la Principauté sur la tête d'un Enfant du Prince , & avoir établi le Brame *Sommappa* pour Général de l'Etat , donnerent la paix à tout le Pays , & se retirèrent.

Le Missionnaire n'ayant pu , durant ces troubles , visiter la Chrétienté de *Ponganour* , profita des premiers momens de calme , pour s'y rendre. Il choisit la maison d'un Chrétien la plus propre à servir d'Eglise , & il fit proposer une entrevûe au Brame Administrateur. Celui-ci fit l'honneur au Missionnaire de venir le trouver avec une suite de cinquante personnes. On s'entretint d'abord de sciences , & ensuite de Religion. On convint assez

174 *Lettres de quelques*
de l'unité de Dieu, & *Sommapa*
ajouta ce que disent communément les Brames, *Kechavova*, *Chivova*. C'est *Kechavoudou*, ou *Chivoudou*. Le premier est un nom de *Vichnou*, le second de *Roudrondou*. « En voilà deux, reprit le Pere ; depuis tant de » tems que vos Docteurs disputent, ou lisent des Livres, » n'ont-ils pu décider encore lequel des deux est le vrai Dieu ? » Si la chose vous est si obscure, » ne pouvez-vous pas dire ; j'ignore *Vichnou*, & je ne sçai » quel est *Chivoudou*, mais je reconnois un Dieu Créateur. » Quand on est né dans une Secte, la prévention aveugle si fort, » qu'on n'examine pas même les » termes » : car ce *Kechavoudou* que vous avez nommé le premier, signifie le *Chevelu*, & rien de plus. « Est-il bien vrai, demanda

» le Brame , que le sens de ce ter-
» me soit celui que vous dites ?
» Oui , repliqua le Pere , je l'ai
» lû dans vos Livres les plus au-
» torisés : *Kechaha* , Cheveux ;
Kechikan , Chevelure ; *Kecha-*
voudou le Chevelu. Si vous lui
donnez des cheveux , vous lui
ôtez la nature divine , qui est pur
esprit , comme vous en conve-
nez vous-même par les termes de
Niranjana , *Niracara* , *Akaia-*
ha , &c. c'est-à-dire , qui est sans
membres , sans figure , sans corps.
A la fin de cet entretien , le Pere
demanda un terrain dans l'en-
ceinte de la Ville , pour y bâtir
une Maison , & le Brame le lui
accorda.

Cette Maison fut bien - tôt
construite , & ne tarda pas à
enfanter de nouveaux Chrétiens.
Il y a parmi ces Néophytes une
famille , dont l'aîné toujours at-

taché à ses Idoles , est Capitaine. Le reste de la famille qui habite une maison séparée , a connu & embrassé la Vérité. Ils n'eurent pas plutôt reçu le Baptême , que leur Foi fut éprouvée. *Bali Naioudou* leur aîné , dont ils dépendent par les Loix du sang & du service , fit un repas à l'honneur de ses Ancêtres , lequel , parmi les Gentils , est toujours précédé de cérémonies superstitieuses , & y invita ses freres. L'un lui fit réponse , que sa Religion ne lui permettoit pas de participer aux cérémonies des Gentils ; un autre lui déclara , que si l'on s'abstenoit de telle & telle cérémonie , il s'y trouveroit ; sinon , qu'il étoit inutile de lui en parler. Tous refuserent ainsi de s'y trouver.

Le plus jeune de cette famille se tira d'une épreuve encore plus

Missionnaires de la C. de J. 177
délicate. Le Brame Administra-
teur, suivi d'une partie des Trou-
pes, étant allé visiter une des
Places de Guerre, leur fit don-
ner à dîner. Le jeune Profélyte
s'aperçut que les mets étoient
déposés aux pieds de l'Idole.
Comme on le pressoit de s'asseoir,
il répondit qu'il jeûnoit ce jour-
là, & il jeûna en effet, car il ne
fit qu'une collation, ce qui est
le jeûne de l'Inde. Lorsqu'il fut
de retour à son poste, le Capi-
taine ameuta contre lui quelques
Soldats, sur ce qu'il avoit quitté
le culte des Dieux, pour embras-
ser une Religion qui leur est en-
tièrement opposée. L'un d'eux
l'ayant menacé de l'épée. « En
» toute occasion, répondit-il, je
» sçaurois bien me défendre :
» mais une mort soufferte en té-
» moignage de ma Foi, est trop
» précieuse pour la refuser.

Quelques jours ensuite le Bra-
me *Sommappa* honora le Mis-
sionnaire d'une seconde visite :
il étoit accompagné de douze
Brames , & de près de cent per-
sonnes. Il fit tomber lui-même
le discours sur la Religion , &
pendant une bonne heure que
dura l'entretien , on traita plu-
sieurs matieres importantes , &
toujours à l'avantage de la Loi
Chrétienne. Un de leurs systê-
mes est que l'ame est universelle ,
& ils supposent qu'elle est la
même dans tous les corps , selon
cet axiome tiré de leur Théolo-
gie : *Charivam binnam paramat-
mamekam* , c'est-à-dire , que le
corps est différent , & que l'ame
est une. Ils expliquent , selon ce
système , la différence de l'hom-
me d'esprit & de l'idiot , du sça-
vant & de l'ignorant , par la
comparaison d'un bon & d'un

mauvais miroir : l'objet , quoique toujours le même , est représenté nettement dans l'un , & confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet , elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis , « ne tenez-vous » pas , dit le Pere , un Paradis » & un Enfer , l'un qui est la récompense des Justes , & l'autre » qui est la prison des Pécheurs ? » Ils convinrent de cet article. » Voilà donc deux hommes , » prit le Pere , un Juste & un Pécheur qui meurent en même » tems ; le corps est réduit en » cendres : comment l'ame , si elle » est une dans les deux , peut-elle en même tems avoir le Paradis & l'Enfer pour son partage ? Seroit-ce que vous reconnoissez après la mort une division dans l'ame universelle ?

Le Brame *Sommappa* répéta ce raisonnement , pour en faire sentir la force à l'Assemblée : il ne laissa pas de faire une instance :
» Il y en a qui tiennent , dit-il ,
» qu'il n'y a pas d'autre Enfer ,
» ni d'autre Paradis , que la dou-
» leur & la joye qu'on éprouve
» dans le monde. Sans m'arrêter ,
» répondit le Missionnaire , à un
» sentiment qui sappe le fonde-
» ment de toute Religion , vous
» ne pouvez pas le tenir , vous
» autres Brames , puisque le con-
» traire se trouve formellement
» dans le *Vedam* , où il est dit :
» si vous me pardonnez mes pé-
» chés , j'irai prendre possession
» de la gloire : & ailleurs , en
» parlant de ceux qui ont tout
» abandonné pour se consacrer
» à Dieu , ceux-là , dit-il , vont
» au Paradis de *Brama* pour y
» jouir de l'immortalité. Vous

» supposez donc un lieu hors de
» ce monde , où les Justes re-
» çoivent la récompense de la
» vertu.. » Le Brame ne repliqua
rien , & après quelques honnê-
tetés il se retira.

La nouvelle Chrétienté de
Bouccapouram s'est fort accrue
depuis deux ans , & entre autres
elle s'est augmentée de la famille
des *Reddis Tammavarou* , qui
sont en partie Fondateurs de
l'Eglise de *Madiggouba*. Il y a
plusieurs années que le Chef de
cette famille étant violemment
tourmenté du Démon , fut entier-
ement guéri , aussi-tôt qu'il eut
reçu le Baptême , que le P. le
Gac lui administra. Cependant ,
il ne survêcut pas long-tems à
cette grace. Quoiqu'une mort si
prompte soit une épreuve dans
l'Inde pour des Profélytes , ils
n'en furent pas moins attachés

182 *Lettres de quelques*
à la Foi. Depuis ce tems-là , cette
famille s'est augmentée jusqu'à
près de deux cens personnes , &
est devenue extrêmement riche.
On y conserve encore l'usage
que nous inspirons aux Chré-
tiens , sçavoir , de ne consentir
au mariage de leurs filles , qu'à
condition que leurs gendres se
fassent Chrétiens , comme aussi
de faire baptiser les filles des
Gentils , qui entrent dans leur
maison. Leur fidélité à observer
cet usage , leur a attiré diverses
persécutions , qu'ils ont surmonté
par leur fermeté.

Ces *Reddis* , dont je parle , de-
meuroient à *Alomourou* , qui est
de la dépendance d'*Anantapou-
ram*. On les déféra aux Marattes ,
comme étant puissamment ri-
ches. *Madou Raioudou* Brame
Maratte , qui étoit à la tête d'un
Camp volant , alla assiéger la

Ville. Les *Reddis* qui en étoient les maîtres, comptant peu sur le secours du Prince, dont le Gouvernement étoit foible, prirent le parti de se défendre, & faisant des Habitans autant de Soldats, ils soutinrent le siège pendant trois mois. Durant ce tems-là, il n'y eut pas un seul Chrétien de blessé, tandis que les ennemis perdirent une grande partie de leur Armée. Cependant, le Chef des *Reddis* Chrétiens se rendit à la Cour, pour exposer au Prince les besoins de la Citadelle. Le Prince lui donna des Armes en récompense de sa bravoure, & le fit conduire en triomphe par la Ville sur son propre Eléphant : mais au lieu de lui fournir le secours qu'il demandoit, il abusa lâchement de sa confiance, & le força de lui faire un Billet de six mille pistoles.

Aussi-tôt que le Reddi fut de retour à *Alomourou*, il assembla ses Freres, & après leur avoir rapporté la criante & honteuse vexation, que leurs richesses leur avoient attiré de la part de leur propre Prince, ils prirent de concert la résolution d'abandonner le Pays, & de retourner à *Bouccapouram*, d'où ils étoient sortis autrefois. L'exécution en étoit difficile. La multitude de leurs bestiaux, leurs effets, leur argent, & plus que tout cela, un grand nombre de petits enfans rendoient la marche périlleuse & embarrassante. Ils prirent le tems de la nuit, pour se dérober à la vigilance de leur Ennemi. Leur marche se fit heureusement dans le plus grand silence, & nul de leur suite ne fut surpris.

Quelque tems après leur départ, le Prince d'*Anantapouram*

Missionnaires de la C. de J. 185

en étant informé , leur envoya des Députés pour les engager à rester dans ses Etats ; mais cette Négociation ayant été inutile , il en envoya d'autres avec une Compagnie de Soldats , pour appuyer la Négociation. Ces seconds Députés arriverent trop tard , & les *Reddis* n'étoient plus sur les Terres du Prince. Ils avoient promis à Dieu en partant d'*Alomourou* , que s'ils échappoient à la vigilance de leurs Ennemis , & que s'ils obtenoient un établissement dans le lieu où ils se retiroient , ils y bâtiroient une Eglise à leurs frais. Ils continuèrent paisiblement leur route , qui étoit de quatre-vingt lieues , & cette nombreuse famille arriva à *Bouccapouram* sans la moindre incommodité. Le Prince leur donna d'abord une Ferme du Domaine , & leur accor-

186 *Lettres de quelques*
da ensuite d'autres Villages ,
dont le plus considérable est voi-
sin de l'Eglise d'*Aricatla*.

Cette nouvelle Eglise , qui est
à une journée de celle de *Bouc-
capouram* , est l'ouvrage d'un fer-
vent Chrétien nommé *Pierre
Ponnapati*. Il se trouva à *Bouc-
capouram* , lorsqu'on y construi-
soit l'Eglise : il étudia attentive-
ment les principes de la Reli-
gion Chrétienne , & s'étant ren-
du à la vérité dès qu'il l'eut con-
 nue , il reçut le Baptême. Quand
il fut de retour dans sa Ville , il
eut à essuyer toute sorte de con-
tradictions , soit de la part de sa
famille , soit de la part de *Pappi
Reddi* qui en étoit Gouverneur.
Il songea d'abord à gagner sa
famille , & il y réussit par ses fer-
ventes exhortations , & par les
leçons d'un Catéchiste qu'il
avoit amené avec lui. Il eut plus

Missionnaires de la C. de J. 187

de peine à fléchir le Gouverneur : cependant il en vint à bout , & obtint son consentement pour l'établissement qu'il vouloit former , & son agrément pour faire venir un Missionnaire.

Le P. Gargam qui fut appelé , se rendit à *Aricatla* pour conférer avec le Gouverneur. Cette Ville est d'environ cinq à six mille Habitans. Le Démon , auquel ce Gouverneur bâtissoit actuellement un Temple , craignit un Concurrent aussi redoutable que le Dieu des Chrétiens. Les Brame qui l'avoient déjà ébranlé , firent de nouveaux efforts à l'arrivée du Missionnaire : aussi le Pere le trouva-t'il tout-à-fait changé , & aux marques d'estime près , il n'en put recevoir aucune réponse positive. Le Pere voyant l'inutilité de ses raisons & de ses démarches , demanda au Gou-

verneur , pourquoy il l'avoit fait appeller , & s'il étoit permis à un homme de son rang , de se jouer d'un Missionnaire , qui venoit dans son Pays en qualité d'Ambassadeur du vrai Dieu ; que ce seroit un sujet de triomphe pour les ennemis de son culte , & qu'un semblable accueil retomboit sur le grand Maître qui l'avoit envoyé. « Ce grand Dieu , ajouta-t'il , » nous ordonne de secouer la » poussiere de nos souliers contre ceux qui refusent de nous » recevoir , » & comme il se mettoit en devoir d'exécuter cet ordre , le Gouverneur tout effrayé l'arrêta , & changeant de langage , il donna son consentement de bonne grace. Il se fit même un changement si grand dans le cœur du Brame *Ramanna* , le principal Auteur de cette opposition , qu'il se chargea de prési-

Missionnaires de la C. de 7. 189
der à la construction de l'Eglise.

Ces deux Eglises étant proche l'une de l'autre , s'entresoutiennent pour l'accroissement de la Foi. Celle de *Bouccapouram* eut bien-tôt plus de deux cens Chrétiens : & par l'arrivée des *Reddis* venus de *Maddiggouba* , celle d'*Aricatla* se trouve une Eglise toute formée. Elle commence déjà à donner des Profélytes. La curiosité ayant attiré à la nouvelle Eglise un Orphèvre *Lingani*ste, il disputa long-tems avec le Brame & le Catéchiste. Le Pere de la *Johannie* jugeant par ses discours , qu'il goûtoit les vérités Chrétiennes , entreprit sa Conversion. Dieu bénit son entreprise : l'Orphèvre mit ce jour-là son *Lingam* à ses pieds. Un si prompt changement est , dans l'ordre des Conversions de l'Inde , une espece de Miracle ;

car de tous les Gentils, il n'y en a point de plus éloignés du Christianisme, que ceux qui sont de cette abominable Caste. Regis, (c'est le nom que ce Néophyte reçut au Baptême), s'est souvent distingué par la fermeté, avec laquelle il a soutenu les diverses persécutions domestiques, qui ne manquent guères aux nouveaux Chrétiens.

La Conversion d'un autre Liganiste a quelque chose de plus singulier. Un Gentil qui, ayant entendu des Catéchistes, avoit pris quelque teinture des vérités de la Religion, s'avisa de parler de la Doctrine Chrétienne au Liganiste en termes méprisans, & d'un ton railleur. « Ils sont admirables, disoit-il, » ces Chrétiens, ils font le Pro- » cès à tous nos Dieux, & ils les » traittent d'hommes, de pierres,

» d'animaux ; ils veulent qu'on
» se borne dans le mariage à
» une seule femme , qu'on ne
» touche point au bien d'au-
» trui , &c. Le Linganiste l'é-
coute tranquillement , & quand
il eut achevé de parler , vous
» me dites-là des choses surpre-
» nantes , lui répondit-il , il faut
» que ces Missionnaires soient
» de grands hommes , puisqu'ils
» prêchent une Religion si pure , &
» si conforme à la droite raison :
» je vous suis obligé des connois-
» sances que vous m'en donnez ,
» & je vais de ce pas à l'Eglise
» pour m'en faire mieux instruire.
» Et en effet , il se fit présenter au
» Missionnaire , lui remit son
» Idole , écouta les instructions ,
» & reçut le Baptême.

A. *Bouccapouram* un Enfant de
huit ans , qui étoit Chrétien , se
trouvant dans une Salle publi-

que , où les Principaux du lieu étoient assemblés , l'un d'eux se mit à railler sur la Religion. Le jeune Enfant repliqua sur le même ton : après quelques altercations de part & d'autre , on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu , » répondit l'Enfant , est le Créateur de tout l'Univers , il est » pur Esprit , & je ne puis vous le » montrer mais je vous montreraï bien le vôtre : » il prit en même tems une pierre , sur laquelle il barbouilla une face humaine , puis l'ayant posée gravement à terre , & avec un air de cérémonie , d'un coup de pied il la poussa loin de lui , en disant ; » voilà les Dieux que vous adorez. Tout le monde applaudit à la saillie du jeune Enfant , & le mauvais plaisant se retira couvert de honte & de confusion.

Une troupe de Maçons , dont
les

Missionnaires de la C. de J. 19;
les Chefs sont Chrétiens , bâtil-
loient la Chaussée d'un Etang à
Mondicallou. Un *Dasseri* venu
de *Ballapouram* leur ayant ap-
perçu le Chapelet au col , crut
que son titre de *samaiacadou* ou
de Chef des *Dasseri* , lui donnoit
le droit d'inquiéter par tout les
ennemis de ses Dieux : il leur
chercha querelle , & après bien
des menaces , il leur défendit de
puiser de l'eau. « Comment , dit
» l'un d'eux , c'est nous qui tra-
» vaillons à cet Etang , & vous
» nous empêcherez de nous y
» désaltérer ? » Il alla à l'instant
porter sa plainte au Gouverneur
qui est parent du Prince. Celui-
ci fit appeller le *Dasseri* , & les
fit disputer ensemble. La con-
clusion fut que le Gouverneur
irrité contre le *Dasseri* le chassa
de sa présence , & qu'il présenta
le Berhel au Chrétien , ce qui

Rec. XXIII.

I

dans cette circonstance étoit pour lui une assurance d'affection, & une marque d'honneur.

Les mêmes Chrétiens ayant été employés par un Brame Ministre d'Etat, à réparer la Chaussée d'un autre Etang, en la chargeant de terre pour l'affermir, enterrent à dessein un nombre de petites Idoles, que les Gentils ont coutume d'y placer. Le Brame étant venu examiner l'Ouvrage, « je ne vois plus, dit-il, » nos Dieux, qu'en avez-vous » fait ? Je ne comprends pas bien » ce que vous me demandez, » répondit le Chef des Chrétiens : à la vérité j'ai remarqué » en cet endroit un amas de pierres, que j'ai trouvé propres à » fortifier la Chaussée : mais des » Dieux, je n'en ai point vû. » C'étoit cela même, reprit le » Brame, que tu devois respec-

» ter : ignorois - tu que ce sont
» nos Dieux ? Je m'y connois au-
» tant que personne , dit le Ma-
» çon , puisque c'est mon métier ,
» & vous pouvez m'en croire ;
» c'étoit certainement des pier-
» res. Mais puisque vous voulez
» que ce soient des Dieux , ils
» sçauront bien reprendre leur
» place. » Un autre Brame lui
ayant apperçu un Chapelet , dit
au Brame Ministre : « A quoi
» vous amusez-vous ? Ne voyez-
» vous pas que c'est un Chré-
» tien , & ignorez-vous quel est
» le mépris que les Chrétiens
» font de nos Dieux ? » La chose
en demeura-là , & on ne les in-
quiéta point.

Je finis , mon R. P. , cette
longue Lettre , en vous appren-
nant la mort du P. Lavernhe ,
que l'excès de ses travaux ont
consumé en trois ou quatre ans

passés dans cette Mission. Il joignoit à une grande piété , un zèle qui ne lui permettoit pas de se modérer dans les exercices les plus fatigans & les plus ruineux , d'une Mission par elle-même si dure & si pénible. Il est le premier des Missionnaires , qui ait fait faire les exercices de S. Ignace aux Catéchistes & aux Chrétiens. Son Eglise étoit une de celles où il s'administroit le plus de Baptêmes. Le soin qu'il prenoit à convertir les Infidèles , & à former les Néophytes , ses fréquens voyages , le concours des Fêtes , & l'ardeur dont il animoit les fonctions de son Ministère , terminèrent bien-tôt son sacrifice. Il se rendit trop tard à Pontichery , où les remèdes ne purent dissiper la langueur qu'il avoit contractée : elle servit à le disposer à une mort pré-

Missionnaires de la C. de J. 197
cieuse , par les sentimens de pré-
destiné qui le sanctifierent jus-
qu'au dernier soupir , & qui lais-
serent après lui une odeur de
vertu , qui subsistera long-tems
dans cette Mission. J'ai l'honneur
d'être , &c.





LETTRE
DU PERE SEBASTIEN
RASLES,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
DANS LA NOUVELLE FRANCE.

A Monsieur son Frere.

A Nanrantsouak ce 12 Octo-
bre 1723.



MONSIEUR ET TRE'S-
CHER FRERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne puis me refuser plus long-
tems aux aimables instances que

vous me faites dans toutes vos Lettres , de vous informer un peu en détail de mes occupations , & du caractère des Nations Sauvages , au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers , qu'en me conformant sur cela à des desirs si empressés de votre part , je satisfais encore plus à votre tendresse , qu'à votre curiosité.

Ce fut le 23. de Juillet de l'année 1689. que je m'embarquai à la Rochelle , & après trois mois d'une navigation assez heureuse , j'arrivai à Quebec le 13. d'Octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la Langue de nos Sauvages. Cette Langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes & leur signification , & de se faire une provision de mots

& de phrases , il faut encore sçavoir le tour & l'arrangement que les Sauvages leur donnent , ce que l'on ne peut guères attraper que par le commerce & la fréquentation de ces Peuples.

J'allai donc demeurer dans un Village de la Nation *Abnaskise* , situé dans une Forêt , qui n'est qu'à trois lieues de Quebec. Ce Village étoit habité par deux cens Sauvages , presque tous Chrétiens. Leurs Cabanes étoient rangées à peu près comme les maisons dans les Villes : une enceinte de pieux hauts & ferrés , formoient une espece de muraille , qui les mettoit à couvert des incursions de leurs Ennemis.

Leurs Cabanes sont bien-tôt dressées : ils plantent des perches qui se joignent par le haut , & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de

la Cabane, ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau, ou bien en une piece d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête qui leur descend jusqu'aux pieds, & qui leur sert de manteau. Leur bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaufsons faits de peau d'Elan, & garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire pour s'ajuster aux raquettes, par le

moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de losange , ont plus de deux pieds de longueur , & sont larges d'un pied & demi. Je ne croyois pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines : lorsque j'en fis l'essai , je me trouvai tout-à-coup si habile , que les Sauvages ne pouvoient croire , que ce fût la première fois que j'en faisois usage.

L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages , non seulement pour courir sur la neige , dont la terre est couverte une grande partie de l'année , mais encore pour aller à la chasse des Bêtes , & sur-tout de l'Orignac : ces Animaux plus gros que les plus gros Bœufs de France , ne marchent qu'avec peine sur la neige , ainsi il n'est

Missionnaires de la C. de J. 203
pas difficile aux Sauvages de les
atteindre , & souvent avec un
simple couteau attaché au bout
d'un bâton , ils les tuent , se nour-
rissent de leur chair , & après
avoir bien passé leur peau , en
quoi ils sont habiles , ils en tra-
fiquent avec les François & les
Anglois , qui leur donnent en
échange des Casques , des Cou-
vertures , des Chaudieres , des
Fusils , des Haches , & des Cou-
teaux.

Pour vous donner l'idée d'un
Sauvage , représentez-vous un
grand homme fort , agile , d'un
teint bazané , sans barbe , avec
des cheveux noirs , & dont les
dents sont plus blanches que l'y-
voire. Si vous voulez le voir
dans ses ajustemens , vous ne lui
trouverez pour toute parure , que
ce qu'on nomme des Raffades :
c'est une espece de Coquillage ,

ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on enfile de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec cette Raffade que nos Sauvages nouent & tressent leurs cheveux sur les oreilles & par derrière; ils s'en font des pendants d'oreilles, des colliers, des jarretières, des ceintures larges de cinq à six pouces, & avec cette sorte d'ornemens ils s'estiment beaucoup plus, que ne fait un Européan avec tout son or & ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au Village, & d'y faire avec de l'écorce des Paniers, des Sacs, des Boîtes, des Ecuelles, des Plats, &c. Elles cousent l'écorce avec des ra-

cines, & en font divers meubles fort proprement travaillés. Les Canots le font pareillement d'une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent guères contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces Canots faits d'une écorce, qui n'a guères que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de Mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses Rivières, & sur des Lacs de quatre à cinq cens lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir jamais couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois, qu'en traversant le Fleuve Saint Laurent, je me trouvais tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur, & le Canot en fut crevé; aussi-tôt les deux Sauvages, qui me conduisoient, s'écrierent: « Nous sommes morts,

» c'en est fait , il faut périr ». Cependant faisant un effort , ils sautèrent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux , & après avoir tiré le Canot nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là il fallut nous remettre dans le Canot pour gagner un autre glaçon , & c'est ainsi que sautant de glaçons en glaçons , nous arrivâmes enfin au bord du Fleuve , sans autre incommodité que d'être bien mouillés & transis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les Sauvages ont pour leurs Enfants. Dès qu'ils sont nés , ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe & d'une petite peau d'Ours , dans laquelle ils les enveloppent , & c'est là leur Berceau. Les meres les portent sur le dos , d'une manière commode pour les Enfants & pour elles.

A peine les Garçons commencent-ils à marcher , qu'ils s'exercent à tirer de l'Arc : ils y deviennent si adroits , qu'à l'âge de dix ou douze ans , ils ne manquent pas de tuer l'Oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris , & j'aurois peine à le croire , si je n'en avois pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus , lorsque je commençai à vivre avec les Sauvages , ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas : rien de plus dégoûtant ; après avoir rempli de viandes leur chaudiere , ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure , après quoi ils la retirent de dessus le feu , ils la servent dans des écuelles d'écorce , & la partagent à tous ceux qui sont dans leur Cabane. Chacun mord dans cette viande comme on feroit dans un mor-

ceau de pain. Ce spectacle ne me donnoit pas beaucoup d'appétit; & ils s'apperçurent bien-tôt de ma répugnance. *Pourquoi ne mange-tu pas*, me dirent-ils? Je leur répondis que je n'étois point accoutumé à manger ainsi la viande; sans y joindre un peu de pain. *Il faut te vaincre*, me répondirent-ils, *cela est-il si difficile à un Patriarche qui sçait prier parfaitement? Nous nous surmontons bien nous autres; pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y a plus à délibérer, il faut bien se faire à leurs manieres & à leurs usages, afin de mériter leur confiance, & les gagner à Jesus-Christ.

Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe, ils vivent au jour la journée. Tandis qu'ils ont de quoi faire bonne chere, ils en profitent, sans se mettre en peine

s'ils auront de quoi vivre les jours suivans:

Ils aiment passionnément le tabac; hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir, que de leur donner leur pésant d'or.

Au commencement de Juin, & lorsque la neige est presque toute fondue, ils sèment du *Skamgnar*, c'est ce que nous appellons du bled de Turquie, ou du bled d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre, qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'Août.

C'est au milieu de ces Peuples, qui passent pour les moins gros-

siers de tous nos Sauvages , que je fis l'apprentissage de Missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre , surtout quand on n'a point d'autres maîtres que des Sauvages. Ils ont plusieurs caracteres qu'ils n'expriment que du gosier , sans faire aucun mouvement des lèvres ; *ou*, par exemple , est de ce nombre , & c'est pourquoi en l'écrivant , nous le marquons par le chiffre 8 , pour le distinguer des autres caracteres. Je passois une partie de la journée dans leurs Cabanes à les entendre parler. Il me falloit apporter une extrême attention , pour combiner ce qu'ils disoient , & en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrois juste , le plus souvent je me trompois , parce que n'étant point fait au manège de leurs lettres gutturales , je

ne répétois que la moitié du mot ,
& par-là je leur apprêtois à rire.

Enfin , après cinq mois d'une
continuelle application , je vins
à bout d'entendre tous leurs ter-
mes , mais cela ne suffisoit pas
pour m'exprimer selon leur goût :
j'avois encore bien du chemin à
faire , pour attraper le tour & le
génie de la Langue , qui est tout-
à-fait différent du génie & du
tour de nos Langues d'Europe.
Pour abréger le tems , & me met-
tre plutôt en état d'exercer mes
fonctions , je fis choix de quel-
ques Sauvages , qui avoient le plus
d'esprit , & qui parloient le
mieux. Je leur disois grossiere-
ment quelques articles du Caté-
chisme ; & eux me les rendoient
dans toute la délicatesse de leur
Langue ; je les mettois aussitôt sur
le papier , & par ce moyen je me
fis en assez peu de tems un Dic-

tionnaire & un Catéchisme, qui contenoit les principes & les Mystères de la Religion.

On ne peut disconvenir que la Langue des Sauvages n'ait de vraies beautés, & je ne sçai quoi d'énergique dans le tour & la maniere dont ils s'expriment. Je vais vous en apporter un exemple. Si je vous demandois, pourquoi Dieu vous a créé? Vous me répondriez, que c'est pour le connoître, l'aimer, & le servir, & par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un Sauvage, il me répondra ainsi dans le tour de sa langue: le Grand Génie a pensé de nous: Qu'ils me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent, & qu'ils m'obéissent; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois vous dire dans leur style, que vous au-

riez bien de la peine à apprendre la Langue sauvage , voici comme il faudroit m'exprimer : Je pense de vous , mon cher Frere ; qu'il aura de peine à apprendre la Langue sauvage ?

La langue des Hurons est la maîtresse Langue des Sauvages , & quand on la possède , en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq Nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse & en même tems la plus difficile de toutes les Langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales , mais encore plus de la diversité des accens ; car souvent deux mots composés des mêmes caracteres , ont des significations toutes différentes. Le Pere Chaulmont , qui a demeuré cinquante ans parmi les Hurons , en a composé une Grammaire , qui est forr

utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette Mission. Néanmoins un Missionnaire est heureux , lorsqu'avec ce secours , après dix ans d'un travail constant , il s'exprime élégamment dans cette Langue.

Chaque Nation sauvage a sa Langue particuliere: ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, &c. ont chacun leur langage. On n'a point de Livres pour apprendre ces Langues, & quand on en auroit, ils seroient assez inutiles: l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions différentes de Sauvages; sçavoir, parmi les Abnakis, les Algonkins, les Hurons, & les Illinois, & que j'ai été obligé d'apprendre ces différentes Langues, je vais vous en

donner un échantillon, afin que vous connoissiez le peu de rapport qu'elles ont entre elles. Je choisis la Strophe d'un Hymne du S. Sacrement, qu'on chante d'ordinaire pendant la Messe à l'Elévation de la sainte Hostie, & qui commence par ces mots, *O salutaris Hostia*. Telle est la Traduction en vers de cette Strophe dans les quatre Langues de ces différentes Nations.

En Langue Abnakise.

Kighist Si-nuanur8inns
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha faii grihine.

En Langue Algonkine.

K8erais Jesus reg8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio vllighe miang
Vas mama vik umong.

En Langue Huronne.

Jes8s 8to etti x'ichie
 8to etti skuaalichi-axe
 J chierche axera8ensta
 D'aotierti xeata-8ien.

En Langue Illinoise.

Pekiziane manet 8e
 Piaro nile hi Nanghi
 Keninama 8i 8 Kangha
 Mero 8inang 8siang hi.

Ce qui signifie en François :
 O Hostie salutaire , qui es conti-
 nuellement immolée , & qui don-
 nes la vie , toi par qui on entre
 dans le Ciel , nous sommes tous
 attaqués , ça fortifie-nous.

Il y avoit près de deux ans
 que je demeurois chez les Abna-
 kis , lorsque je fus appelé par
 mes

mes Supérieurs : ils me destinerent à la Mission des Illinois , qui venoient de perdre leur Missionnaire. J'allai donc à Québec , où après avoir employé trois mois à étudier la Langue Algonkine , je m'embarquai le treize d'Août dans un Canot , pour me rendre chez les Illinois ; leur Pays est éloigné de Québec de plus de huit cens lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces Terres Barbares , ne se peut faire sans courir de grands risques , & sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des Lacs d'une étendue immense , & où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la Mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs , mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche platte , où l'on puisse passer la nuit. Quand

il tombe de la pluye, l'unique moyen de s'en garantir, est de se mettre sous le Canot renversé.

On court encore de plus grands dangers sur les Rivières, principalement dans les endroits, où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le Canot vole comme un trait, & s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pièces : ce malheur arriva à quelques uns de ceux qui m'accompagnoient dans d'autres Canots ; & c'est par une protection singulière de la bonté Divine, que je n'éprouvai pas le même sort, car mon Canot donna plusieurs fois contre ces rochers, sans en recevoir le moindre dommage.

Enfin, on risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel : la longueur & la difficulté de ces

sortes de voyages , ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de Bled de Turquie : on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre , mais si le gibier y manque , on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a , est de chercher une espèce de feuilles que les Sauvages nomment *Kengnessanach* , & les François *Tripes de roches*. On les prendroit pour du cerfeuil , dont elles ont la figure , si elles n'étoient pas beaucoup plus larges. On les sert ou bouillies , ou roties ; celles-ci , dont j'ai mangé , sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au Lac des Hurons : mais il n'en fut pas de même de mes Compagnons de voyage : le mauvais tems ayant dispersé leurs Canots , ils ne pu-

rent me joindre. J'arrivai le premier à *Missilimakinak*, d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seroient morts de faim. Ils avoient passé sept jours sans autre nourriture, que celle d'un Corbeau, qu'ils avoient tué plutôt par hazard que par adresse, car ils n'avoient pas la force de se soutenir.

La saison étoit trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étois encore éloigné d'environ quatre cens lieues. Ainsi il me fallut rester à *Missilimakinak*, où il y avoit deux de nos Missionnaires, l'un parmi les Hurons, & l'autre chez les *Outaouacks*. Ceux-ci sont fort superstitieux & très-attachés aux Jongleries de leurs Charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois Familles,

& chaque Famille est composée de cinq cens personnes.

Les uns sont de la Famille de *Michabou*, c'est-à-dire, du Grand Lièvre. Ils prétendent que ce Grand Lièvre étoit un homme d'une prodigieuse grandeur; qu'il tendoit des filers dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur; & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles; qu'un jour pendant le Déluge, il envoya le Castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la Loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écumes; qu'il se rendit à l'endroit du Lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Isle; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Isle devint extraordinairement grande. C'est pour quoi ils lui attribuent la création de la Terre.

Ils ajoutent, qu'après avoir achevé cet Ouvrage, il s'envola au Ciel, qui est sa demeure ordinaire, mais qu'avant que de quitter la Terre, il ordonna, que quand ses Descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le Ciel; que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la Terre, que leurs Lacs & leurs Rivières demeureroient glacées, & que ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au Printems.

En effet, il y a peu d'années que l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les Sauvages de la Famille du Grand Lièvre. Ils eurent recours à leurs

Jongleries accoutumées, ils s'assemblerent plusieurs fois, pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinoit à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille Femme s'approchant d'eux : « Mes Enfans, leur dit-elle, vous n'avez pas d'esprit, vous sçavez les ordres qu'a laissés le Grand Lièvre, de brûler les corps morts, & de jeter leurs cendres au vent, afin qu'ils retournent plus promptement au Ciel leur patrie, & vous avez négligé ces ordres, en laissant à quelques journées d'ici un homme mort sans le brûler, comme s'il n'étoit pas de la Famille du Grand Lièvre. Reparez incessamment votre faute, ayez soin de le brûler, si vous voulez que la neige se dissipe. Tu as raison, notre Mere, » répondirent-ils, tu as plus d'es-

» prit que nous , & le conseil que
» tu nous donnes , nous rend la
» vie. » Aussi-tôt ils députerent
vingt-cinq hommes pour aller
brûler ce corps ; ils employerent
environ quinze jours dans ce
voyage ; pendant ce tems-là le
dégel vint , & la neige se dissipa.
On combla d'éloges & de pré-
sens la vieille Femme qui avoit
donné l'avis , & cet événement ,
tout naturel qu'il étoit , servit
beaucoup à les entretenir dans
leur folle & superstitieuse cré-
dulité.

La seconde Famille des *Ou-
taouaks* prétend être sortie de
Namepich , c'est-à-dire , de la
Carpe. Ils disent qu'une Carpe
ayant fait des œufs sur le bord
de la Riviere , & le Soleil y ayant
dardé ses rayons , il s'en forma
une Femme , de laquelle ils sont
descendus : ainsi ils se disent de

la Famille de la Carpe.

La troisiéme Famille des *Ou-taouaks* attribue son origine à la patte d'un *Machova*, c'est-à-dire, d'un Ours, & ils se disent de la famille de l'Ours, mais sans expliquer de quelle maniere ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair; ils lui parlent, ils le haranguent: « N'aye point de peine contre nous, lui disent-ils, » parce que nous t'avons tué: » tu as de l'esprit, tu vois que » nos Enfans souffrent la faim, » ils t'aiment, ils veulent te faire » entrer dans leurs corps, ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des Enfans de Capitaine?

Il n'y a que la Famille du Grand Lièvre qui brûle les Cadavres, les deux autres Familles les enterrent. Quand quelque Capitaine

ne est décédé, on prépare un vaste Cercueil, ou après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre & de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudiere, son plat, des vivres, son cassette, son calumet, sa boëte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, & tous les présens, qui se sont faits à sa mort selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, & qu'il sera mieux reçu des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuste dans le Cercueil, les parens du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur maniere, c'est-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, &

remuant en cadence un bâton ,
auquel ils ont attaché plusieurs
petites sonnettes.

Où la superstition de ces Peu-
ples paroît la plus extravagante,
c'est dans le Culte qu'ils rendent
à ce qu'ils appellent leur *Mani-
tou* : comme ils ne connoissent
guères que les Bêtes avec lesquel-
les ils vivent dans les Forêts , ils
imaginent dans ces Bêtes , ou
plûtôt dans leurs peaux , ou dans
leur plumage , une espèce de gé-
nie qui gouverne toutes choses ,
& qui est le Maître de la vie &
de la mort. Il y a , selon eux , des
Manitous communs à toute la
Nation , & il y en a de particu-
liers pour chaque personne. *Ous-
sakita* , disent-ils , est le Grand
Manitou de toutes les Bêtes , qui
marchent sur la terre , ou qui vo-
lent dans l'air. C'est lui qui les
gouverne. Ainsi lorsqu'ils vont

à la Chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre, du plomb, & des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & l'élèvent en l'air, « *Oussakita*, » lui disent-ils, nous te donnons » à fumer, nous t'offrons de quoi » tuer des Bêtes, daigne agréer » ces présens, & ne permets pas » qu'elles échappent à nos traits; » laisse nous en tuer en grand » nombre, & des plus grasses, » afin que nos Enfans ne manquent ni de vêtemens, ni de » nourriture.

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des Eaux & des Poissons, & ils lui font un Sacrifice à peu près semblable, lorsqu'ils vont à la Pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce Sacrifice consiste à jeter dans l'eau du Tabac, des Vivres, des Chaudieres, en lui demandant

que les eaux de la Riviere coulent plus lentement, que les Rochers ne brisent pas leurs Canots, & qu'il leur accorde une Pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un Ours, ou un Castor, ou une Outarde, ou quelque Bête semblable. Ils portent la peau de cet Animal à la Guerre, à la Chasse, & dans leurs Voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *Manitou*, le premier Animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix: il tue une Bête de cette espece, il met sa peau, ou son plumage, si c'est un Oi-

230 *Lettres de quelques*
feau, dans le lieu le plus honorable de sa Cabane, il prépare un Festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa Harangue dans les termes les plus respectueux, après quoi il est reconnu pour son *Manitou*.

Aussi-tôt que je vis arriver le Printems, je partis de *Missilimakinac* pour me rendre chez les Illinois. Je trouvai sur ma route plusieurs Nations sauvages, entre autres les *Maskoutings*, les *Jakis*, les *Omikoues*, les *Iripegouans*, les *Outagamis*, &c. Toutes ces Nations ont leur langage particulier, mais pour tout le reste, ils ne diffèrent en rien des *Outaouaks*. Un Missionnaire qui demeure à la Baye des Puants, fait de tems en tems des excursions parmi ces Sauvages, pour les instruire des vérités de la Religion.

Après quarante jours de marche, j'entrai dans la Riviere des Illinois, & ayant avancé 50. lieues, j'arrivai à leur premier Village, qui étoit de trois cens Cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu est toujours pour deux Familles. Ils ont onze Villages de leur Nation. Dès le lendemain de mon arrivée je fus invité par le principal Chef à un grand repas, qu'il donnoit aux plus considérables de la Nation. Il avoit fait pour cela tuer plusieurs Chiens : un pareil Festin passe parmi les Sauvages pour un festin magnifique, c'est pourquoi, on le nomme le Festin des Capitaines. Les cérémonies qu'on y observe, sont les mêmes parmi toutes ces Nations. C'est d'ordinaire dans ces sortes de Festins, que les Sauvages délibèrent sur leurs affaires les plus importan-

tes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit, ou d'entreprendre la Guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de Paix.

Quand tous les Conviés furent arrivés, ils se rangerent tout autour de la Cabane, s'asséyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le Chef se leva, & commença sa Harangue. Je vous avoue que j'admirai son flux de paroles, la justesse & la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix & la délicatesse des expressions dont il orna son Discours. Je suis persuadé que si j'eusse mis par écrit ce que ce Sauvage nous dit sur le champ & sans préparation, vous conviendriez sans peine, que les plus habiles Européans, après beaucoup de méditation & d'étude, ne pourroient guères

Missionnaires de la C. de J. 233
composer un Discours plus solide
& mieux tourné.

La Harangue finie , deux Sauvages qui faisoient la fonction d'Écuyers, distribuerent les plats à toute l'Assemblée , & chaque plat étoit pour deux Conviés : ils mangerent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes; & quand le repas fut fini , ils se retirèrent , emportant , selon leur coutume , ce qu'il y avoit de reste dans leurs plats.

Les Illinois ne donnent point de ces Festins qui sont en usage chez plusieurs autres Nations Sauvages , où l'on est obligé de manger tout ce qui a été servi , dût-on en créver. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette Loi ridicule , il s'adresse à celui des Conviés , qu'il sçait être de meilleur appetit : « Mon Frere , lui

» dir-il, aye pitié de moi, je suis
» mort, si tu ne me donnes la
» vie. Mange ce qui me reste,
» je te ferai présent de telle chose.
C'est l'unique moyen qu'ils ayent
de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent
que vers la ceinture, & du reste
ils vont tout nuds : divers com-
partimens de toutes sortes de fi-
gures, qu'ils se gravent sur le
corps d'une maniere inéfaçable,
leur tiennent lieu de vêtemens.
Il n'y a que dans les visites qu'ils
font, ou lorsqu'ils assistent à l'E-
glise, qu'ils s'enveloppent d'une
Couverture de peau passée pen-
dant l'Eté, & durant l'Hyver
d'une peau passée, avec le poil
qu'ils y laissent, pour se tenir
plus chaudement. Ils s'ornent la
tête de plumes de diverses cou-
leurs, dont ils font des guirlan-
des & des couronnes, qu'ils ajus-

tent assez proprement : ils ont soin sur-tout de se peindre le visage de diverses couleurs , mais sur-tout de vermillon ; ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres , qu'ils taillent en forme de pierres précieuses : il y en a de bleues , de rouges , & de blanches comme de l'albâtre : à quoi il faut ajouter une plaque de Porcelaine , qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bizarres ornemens leur donnent de la grace , & leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la Guerre , ou à la Chasse , leur tems se passe ou en jeux , ou dans les festins , ou à la danse. Ils ont de deux sortes de danse ; les unes qui se font en signe de réjouissance , & auxquelles ils invitent les Femmes &

les Filles les plus distinguées ; les autres se font pour marquer leur tristesse à la mort des plus considérables de leur Nation. C'est par ces danfes qu'ils prétendent honorer le défunt, & effuyer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches, pourvû qu'ils fassent des présens à cette intention : les danfes durent plus ou moins de tems , à proportion du prix & de la valeur des présens , & ensuite on les distribue aux Danseurs. Leur coûtume n'est pas d'enterrer les morts ; ils les enveloppent dans des peaux , & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le tems des jeux , des festins & des danfes , les hommes demeurent tranquilles sur leurs nattes , & passent le tems , ou à

dormir , ou à faire des Arcs , des Flèches , des Calumets , & autres choses de cette nature. Pour ce qui est des femmes , elles travaillent depuis le matin jusqu'au soir comme des Esclaves. C'est à elles à cultiver la terre , & à semer le bled d'Inde pendant l'Eté ; & dès que l'Hyver commence , elles sont occupées à faire des Nattes , à passer des Peaux , & à beaucoup d'autres sortes d'ouvrages ; car leur principal soin , est de pourvoir la Cabane de tout ce qui y est nécessaire.

De toutes les Nations de Canada , il n'y en a point qui vivent dans une si grande abondance de toutes choses que les Illinois : leurs Rivieres sont couvertes de Cygnes , d'Outardes , de Canards , & de Sarcelles. A peine fait-on une lieue , qu'on

trouve une multitude prodigieuse de Coqs d'Inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens. Ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser, qui étoient du poids de trente-six livres. Ils ont au col une espèce de barbe de crin longue d'un demi pied.

Les Ours & les Cerfs y sont en très-grande quantité; on y voit aussi une infinité de Bœufs & de Chevreuils: il n'y a point d'année qu'on ne tue plus de mille Chevreuils, & plus de deux mille Bœufs: on voit dans des Prairies à perte de vûe des quatre à cinq mille Bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos, & la tête extrêmement grosse. Leur poil, excepté celui de la tête, est frisé & doux comme de la laine; la chair en est naturel-

lement salée, & elle est si légère, que bien qu'on la mange toute crüe, elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un Bœuf qui leur paroît trop maigre, ils se contentent d'en prendre la Langue, & en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la Guerre & à la Chasse. Ces flèches sont armées par le bout d'une pierre taillée & affilée en forme de langue de Serpent : faite de couteau, ils s'en servent aussi pour habiller les Animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, & ils le font avec tant de vitesse, qu'ils auront plutôt décoché cent flèches, qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à

pêcher dans les Rivieres , parce que l'abondance des Bêtes de toutes les sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance , les rend assez indifférens pour le Poisson. Cependant , quand il leur prend fantaisie d'en avoir , ils s'embarquent dans un Canot avec leurs arcs & leurs flèches : ils s'y tiennent debout , pour mieux découvrir le Poisson , & aussitôt qu'ils l'ont apperçu , ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime & la vénération publique , c'est , comme chez les autres Sauvages , de se faire la réputation d'habile Chasseur , & encore plus de bon Guerrier : c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite , & c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire ,

gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues au milieu des Forêts, pour faire un Esclave, ou pour enlever la Chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues, & le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les Bêtes n'étant que blessées, ne s'enfuyent avec la flèche dans le corps, & n'avertissent leur Ennemi de se mettre en état de défense: car leur maniere de faire la Guerre, de même que parmi tous les Sauvages, est de surprendre leurs Ennemis; c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre & leur marche, ou pour examiner, s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est

fait , ou bien ils se mettent en embuscade , ou ils font irruption dans les Cabanes , le Casse-tête en main , & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns , avant qu'ils ayent pû songer à se défendre.

Le Casse-tête est fait d'une Corne de Cerf , ou d'un bois en forme de Coutelas , terminé par une grosse boule. Ils tiennent le Casse-tête d'une main , & un Couteau de l'autre. Aussitôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur Ennemi , ils la lui cernent avec leur Couteau , & lui enlèvent la Chevelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son Pays chargé de plusieurs Chevelures , il y est reçu avec de grands honneurs , mais c'est pour lui le comble de la gloire , lorsqu'il fait des Prisonniers , &

qu'il les amene vifs. Dès qu'il arrive, tout le Village s'assemble, & se range en haye sur le chemin, où les Prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les Anciens s'assemblent pour délibérer, s'ils accorderont la vie à leurs Prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa Cabane, ils donnent à cette Cabane un de leurs Prisonniers, qui tient la place du défunt, & c'est ce qu'ils appellent ressusciter le mort.

II Quand le Prisonnier est condamné à la mort , ils plantent aussitôt en terre un gros pieu , auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la Chançon de mort , & tous les Sauvages s'étant assis autour du poteau , on allume à quelques pas de là un grand feu , où ils font rougir des Haches , des Canons de Fusils , & d'autres ferremens. Ensuite , ils viennent les uns après les autres , & les lui appliquent tout rouges sur les diverses parties du corps ; il y en a qui les brûlent avec des tisons ardens , quelques-uns leur déchiquettent le corps avec leurs couteaux ; d'autres leur coupent un morceau de chair déjà rôtie , & la mangent en sa présence ; on en voit qui remplissent ses plaies de poudre , & lui en frottent tout le corps , après quoi ils y mettent

le feu. Enfin , chacun le tourmente selon son caprice , & cela pendant quatre ou cinq heures , quelques fois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris , que la violence de ces tourmens lui fait jetter , sont aigus & perçans , plus le spectacle est agréable & divertissant pour ces Barbares. Ce sont les Iroquois qui ont inventé cet affreux genre de mort , & ce n'est que par droit de représailles , que les Illinois à leur tour traittent leurs Prisonniers Iroquois avec une égale cruauté.

Ce que nous entendons par le mot de *Christianisme* , n'est connu parmi tous les Sauvages que sous le nom de *Priere*. Ainsi , quand je vous dirai dans la suite de cette Lettre , que telle Nation Sauvage a embrassé la *Priere* , c'est-à-dire , qu'elle est devenue Chrétienne , ou qu'elle se

dispose à l'être. On auroit bien moins de peine à convertir les Illinois, si la Priere leur permettoit la Polygamie : ils avouent que la Priere est bonne, & ils sont charmés qu'on l'enseigne à leurs Femmes & à leurs Enfans ; mais quand on leur en parle à eux-mêmes, on éprouve combien il est difficile de fixer leur inconstance naturelle, & de les résoudre à n'avoir qu'une Femme, & à l'avoir pour toujours.

A l'heure qu'on s'assemble le matin & le soir pour prier, tous se rendent dans la Chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands Jongleurs, c'est-à-dire, aux plus grands Ennemis de la Religion, qui envoient leurs Enfans pour être instruits & baptisés. C'est-là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces Sauvages, & duquel on est le plus assuré : car

dans le grand nombre d'Enfans qu'on baptise, il ne se passe point d'année, que plusieurs ne meurent avant l'usage de la raison; & parmi les Adultes, la plupart sont si fervens & si affectionnés à la Priere, qu'ils souffriroient la mort la plus cruelle, plutôt que de l'abandonner.

C'est un bonheur pour les Illinois d'être extrêmement éloignés de Québec, car on ne peut pas leur porter de l'Eau-de-vie, comme on fait ailleurs: cette boisson est parmi les Sauvages le plus grand obstacle au Christianisme, & la source d'une infinité de crimes les plus énormes. On sçait qu'ils n'en achettent que pour se plonger dans la plus furieuse yvresse: les défordres & les morts funestes, dont on est témoin chaque jour, devroient bien l'emporter sur le gain qu'on

248 *Lettres de quelques*
peut faire par le commerce d'une
liqueur si fatale.

Il y avoit deux ans que je demeurois chez les Illinois , lorsque j'en fus rappellé , pour consacrer le reste de mes jours chez la Nation *Abnakise*. C'étoit la premiere Mission à laquelle j'avois été destiné à mon arrivée en Canada , & c'est celle apparemment où je finirai ma vie. Il falut donc me rendre à Québec , pour aller delà rejoindre mes chers Sauvages. Je vous ai déjà entretenu de la longueur & des difficultés de ce voyage , ainsi je vous parlerai seulement d'une aventure bien consolante , qui m'arriva à quarante lieues de Québec.

Je me trouvai dans une espèce de Village , où il y a vingt-cinq Maisons Françoises , & un Curé qui en a soin. Près de ce Village

on voyoit une Cabane de Sauvages , où se trouvoit une Fille âgée de seize ans , qu'une maladie de plusieurs années avoit enfin réduite à l'extrémité. M. le Curé qui n'entendoit point la Langue de ces Sauvages, me pria d'aller confesser la malade, & me conduisit lui-même à la Cabane. Dans l'entretien que j'eus avec cette jeune Fille sur les Vérités de la Religion, j'appris qu'elle avoit été fort bien instruite par un de nos Missionnaires ; mais qu'elle n'avoit pas encore reçu le Baptême. Après avoir passé deux jours à lui faire toutes les questions propres à m'assurer de ses dispositions : « Ne me refuse pas , » je t'en conjure , me dit-elle , la » grace du Baptême que je te de- » mande : tu vois combien j'ai la » poitrine oppressée , & qu'il me » reste très-peu de tems à vivre ,

» quel malheur feroit-ce pour
» moi , & quels reproches n'au-
» rois-tu pas à te faire , si je ve-
» nois à mourir sans recevoir
» cette grace ? » Je lui répondis ,
qu'elle s'y préparât pour le len-
demain , & je me retirai. La joye
que lui causa ma réponse , fit en
elle une si prompt changement ,
qu'elle fut en état de se rendre
de grand matin à la Chapelle. Je
fus extraordinairement surpris de
son arrivée , & aussi-tôt je lui ad-
ministrai solennellement le Bap-
tême. Après quoi elle s'en retour-
na dans sa Cabane , où elle ne
cessa de remercier la Divine Mi-
séricorde d'un si grand bienfait ,
& de soupirer après l'heureux
moment qui devoit l'unir à Dieu
pour toute l'Eternité. Ses desirs
furent exaucés , & j'eus le bon-
heur de l'assister à la mort. Quel
coup de Providence pour cette

Missionnaires de la C de J. 251
pauvre Fille, & quelle consolation
pour moi d'avoir été l'instrument,
dont Dieu ait bien voulu se ser-
vir, pour la placer dans le Ciel.

Vous n'exigez pas de moi,
mon cher Frere, que j'entre dans
le détail de tout ce qui m'est ar-
rivé depuis plusieurs années que
je suis dans cette Mission : mes
occupations sont toujours les mê-
mes, & je m'exposerois à des re-
dites ennuyeuses : je me conten-
terai de vous rapporter certains
faits, qui me paroîtront mériter le
plus votre attention. Je puis vous
dire en général, que vous auriez
de la peine à retenir vos larmes,
si vous vous trouviez dans mon
Eglise avec nos Sauvages assem-
blés, & si vous étiez témoin de
la piété avec laquelle ils récitent
leurs Prières, ils chantent les
Offices Divins, & participent
aux Sacremens de la Pénitence &

de l'Eucharistie. Quand ils ont été éclairés des lumières de la Foi, & qu'ils l'ont sincèrement embrassée, ce ne sont plus les mêmes hommes, & la plupart conservent l'innocence qu'ils ont reçue au Baptême. C'est ce qui me remplit de la plus douce joye, lorsque j'entends leurs Confessions, qui sont fréquentes: quelques interrogations que je leur fasse, à peine souvent puis-je trouver matière à les absoudre.

Mes occupations avec eux sont continuelles: comme ils n'attendent de secours que de leur Missionnaire, & qu'ils ont en lui une entière confiance; il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon Ministère pour la sanctification de leurs ames, il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je sois toujours prêt à les consoler,

lorsqu'ils viennent me consulter ,
que je décide leurs petits diffé-
rends , que je prenne soin d'eux
quand ils sont malades , que je
les saigne , que je leur donne des
médecines , &c. Mes journées
sont quelquefois si remplies , que
je suis obligé de me renfermer ,
pour trouver le tems de vacquer
à la Priere , & de réciter mon
Office.

Le zèle dont Dieu m'a rem-
pli pour mes Sauvages , fut fort
allarmé en l'année 1697. lorsque
j'appris qu'une Nation de Sau-
vages *Amalingans* venoit s'éta-
blir à une journée de mon Vil-
lage. J'avois lieu de craindre, que
les Jongleries de leurs Charla-
tans , c'est-à-dire , les Sacrifices
qu'ils font au Démon , & les dé-
sordres qui en sont la suite ordi-
naire , ne fissent impression sur
quelqu'un de mes jeunes Néo-

phytes : mais grace à la Divine Miséricorde , mes frayeurs furent bien-tôt dissipées de la manière que je vais vous le dire.

Un de nos Capitaines , célèbre dans cette Contrée par sa valeur , ayant été tué par les Anglois , dont nous ne sommes pas éloignés , les *Amalingans* députerent plusieurs de leur Nation dans notre Village , pour essuyer les larmes des parens de cet illustre mort : c'est - à - dire , comme je vous l'ai déjà expliqué , pour les visiter , leur faire des présens , & leur témoigner par leurs danfes , la part qu'ils prenoient à leur affliction. Ils y arriverent la veille de la Fête - Dieu. J'étois alors occupé à entendre les Confessions de mes Sauvages , qui durèrent tout ce jour , la nuit suivante , & le lendemain jusqu'à midi , que commença la Procef-

sion du Très-Saint Sacrement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre & de piété, & bien qu'au milieu de ces Forêts, avec plus de pompe & de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spectacle qui étoit nouveau pour les *Amalingans*, les attendrit, & les frappa d'admiration. Je crus devoir profiter des favorables dispositions où ils étoient, & après les avoir assemblés je leur fis le discours suivant en style Sauvage.

« Il y a long-tems, mes En-
» fans, que je souhaitte de vous
» voir : maintenant que j'ai ce
» bonheur, peu s'en faut que
» mon cœur n'éclate. Pensez à la
» joye qu'à un Pere qui aime ten-
» drement ses Enfans, lorsqu'il
» les revoit après une longue ab-
» sence, où ils ont couru les plus
» grands dangers, & vous con-

»cevrez une partie de la mienne ;
»car quoique vous ne priez pas
»encore , je ne laisse pas de vous
»regarder comme mes Enfans ,
»& d'avoir pour vous une ten-
»dresse de Pere , parce que vous
»êtes les Enfans du Grand Gé-
»nie , qui vous a donné l'Etre
»aussi-bien qu'à ceux qui prient,
»qui a fait le Ciel pour vous aus-
»si-bien que pour eux , qui pense
»de vous comme il pense d'eux
»& de moi : qu'ils jouissent d'un
»bonheur éternel. Ce qui fait ma
»peine & qui diminue la joye que
»j'ai de vous voir , c'est la réflé-
»xion que je fais actuellement ,
»qu'un jour je serai séparé d'une
»partie de mes Enfans , dont le
»sort sera éternellement malheur-
»eux , parce qu'ils ne prient pas ;
»tandis que les autres qui prient,
»seront dans la joye qui ne finira
»jamais. Lorsque je pense à cet-

» te funeste séparation , puis-je
» avoir le cœur content ? Le bon-
» heur des uns ne me fait pas tant
» de joye , que le malheur des au-
» tres m'afflige. Si vous aviez des
» obstacles insurmontables à la
» priere , & si demeurant dans l'é-
» tat où vous êtes , je pouvois
» vous faire entrer dans le Ciel ,
» je n'épargnerois rien pour vous
» procurer ce bonheur. Je vous
» y pousserois , je vous y ferois tous
» entrer ; tant je vous aime , &
» tant je souhaite que vous soyez
» heureux ; mais c'est ce qui n'est
» pas possible. Il faut prier , il faut
» être baptisé , pour pouvoir en-
» trer dans ce lieu de délices.

Après ce préambule , je leur
expliquai fort au long les princi-
paux articles de la Foi , & je con-
tinuai ainsi :

« Toutes les paroles que je
viens de vous expliquer , ne

» font point des paroles humai-
» nes , ce sont les paroles du
» Grand Génie : elles ne sont
» point écrites comme les paroles
» des hommes sur un collier , au-
» quel on fait dire tout ce qu'on
» veut , mais elles sont écrites
» dans le Livre du Grand Génie ,
» où le mensonge ne peut avoir
» d'accès.

Pour vous faire entendre cette expression sauvage , il faut remarquer , mon cher Frere , que la coutume de ces Peuples , lorsqu'ils écrivent à quelque Nation , est d'envoyer un collier , ou une large ceinture , sur laquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier , en lui disant : voilà ce que dit le collier à telle Nation , à telle personne , & on le fait partir. Nos Sauvages au-

roient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit , & ils y feroient peu attentifs , si l'on ne se confor-
moit pas à leur maniere de pen-
ser & de s'exprimer. Je poursui-
vis ainsi.

» Courage , mes Enfans , écou-
» tez la voix du Grand Génie qui
» vous parle par ma bouche , il
» vous aime ; & son amour pour
» vous est si grand , qu'il a donné
» sa vie pour vous procurer une
» vie éternelle. Hélas , peut-être
» n'a-t'il permis la mort d'un de
» nos Capitaines , que pour vous
» attirer dans le lieu de la priere ,
» & vous faire entendre sa voix.
» Faites réflexion que vous n'ê-
» tes pas immortels. Un jour
» viendra qu'on essuyera pareil-
» lement les larmes pour votre
» mort : que vous servira-t'il d'a-
» voir été en cette vie de grands
» Capitaines , si après votre mort

» vous êtes jettés dans les flam-
» mes éternelles ? Celui que vous
» venez pleurer avec nous , s'est
» félicité mille fois d'avoir écou-
» té la voix du Grand Génie , &
» d'avoir été fidèle à la prière.
» Priez comme lui , & vous vi-
» vrez éternellement. Courage ,
» mes Enfans , ne nous séparons
» point , que les uns n'aillent pas
» d'un côté , & les autres d'un
» autre : Allons tous dans le Ciel ,
» c'est notre patrie , c'est à quoi
» vous exhorte le seul Maître de
» la vie , dont je ne suis que l'In-
» terprète. Pensez-y sérieusement.

Aussi-tôt que j'eus achevé de
parler , ils s'entretinrent ensem-
ble pendant quelque tems , ensui-
te leur Orateur me fit cette répon-
se de leur part. « Mon Pere , je
» suis ravi de t'entendre. Ta voix
» a pénétré jusques dans mon
» cœur , mais mon cœur est

» encore fermé , & je ne puis pas
» l'ouvrir présentement , pour te
» faire connoître ce qui y est , ou
» de quel côté il se tournera : il
» faut que j'attende plusieurs Ca-
» pitaines , & autres gens con-
» sidérables de notre Nation ,
» qui arriveront l'Automne pro-
» chain. C'est alors que je te dé-
» couvrirai mon cœur. Voilà ,
» mon cher Pere , tout ce que j'ai
» à te dire présentement.

» Mon cœur est content , leur
» répliquai-je , je suis bien aise
» que ma parole vous ait fait plai-
» sir , & que vous demandiez du
» tems pour y penser : vous n'en
» ferez que plus fermes dans votre
» attachement à la Priere , quand
» vous l'aurez une fois embrassée.
» Cependant , je ne cesserai de
» m'adresser au Grand Génie , &
» de lui demander qu'il vous re-
» garde avec des yeux de Misé-

» ricorde , & qu'il fortifie vos
» pensées , afin qu'elles se tour-
» nent du côté de la Priere. »
Après quoi je quittai leur assem-
blée , & ils s'en retournerent à
leur Village.

Quand l'Automne fut venu ,
j'appris qu'un de nos Sauvages
devoit aller chercher du Bled
chez les *Amalingans* , pour en-
semencer ses terres. Je le fis ve-
nir , & je le chargeai de leur di-
re de ma part , que j'étois dans
l'impatience de revoir mes En-
fans , que je les avois toujours
présens à l'esprit , & que je les
prieois de se souvenir de la paro-
le qu'ils m'avoient donnée. Le
Sauvage s'acquitta fidèlement de
sa commission : Voici la réponse
que lui firent les *Amalingans*.

« Nous sommes bien obligés à
» notre Pere de penser sans cesse
» à nous. De notre côté nous

» avons bien pensé à ce qu'il
» nous a dit. Nous ne pouvons
» oublier ses paroles, tandis que
» nous avons un cœur, car elles
» y ont été si profondément gra-
» vées, que rien ne les peut effa-
» cer. Nous sommes persuadés
» qu'il nous aime, nous voulons
» l'écouter, & lui obéir en ce
» qu'il souhaite de nous. Nous
» agréons la Priere qu'il nous pro-
» pose, & nous n'y voyons rien
» que de bon & de louable : nous
» sommes tous résolus de l'em-
» brasser, & nous serions déjà
» allé trouver notre Pere dans
» son Village, s'il y avoit des
» vivres suffisans pour notre sub-
» sistance, pendant le tems qu'il
» consacrerait à notre instruc-
» tion. Mais comment pourrions-
» nous y en trouver ? Nous sça-
» vons que la faim est dans la Ca-
» bane de notre Pere, & c'est ce

» qui nous afflige doublement ,
» que notre Père ait faim, & que
» nous ne puissions pas aller le
» voir pour nous faire instruire.
» Si notre Père pouvoit venir pas-
» ser ici quelque tems avec nous,
» il vivroit, & nous instruiroit. »
Voilà ce que tu diras à notre
Père.

Cette réponse des *Amalingans* me fut rendue dans une favorable conjoncture : la plus grande partie de mes Sauvages étoit allée pour quelques jours chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du Bled d'Inde : leur absence me donna le loisir de visiter les *Amalingans*, & dès le lendemain je m'embarquai dans un Canot pour me rendre à leur Village. Je n'avois plus qu'une lieue à faire pour y arriver, lorsqu'ils m'apperçurent ; & aussi-tôt ils me saluerent par des
des

des décharges continuelles de fusils , qui ne cessèrent qu'à la descente du Canot. Cet honneur qu'ils me rendoient , me répondoit déjà de leurs dispositions présentes. Je ne perdis point de tems , & dès que je fus arrivé , je fis planter une Croix , & ceux qui m'accompagnoient éleverent au plutôt une Chapelle , qu'ils firent d'écorces , de la même manière que se font leurs Cabanes , & y dresserent un Autel. Tandis qu'ils étoient occupés de ce travail , je visitai toutes les Cabanes des *Amalingans* , pour les préparer aux instructions que je devois leur faire. Dès que je les commençai , ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblois trois fois par jour dans la Chapelle , sçavoir , le matin après ma Messe , à midi , & le soir après la Priere. Le reste de

la journée je parcourois les Cabanes , où je faisois encore des instructions particulieres.

Lorsqu'après plusieurs jours d'un travail continuel , je jugeai qu'ils étoient suffisamment instruits , je fixai le jour auquel ils viendroient se faire régénérer dans les eaux du Saint Baptême. Les premiers qui se rendirent à la Chapelle , furent le Capitaine, l'Orateur , trois des plus considérables de la Nation, avec deux Femmes. Aussi-tôt après leur Baptême , deux autres bandes , chacune de vingt Sauvages se succéderent , qui reçurent la même grace. Enfin , tous les autres continuerent d'y venir ce jour-là , & le lendemain.

Vous jugez assez , mon cher Frere , que quelques travaux qu'essuye un Missionnaire , il est bien dédommagé de ses fatigues ,

par la douce consolation qu'il ressent, d'avoir fait entrer une Nation entiere de Sauvages dans la voye du salut. Je me disposois à les quitter, & à retourner dans mon Village, lorsqu'un député vint me dire de leur part, qu'ils s'étoient tous réunis dans un même lieu, & qu'ils me prioient de me rendre à leur Assemblée. Aussi-tôt que je parus au milieu d'eux, l'Orateur m'adressant la parole au nom de tous les autres. « Notre Pere, me dit-il, » nous n'avons point de termes, » pour te témoigner la joie in- » exprimable que nous ressentons » tous d'avoir reçu le Baptême. » Il nous semble maintenant que » nous avons un autre cœur; tout » ce qui nous faisoit de la peine » est entierement dissipé, nos » pensées ne sont plus chancelan- » tes, le Baptême nous fortifie in-

»térieurement, & nous sommes
»bien résolus de l'honorer tout
»le tems de notre vie. Voilà ce
»que nous te disons avant que
»tu nous quittes ». Je leur répon-
dis par un petit discours, où je
les exhortois à persévérer dans la
grace singulière qu'ils avoient re-
çue, & à ne rien faire d'indigne
de la qualité d'Enfans de Dieu,
dont ils avoient été honorés par
le Saint Baptême. Comme ils se
préparoient à partir pour la Mer,
je leur ajoutai qu'à leur retour
nous déterminerions ce qui seroit
le plus à propos, ou que nous
allassions demeurer avec eux, ou
qu'ils vinssent former avec nous
un seul & même Village.

Le Village où je demeure s'ap-
pelle *Nanrantouack*, & est placé
dans un Continent, qui est entre
l'Acadie & la nouvelle Angle-
terre. Cette Mission est à environ

Missionnaires de la C. de J. 269
quatre-vingt lieues de *Pentagouet*, & l'on compte cent lieues de *Pentagouet* au Port-Royal. Le Fleuve de ma Mission est le plus grand de tous ceux qui arrosent les Terres des Sauvages. Il doit être marqué sur la Carte, sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les François à donner à ces Sauvages le nom de *Kanibals*. Ce Fleuve se jette dans la Mer à *Sankderank* qui n'est qu'à cinq ou six lieues de *Pemquit*. Après l'avoir monté quarante lieues depuis *Sankderank*, on arrive à mon Village qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées tout au plus des Habitations Angloises; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Québec, & ce voyage est très-pénible & très-incommode. Il étoit naturel que nos Sauvages

fissent leur Traitte avec les Anglois , & il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer , & gagner leur amitié : mais tous leurs efforts ont été inutiles , & rien n'a pu les détacher de l'alliance des François. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis , est leur ferme attachement à la Foi Catholique. Ils sont convaincus que s'ils se livroient aux Anglois , ils se trouveroient bientôt sans Missionnaire , sans Sacrifice , sans Sacrement , & presque sans aucun exercice de Religion , & que peu à peu ils se replongeroient dans leurs premieres infidélités. Cette fermeté de nos Sauvages , a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins , sans que jamais ils ayent pû rien obtenir.

Dans le tems que la Guerre

étoit sur le point de s'allumer entre les Puissances de l'Europe, le Gouverneur Anglois nouvellement arrivé à Boston, demanda à nos Sauvages une entrevûe sur la Mer, dans une Isle qu'il désigna. Ils y consentirent, & me prièrent de les y accompagner, pour me consulter sur les propositions artificieuses qui leur feroient faites, afin de s'assurer que leurs réponses n'auroient rien de contraire, ni à la Religion, ni aux intérêts du service du Roi. Je les suivis, & mon intention étoit de me tenir simplement dans leur quartier, pour les aider de mes conseils, sans paroître devant le Gouverneur. Comme nous approchions de l'Isle, au nombre de plus de deux cens Canots, les Anglois nous saluerent par une décharge de tous les Canons de leur Vais-

seau, & les Sauvages répondirent à ce salut par une décharge pareille de tous leurs Fusils. Ensuite le Gouverneur paroissant dans l'Isle, les Sauvages y aborderent avec précipitation. Ainsi je me trouvai ou je ne souhaittois pas être, & où le Gouverneur ne souhaittoit pas que je fusse. Dès qu'il m'apperçut, il vint quelques pas au-devant de moi, & après les complimens ordinaires, il retourna au milieu de ses gens, & moi avec les Sauvages.

« C'est par ordre de notre Rei-
» ne, leur dit-il, que je viens
» vous voir : elle souhaite que
» nous vivions en paix. Si quel-
» que Anglois étoit assez impru-
» dent pour vous faire du tort,
» ne songez pas à vous en ven-
» ger, mais adressez-moi aussi-
» tôt votre plainte, & je vous
» rendrai une prompte justice.

» S'il arrivoit que nous eussions
» la Guerre avec les François ,
» demeurez neutres , & ne vous
» mêlez point de nos différends :
» les François sont aussi forts que
» nous , ainsi laissez-nous vuidér
» ensemble nos querelles. Nous
» fournirons à tous vos besoins ,
» nous prendrons vos Pelleteries ,
» & nous vous donnerons
» nos marchandises à un prix modique » . Ma présence l'empêcha de dire tout ce qu'il prétendoit , car ce n'étoit pas sans dessein qu'il avoit amené un Ministre avec lui .

Quand il eut cessé de parler , les Sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avoient à faire . Pendant ce tems-là , le Gouverneur me tirant à part , « je vous prie ,
» Monsieur , me dit-il , de ne
» pas porter vos Indiens à nous .

» faire la Guerre. Je lui répondis
» que ma Religion, & mon carac-
» tere de Prêtre, m'engageoient
» à ne leur donner que des con-
» seils de paix ». Je parlois enco-
re, lorsque je me vis tout-à-coup
environné d'une vingtaine de
jeunes Guerriers, qui craignoient
que le Gouverneur ne voulût me
faire enlever. Cependant les Sau-
vages s'avancerent, & l'un d'eux
fit au Gouverneur la réponse sui-
vante.

« Grand Capitaine, tu nous
» dis de ne point nous joindre
» aux François, supposé que tu
» lui declares la Guerre; sçache
» que le François est mon Frere,
» nous avons une même priere
» lui & moi, & nous sommes
» dans une même Cabane à deux
» feux; il a un feu, & moi l'au-
» tre. Si je te vois entrer dans
» la Cabane du côté du feu où

» est assis mon Frere le François ,
» je t'observe de dessus ma Natte ,
» où je suis assis à l'autre feu. Si
» en t'observant , je m'apperçois
» que tu portes une Hache , j'au-
» rai la pensée , que prétend faire
» l'Anglois de cette Hache ? Je
» me leve pour lors sur ma Natte ,
» pour considerer ce qu'il fera.
» S'il leve la Hache pour frapper
» mon Frere le François , je
» prens la mienne , & je cours à
» l'Anglois pour le frapper. Est-
» ce que je pourrois voir frapper
» mon Frere dans ma Cabane ,
» & demeurer tranquille sur ma
» Natte ? Non , non , j'aime trop
» mon Frere , pour ne pas le dé-
» fendre. Ainsi , je te dis , Grand
» Capitaine , ne fais rien à mon
» Frere , & je ne te ferai rien ;
» demeure tranquille sur ta Nat-
» te , & je demeurerai en repos
» sur la mienne.

C'est ainsi que finit cette Conférence. Peu de tems après quelques-uns de nos Sauvages arrivèrent de Québec, & publièrent qu'un Vaisseau François y avoit apporté la nouvelle de la Guerre allumée entre la France & l'Angleterre. Aussi-tôt nos Sauvages, après avoir délibéré selon leur coûtume, ordonnerent aux jeunes gens de tuer les Chiens, pour faire le Festin de Guerre, & y connoître ceux qui voudroient s'y engager. Le Festin se fit, on leva la Chaudiere, on dansa, & il se trouva 250 Guerriers. Après le Festin, ils déterminèrent un jour pour venir se confesser. Je les exhortai à être aussi attachés à leur Priere que s'ils étoient au Village, à bien observer les Loix de la Guerre, à n'exercer aucune cruauté, à ne tuer personne que dans la chaleur du Combat,

à traiter humainement ceux qui se rendroient Prisonniers, &c.

La maniere dont ces Peuples font la Guerre, rend une poignée de leurs Guerriers plus redoutables, que ne le feroit un Corps de deux ou trois mille Soldats Européans. Dès qu'ils sont entrés dans le Pays Ennemi, ils se divisent en différens Partis, l'un de trente Guerriers, l'autre de quarante, &c. Ils disent aux uns : à vous, on donne ce Hameau à manger, (c'est leur expression,) à vous autres, on donne ce Village, &c. Ensuite, le signal se donne pour frapper tous ensemble, & en même tems dans les diverses Contrées. Nos deux cens cinquante Guerriers se répandirent à plus de vingt lieues de Pays, où il y avoit des Villages, des Hameaux, & des Maisons : au jour marqué ils donne-

rent tous ensemble dès le grand matin ; en un seul jour , ils défirent tout ce qu'il y avoit d'Anglois , ils en tuerent plus de deux cens , & firent cent cinquante Prisonniers , & n'eurent de leur part que quelques Guerriers blessés assez légèrement. Ils revinrent de cette expédition au Village , ayant chacun deux Canots chargés du butin qu'ils avoient fait.

Pendant tout le tems que dura la Guerre , ils porterent la défolation dans toutes les terres qui appartiennent aux Anglois , ils ravagerent leurs Villages , leurs Forts , leurs Métairies , enleverent une infinité de Bestiaux , & firent plus de six cens Prisonniers. Aussi ces Messieurs , persuadés avec raison , qu'en maintenant mes Sauvages dans leur attachement à la Foi Catholique , je ref-

ferre de plus en plus les liens qui les unissent aux François , ont mis en œuvre toutes sortes de ruses & d'artifices pour les détacher de moi. Il n'y a point d'offres ni de promesses qu'ils ne leur ayent faites , s'ils vouloient me livrer entre leurs mains , ou du moins me renvoyer à Québec , & prendre en ma place un de leurs Ministres. Ils ont fait plusieurs tentatives pour me surprendre, & pour me faire enlever ; ils en sont venus même jusqu'à promettre mille liv. Sterling à celui qui leur porteroit ma tête. Vous croyez bien , mon cher Frere , que ces menaces ne sont pas capables de m'intimider , ni de ralentir mon zèle ; trop heureux si j'en devenois la victime , & si Dieu me jugeoit digne d'être chargé de fers , & de verser mon sang pour le Salut de mes chers Sauvages.

Aux premieres nouvelles qui vinrent de la Paix faite en Europe , le Gouverneur de *Boston* fit dire à nos Sauvages , que s'ils vouloient bien s'assembler dans un lieu qu'il leur désignoit , il conféreroit avec eux sur la conjoncture présente des affaires. Tous les Sauvages se rendirent au lieu marqué , & le Gouverneur leur parla ainsi :

» Toi Homme *Nanranhous* ,
» je t'apprens que la Paix est faite
» entre le Roy de France & notre
» Reine , & que par le Traité
» de Paix , le Roy de France cé-
» de à notre Reine Plaisance &
» Portrail avec toutes les Terres
» adjacentes. Ainsi , si tu veux ,
» nous vivrons en Paix toi &
» moi : nous y étions autrefois ,
» mais les suggestions des Fran-
» çois te l'ont fait rompre , &
» c'est pour lui plaire que tu es

» venu nous tuer. Oublions tou-
» tes ces méchantes affaires , &
» jettons les dans la Mer , afin
» qu'elles ne paroissent plus , &
» que nous soyions bons amis.

» Cela est bien , répondit l'O-
» rateur au nom des Sauvages ,
» que les Rois soient en Paix ,
» j'en suis bien aise , & je n'ai pas
» de peine non plus à la faire
» avec toi. Ce n'est point moi
» qui te frappe depuis douze ans ,
» c'est le François qui s'est servi
» de mon bras pour te frapper.
» Nous étions en Paix , il est
» vrai , j'avois même jetté ma
» Hache je ne sçai où , & com-
» me j'étois en repos sur ma Nat-
» te , ne pensant à rien , de jeu-
» nes gens m'apportèrent une pa-
» role, que le Gouverneur de Ca-
» nada m'envoyoit , par laquelle
» il me disoit : mon Fils , l'An-
» glois m'a frappé , aides-moi à

» m'en venger , prends ta Hache,
» & frappe l'Anglois. Moi qui ai
» toujours écouté la parole du
» Gouverneur François , je cher-
» che ma Hache , je la trouve en-
» fin toute rouillée , je l'accom-
» mode , je la pends à ma cein-
» ture pour te venir frapper.
» Maintenant le François me dit
» de la mettre bas , je la jette bien
» loin , pour qu'on ne voye plus
» le sang dont elle est rougie. Ain-
» si , vivons en Paix , j'y consens.

» Mais tu dis que le François
» ta donné Plaisance & Portrail ,
» qui est dans mon voisinage ,
» avec toutes les Terres adja-
» centes : il te donnera tout ce
» qu'il voudra , pour moi j'ai
» ma Terre que le Grand Génie
» m'a donnée pour vivre : tant
» qu'il y aura un Enfant de ma
» Nation , il combattra pour la
» conserver. » Tout se termina

ainsi à l'amiable : le Gouverneur fit un grand Festin aux Sauvages , après quoi chacun se retira.

Les heureuses conjonctures de la Paix , & la tranquillité dont on commençoit de jouir , firent naître la pensée à nos Sauvages de rebâtir notre Eglise, qui avoit été ruinée dans une subite irruption que firent les Anglois , pendant qu'ils étoient absens du Village. Comme nous sommes fort éloignés de Québec, & beaucoup plus près de Boston, ils y députerent quelques-uns des Principaux de leur Nation pour demander des Ouvriers , avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le Gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié , & leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même rétablir votre Eglise ,

» leur dit-il, & j'en userai mieux
» avec vous, que n'a fait le Gou-
» verneur François, que vous
» appelez votre Pere. Ce seroit
» à lui à la rebâtir, puisque c'est
» lui en quelque sorte qui l'a rui-
» née, en vous portant à me frap-
» per; car pour moi, je me dé-
» fends comme je puis; au lieu
» que lui, après s'être servi de
» vous pour sa défense, il vous
» abandonne. J'agirai bien mieux
» avec vous, car non seulement
» je vous accorde des Ouvriers,
» je veux encore les payer moi-
» même, & faire tous les frais
» de l'Edifice que vous voulez
» construire. Mais comme il n'est
» pas raisonnable que moi, qui
» suis Anglois, je fasse bâtir une
» Eglise, sans y mettre aussi un
» Ministre Anglois pour la gar-
» der, & pour y enseigner la
» Priere, je vous en donnerai

» un dont vous serez contens , &
» vous renvoyerez à Québec le
» Ministre François qui est dans
» votre Village.

« Ta parole m'étonne , répon-
» dit le Député des Sauvages ,
» & je t'admire dans la proposi-
» tion que tu me fais. Quand tu
» es venu ici , tu m'as vû long-
» tems avant les Gouverneurs
» François : ni ceux qui t'ont
» précédé , ni tes Ministres ne
» m'ont jamais parlé de Priere ,
» ni du Grand Génie. Ils ont vû
» mes Pelleteries , mes Peaux de
» Castor & d'Orignac , & c'est
» à quoi uniquement ils ont pen-
» sé ; c'est ce qu'ils ont recherché
» avec empressement , je ne pou-
» vois leur en fournir assez , &
» quand j'en apportois beaucoup ,
» j'étois leur grand ami , & voilà
» tout. Au contraire , mon Ca-
» not s'étant un jour égaré , je

» perdis ma route , & j'errai long-
» tems à l'avanture , jusqu'à ce
» qu'enfin j'abordai près de Qué-
» bec , dans un grand Village
» d'Algonkins , que les Robbes*
» noires enseignoient. A peine
» fus-je arrivé , qu'une Robbe
» noire vint me voir. J'étois
» chargé de Pelleteries , la Rob-
» be noire Françoisise ne daigna
» pas seulement les regarder : il
» me parla d'abord du Grand
» Génie , du Paradis , de l'En-
» fer , & de la Priere , qui est la
» seule voye d'arriver au Ciel. Je
» l'écoutai avec plaisir , & je goû-
» tai si fort ses entretiens , que je
» restai long-tems dans ce Vil-
» lage pour l'entendre. Enfin , la
» Priere me plut , & je l'enga-
» geai à m'instruire , je deman-
» dai le Baptême , & je le reçus.
» Ensuite , je retourne dans mon

* Les Jesuites.

» Pays , & je raconte ce qui m'est
» arrivé : on porte envie à mon
» bonheur , on veut y participer ,
» on part pour aller trouver la
» Robbe noire , & lui deman-
» der le Baptême. C'est ainsi que
» le François en a usé envers moi.
» Si dès que tu m'as vû , tu m'a-
» vois parlé de la Priere , j'au-
» rois eu le malheur de prier
» comme toi ; car je n'étois pas
» capable de démêler si ta Priere
» étoit bonne. Ainsi , je te dis
» que je tiens la Priere du Fran-
» çois ; je l'agrée , & je la conser-
» verai jusqu'à ce que la terre
» brûle & finisse. Gardes donc
» tes Ouvriers , ton Argent , &
» ton Ministre , je ne t'en parle
» plus : je dirai au Gouverneur
» François mon Pere de m'en
» envoyer.

En effet , M. le Gouverneur
n'eut pas plutôt appris la ruine

de notre Eglise , qu'il nous en-
voya des Ouvriers pour la rebâ-
tir. Elle est d'une beauté qui la
feroit estimer en Europe , & je
n'ai rien épargné pour la déco-
rer. Vous avez pû voir par le dé-
tail que je vous ai fait dans une de
mes Lettres , qu'au fond de ces
Forêts , & parmi ces Nations
Sauvages , le Service Divin se
fait avec beaucoup de décence
& de dignité *. C'est à quoi je
suis très-attentif, non seulement
lorsque les Sauvages demeurent
dans le Village , mais encore
tout le tems qu'ils sont obligés
d'habiter les bords de la Mer ,
où ils vont deux fois chaque an-
née, pour y trouver de quoi vivre.
Nos Sauvages ont si fort dé-
peuplé leur Pays de Bêtes , que
depuis dix ans on n'y trouve
plus ni Orignaux , ni Chevreuils.

* Voyez le Tome XVII. pag. 287.

Les Ours & les Castors y sont devenus très-rare. Ils n'ont guères pour vivre que du Bled de Turquie, des Fèves, & des Citrouilles. Ils écrasent le Bled entre deux pierres pour le réduire en farine; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le Bled leur manque, ils cherchent dans les Champs labourés des Poires de terre, ou bien du Gland, qu'ils estiment autant que du Bled: après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une Chaudiere avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi je le mange sec, & il me tient lieu de pain.

En un certain tems, ils se rendent à une Riviere peu éloignée, où pendant un mois les Poissons montent la Riviere en si grande

Rec. XXIII.

N

quantité , qu'on en rempliroit cinquante mille Barriques en un jour , si l'on pouvoit suffire à ce travail. Ce sont des especes de gros Harengs fort agréables au goût, quand ils sont frais: ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur , & on les puise comme de l'eau. Les Sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours , & ils en vivent pendant tout le tems qu'ils ensemencent leurs terres.

Ce n'est qu'au Printems qu'ils sement le Bled , & ils ne lui donnent la dernière façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi ils délibèrent vers quel endroit de la Mer , ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la recolte , qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Après avoir délibéré , ils m'envoyent prier de me rendre à leur Assemblée.

Aussitôt que j'y suis arrivé ,
l'un d'eux me parle ainsi au
nom de tous les autres : « Notre
» Pere , ce que je te dis , c'est
» ce que te disent tous ceux
» que tu vois ici : tu nous con-
» nois , tu sçais que nous man-
» quons de vivres , à peine avons-
» nous pû donner la dernière fa-
» çon à nos Champs , & nous
» n'avons d'autre ressource jus-
» qu'à la recolte , que d'aller
» chercher des alimens sur le
» bord de la Mer. Il seroit dur
» pour nous d'abandonner notre
» Priere , c'est pourquoi , nous es-
» périons que tu voudras bien nous
» accompagner , afin qu'en cher-
» chant de quoi vivre , nous n'in-
» terrompions point notre Priere.
» Tels & tels t'embarqueront , &
» ce que tu auras à porter , sera
» dispersé dans les autres Canots.
» Voilà ce que j'ai à te dire. » Je

ne leur ai pas plutôt répondu *Kekikberba*, (c'est un terme Sauvage, qui veut dire, je vous écoute, mes Enfans, j'accorde ce que vous demandez;) que tous crient ensemble *Sri8rie*, qui est un terme de remerciement. Aussi-tôt après on part du Village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches d'espace en espace de la forme d'une Chapelle; on l'entoure d'une grande Tente de Coutil, & elle n'est ouverte que par-devant. Tout est dressé en un quart-d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de Cedre longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir, c'est ce qui sert d'Autel, au-dessus duquel on place un Dais fort propre. J'orne le dedans de la Chapelle de très-belles étoffes de soye; une Natte de

Missionnaires de la C. de J. 293
jonc teinte , & bien travaillée ,
ou bien une grande peau d'Ours
sert de Tapis. On porte cela tout
préparé , & il n'y a qu'à le placer
dès que la Chapelle est dressée.
La nuit je prends mon repos sur
un Tapis : les Sauvages dorment
à l'air en pleine Campagne , s'il
ne pleut pas. S'il tombe de la
pluie ou de la neige , ils se cou-
vrent des écorces qu'ils portent
avec eux , & qui sont roulées
comme de la toile. Si la course
se fait en Hyver , on ôte la neige
de l'espace que doit occuper la
Chapelle , & on la dresse à l'or-
dinaire. On y fait chaque jour
la Priere du soir & du matin , &
j'y offre le Saint Sacrifice de la
Messe.

Quand les Sauvages sont ar-
rivés au terme , dès le lendemain
ils s'occupent à élever une Egli-
se, qu'ils dressent avec leurs écor-

ces. Je porte avec moi ma Chapelle, & tout ce qui est nécessaire pour orner le Chœur, que je fais tapisser d'étoffes de Soye & de belles Indiennes. Le Service Divin s'y fait comme au Village, & en effet, ils forment une espece de Village de toutes leurs Cabanes faites d'écorces, qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption, ils quittent la Mer & retournent au Village pour faire leur recolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'après la Toussaints, qu'ils retournent une seconde fois à la Mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chere. Outre les grands Poissons, les Coquillages, & les Fruits, ils trouvent des Outardes, des Canards, & routes sortes de Gibier, dont la Mer est toute couverte dans l'endroit où ils Cabanent, qui est

partagé par un grand nombre de petites Isles. Les Chasseurs qui partent le matin pour la Chasse des Canards & d'autres especes de Gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de Fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le Mercredi des Cendres, on retourne au Village, il n'y a que les Chasseurs qui se dispersent pour aller à la Chasse des Ours, des Orignacs, des Chevreuils, & des Castors.

Ces bons Sauvages m'ont souvent donné des preuves du plus sincere attachement pour moi, sur-tout en deux occasions, où me trouvant avec eux sur les bords de la Mer, ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour qu'ils étoient occupés de leur Chasse, le bruit se répandit tout-à-coup, qu'un Parti Anglois avoit

fait irruption dans mon Quartier , & m'avoit enlevé. A l'heure même ils s'assemblerent , & le résultat de leur délibération fut , qu'ils poursuivroient ce Parti , jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint , & qu'ils m'arracheroient de ses mains , dût-il leur en coûter la vie. Ils députerent au même instant deux jeunes Sauvages vers mon Quartier assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma Cabane , j'étois occupé à composer la vie d'un Saint en Langue Sauvage. « Ah , notre Pere , » s'écrierent-ils , que nous sommes aises de te voir ! J'ai pareillement bien de la joye de vous voir , leur répondis-je , mais qu'est-ce qui vous amene ici par un tems si affreux ? C'est vainement que nous sommes venus , me dirent-ils , on nous avoit assuré que des An-

» glois t'avoient enlevé: nous ve-
» nions pour observer leurs tra-
» ces , & nos Guerriers ne tar-
» deront guères à venir pour les
» poursuivre , & pour attaquer le
» Fort , où , si la nouvelle eût été
» vraie , les Anglois t'auroient
» sans doute renfermé. Vous
» voyez mes Enfans , leur répon-
» dis-je , que vos craintes sont
» mal fondées , mais l'amitié que
» mes Enfans me témoignent ,
» me remplit le cœur de joye ;
» car c'est une preuve de leur at-
» tachment à la Priere. Demain
» vous partirez d'abord après la
» Messe , pour détromper au plû-
» tôt nos braves Guerriers , &
» les délivrer de toute inquié-
» tude.

Une autre allarme également
fausse me jetta dans de grands
embarras , & m'exposa à périr
de faim & de misere. Deux Sau-

vages vinrent en hâte dans mon
Quartier , pour m'avertir qu'ils
avoient vû les Anglois à une de-
mie journée : « Notre Père , me
» dirent - ils , il n'y a point de
» tems à perdre , il faut que tu te
» retires ; tu risquerois trop de
» demeurer ici ; pour nous , nous
» les attendrons , & peut-être
» irons nous au-devant d'eux.
» Les Courreurs partent en ce
» moment pour les observer :
» mais pour toi , il faut que tu
» ailles au Village avec ces gens-
» ci , que nous amenons pour t'y
» conduire. Quand nous te sçau-
» rons en lieu de sûreté , nous se-
» rons tranquilles.

Je partis dès la pointe du jour
avec dix Sauvages , qui me ser-
voient de Guides : mais après
quelques jours de marche , nous
nous trouvâmes à la fin de nos
petites provisions. Mes Conduc-

teurs tuerent un Chien qui les suivoit, & le mangerent; ils en vinrent ensuite à des Sacs de Loups marins, qu'ils mangerent pareillement. C'est à quoi il ne m'étoit pas possible de tâter. Tantôt je vivois d'une espece de bois qu'on faisoit bouillir, & qui étant cuit, est aussi tendre que des Raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur & qu'on jette: ce bois n'avoit pas mauvais goût, mais j'avois une peine extrême à l'avaller: tantôt on trouvoit attachées aux arbres, de ces excrescences de bois qui sont blanches comme de gros Champignons: on les faisoit cuire, & on les réduisoit en une espece de bouillie, mais il s'en falloit bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois on faisoit sécher au feu de l'écorce de Chêne verd, on la piloit ensuite, & on en faisoit

de la bouillie ; ou bien l'on faisoit sécher ces feuilles qui pouffent dans les fentes des rochers , & qu'on nomme tripes de roche ; quand, elles sont cuites on en fait une bouillie fort noire & désagréable. Je mangeai de tout cela ; car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils alimens nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un Lac qui commençoit à dégeler , & où il y avoit déjà quatre doigts d'eau sur la glace. Il fallut le traverser avec nos raquettes , mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peaux , dès qu'elles furent mouillées , elles devinrent fort pesantes , & rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin,

j'enfoncai tout à coup jusqu'aux genoux ; un autre qui marchoit à côté de moi enfonça aussi-tôt jusqu'à la ceinture, en s'écriant, mon Pere, je suis mort. Comme je m'approchois de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous caufoient nos raquettes, dont nous ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins, je courus encore moins de risque de me noyer, que de mourir de froid au milieu de ce Lac à demi glacé.

De nouveaux dangers nous attendoient le lendemain au passage d'une Riviere, qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes : nous nous en tirâmes heureusement, & enfin nous arrivâmes au Village. Je fis d'a-

bord déterrer un peu de bled d'Inde que j'avois laissé dans ma maison , & j'en mangeai , tout crud qu'il étoit , pour appaiser la premiere faim , tandis que ces pauvres Sauvages se donnoient toute sorte de mouvemens pour me bien régaler. Et en effet , le repas qu'ils m'apprêterent , quelque frugal & quelque peu appétissant qu'il vous paroitra , étoit dans leur idée un véritable festin. Ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de Bled d'Inde. Pour le second service, ils me donnerent un petit morceau d'Ours avec des Glands , & une Gallette de Bled d'Inde cuite sous la cendre. Enfin, le troisiéme service qui formoit le dessert , consistoit en un Epi de Bled d'Inde grillé devant le feu , avec quelques grains du même Bled , cuits sous la cendre. Comme je

leur demandois pourquoi ils m'avoient fait si bonne chere. « Hé
» quoi ! notre Pere , me répon-
» dirent-ils , il y a deux jours que
» tu n'as rien mangé ; pouvions-
» nous faire moins ? Hé. plutôt à
» Dieu que nous pussions bien
» souvent te régaler de la sorte ?

Tandis que je songeois à me remettre de mes fatigues , un des Sauvages qui étoient cabanés sur le bord de la Mer , & qui ignoroit mon retour au Village , causa une nouvelle allarme. Etant venu dans mon Quartier , & ne m'y trouvant point , non plus que ceux qui étoient cabanés avec moi , il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti Anglois ; & suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier , il arriva sur le bord d'une Riviere. Là il leve l'écorce d'un ar-

bre , sur laquelle il peint avec du charbon les Anglois autour de moi , & l'un d'eux qui me coupoit la tête. (C'est-là toute l'Ecriture des Sauvages , & ils s'entendent aussi-bien entre eux par ces sortes de figures , que nous nous entendons par nos lettres). Il met aussi-tôt cette espece de lettre autour d'un bâton , qu'il plante sur le bord de la Riviere , afin d'instruire les passans de ce qui m'étoit arrivé. Peu de tems après quelques Sauvages , qui passaient par-là dans six Canots pour venir au Village , apperçurent cette écorce. » Voilà une Ecriture , dirent-ils , » voyons ce qu'elle apprend. Hé- » las ! s'écrierent-ils en la lisant , » les Anglois ont tué ceux du » Quartier de notre Pere , pour » ce qui est de lui , ils lui ont » coupé la tête ». Ils ôtèrent aus-

si-tôt la tresse de leurs cheveux qu'ils laisserent négligemment éparpillés sur leurs épaules, & s'affirent auprès du bâton jusqu'au lendemain, sans dire un seul mot.

Cette cérémonie est parmi eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain ils continuèrent leur route jusqu'à une demie lieue du Village, où ils s'arrêtèrent : puis ils envoyèrent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du Village, afin de voir si les Anglois n'étoient pas venus brûler le Fort & les Cabanes. Je récitois mon Breviaire en me promenant le long du Fort & de la Riviere, lorsque ce Sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. « Aussi-tôt qu'il m'aperçut, Ah, mon Pere, s'écria-t'il, que je suis aise de te voir! » Mon cœur étoit mort, & il revit en te voyant. Nous avons

» vû l'Ecriture qui disoit que
» les Anglois t'avoient coupé la
» tête ; que je suis aise qu'elle ait
» menti ! Comme je lui proposois
» de lui envoyer un Canot pour
» passer la Riviere ; non , répon-
» dit il, c'est assez que je t'aye vû,
» je retourne sur mes pas pour
» porter cette agréable nouvel-
» le à ceux qui m'attendent ,
» & nous viendrons bien-tôt te
» rejoindre ». En effet, ils arri-
verent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher Frere,
avoir satisfait à ce que vous sou-
haittiez de moi , par le précis
que je viens de vous faire de la
nature de ce pays , du caractère
de nos Sauvages , de mes occu-
pations , de mes travaux , & des
dangers auxquels je suis exposé.
Vous jugerez sans doute, que c'est
de la part de Messieurs les An-
glois de notre voisinage, que j'ai

le plus à craindre. Il est vrai que depuis long-tems ils ont conjuré ma perte : mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent *, ne pourront jamais me séparer de mon cher Troupeau. Je le recommande à vos saintes Prières, & suis avec le plus tendre attachement, &c.

* Il fut massacré l'année suivante, ainsi qu'on le peut voir dans le XVII. Recueil, page 329.





LETTRE
DU PERE GUILLAUME
DE' TRE,
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
*Au Pere JOSEPH DU CHAMBGE,
de la même Compagnie.*

A Cuença dans l'Amérique
Mérionale, le premier
Juin 1731.



ON REVEREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Je ne sçai comment il s'est pu
faire que depuis vingt-trois ans

que je suis dans ces Missions de l'Amérique Méridionale, je n'aye point reçu de vos Lettres, & que vous n'en ayiez point reçu pareillement des miennes. Je l'attribue en partie aux Guerres que l'Espagne a eu à soutenir, & en partie aux malheurs qui nous sont arrivés: car en premier lieu, un Vaisseau qui portoit deux de nos Missionnaires en Europe, sçavoir le Pere Garrofali, & le Pere Delgado, fut pris par les Anglois entre Carthagene & Porto-Belo, & ces deux Peres laissés sur le bord de la Mer, furent obligés de retourner à Quito. En second lieu, le Pere Castañeda & le Pere de la Puente, ayant été choisis pour aller à Rome, le premier est demeuré à Madrid dans l'emploi de Procureur Général de nos Missions; le second, y retournant accom-

pagné de cinquante-cinq nouveaux Missionnaires, & apportant quantité de riches ornemens pour nos Eglises, a fait malheureusement naufrage. Quoiqu'il en soit, j'espere que cette Lettre-ci n'aura pas le sort des autres, & pour suppléer au détail que je vous y faisois, je vais vous rendre compte en peu de mots de mes occupations auprès de ces Nations Infidelles, & des diverses Peuplades Chrétiennes, qui se forment sur l'un & l'autre bord du grand Fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la Riviere des Amazones.

Ce fut en l'année 1706. que j'y arrivai, & mon premier soin fut d'apprendre la Langue *del Inga*, qui est la Langue générale de toutes ces Nations. Quoique cette Langue soit commune à tous les Peuples qui habitent les

bords de ce grand Fleuve ; cependant , la plupart de ces Nations ont leur Langue particulière , & il n'y en a que quelques-uns dans chaque Nation , qui entendent & qui parlent la Langue dominante.

Aussi-tôt que je commençai à entendre & à parler la Langue *del Inga* , on me confia le soin de cinq Nations peu éloignées les unes des autres , sçavoir des *Chayabites* , des *Cavapanas* , des *Paranapuras* , des *Muniches* , & des *Ottanaves*. Ces Nations habitent le long de la Riviere *Guallaga* , assez près du lieu où cette Riviere se jette dans le Fleuve Maragnon.

Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces Peuples , à les instruire des vérités du salut , & à les entretenir dans la pratique des

vertus Chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle, & je l'aurois cru bien au-dessus de mes forces, si je n'avois été persuadé, que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma Supérieur Général & Visiteur de toutes les Missions, qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, & sur toutes les Rivieres, qui, du côté du Nord & du Midi, viennent se décharger dans ce grand Fleuve.

Il ne m'étoit pas possible d'apprendre toutes les Langues de ces diverses Nations; ces Langues ayant aussi peu de rapport entre elles, que la Langue Françoisé en a avec la Langue Allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile à la plus grande partie

tie de ces Peuples , fut d'avoir recours à ceux qui sçavoient en même tems , & leur Langue naturelle, & la Langue *del Inga*. Avec leur secours je traduisis en dix-huit Langues , par questions & par réponses , la Doctrine Chrétienne , & tout ce qu'on doit enseigner à ces Néophytes , soit en leur administrant les Sacremens , soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là , sans entendre leur Langue particuliere , je venois à bout de les instruire des Vérités de la Religion.

Ce qui coûte le plus à un Missionnaire , qui ne connoît pas encore le génie de ces Peuples , c'est d'entendre leurs Confessions ; elles deviennent quelquefois embarrassantes , selon la maniere dont on s'y prend , pour les interroger. Car il faut sçavoir qu'ils répondent bien moins selon

Rec. XXIII.

○

la vérité aux questions qu'on leur fait, que conformément au ton, & à la maniere dont on les interroge. Si on leur demande, par exemple, avez-vous commis tel péché ? ils vous répondront *ari* qui veut dire *oui*, quoiqu'ils en soient très-innocens. Si on leur dit, n'avez-vous pas commis tel péché ? ils répondent *mana*, qui signifie *non*, quoiqu'ils en soient très-coupables. Si ensuite vous faites les mêmes questions, prenant un autre tour, ils avoueront ce qu'ils ont nié, ou ils nieront ce qu'ils ont avoué.

C'est un autre embarras, quand on veut tirer d'eux, combien de fois ils sont tombés dans le même péché. Ils sont si grossiers, qu'ils ne sçavent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entre eux ne comptent que jusqu'à cinq, & plusieurs ne vont pas plus loin

que jusqu'au nombre deux. S'ils veulent exprimer les nombres trois, quatre, cinq, ils diront deux & un, deux & deux, deux fois deux & un : ou bien pour exprimer le nombre cinq, ils montreront les cinq doigts de la main droite, & s'il faut compter jusqu'à dix, ils montreront de suite les doigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils veulent exprimer passe dix, ils s'assistent à terre, & montrent successivement les doigts de chaque pied, jusqu'au nombre vingt. Comme cette maniere de s'expliquer est peu décente au Tribunal de la Pénitence, un Confesseur doit s'armer de patience, & leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis : ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autre fois, & ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premières excursions, que quatre nombreuses Nations d'Infidèles paroissoient disposées à écouter les Missionnaires & à embrasser la Foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'Idolâtrie, & se convertirent, les unes plutôt, & les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter.

Ces Nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une Rivière nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon; les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du Nord; les *Payaguas* & les *Iquiavates*, qui habitent le long de la rive Orientale de la grande Rivière *Napo*, laquelle se jette, comme les autres, dans le Maragnon.

Ceux qui marquerent le plus

d'empressement, pour se soumettre à l'Evangile, furent les *Itu-calis*. Ils allerent deux-mêmes visiter les Eglises des Peuplades Chrétiennes, ils demanderent avec instance un Missionnaire, ils promirent de bâtir au plutôt une Eglise semblable à celles qu'ils voyoient, avec une Maison pour le Pere qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'Eglise & la Maison achevées. Je demurai un grand mois avec eux, & ils me fournirent libéralement tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours matin & soir, ils venoient réciter les Prières, & entendre l'Instruction que je faisois aux uns en leur propre Langue, & aux autres en la Langue généra-

le del Inga. Je conférai le Baptême aux Enfans que leurs parens me présenterent, & à environ deux cens Adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs Compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, & donner le Baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir.

Ces Peuples sont plus sévères dans leurs mœurs, & ont moins d'obstacle au Christianisme que les autres Infidèles; malgré les chaleurs brûlantes du Climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la Polygamie qui est en usage parmi presque toutes ces Nations, n'est point permise chez eux, & ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est

ce qui rend leur Conversion plus aisée, & le Missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur Mariage, en leur administrant ce Sacrement selon les Cérémonies de l'Eglise.

Les *Yameos*, qui sont à une journée plus bas dans les Forêts voisines du *Maragnon*, ayant eu occasion de fréquenter une Nation toute Chrétienne de leur voisinage, demanderent pareillement un Missionnaire. Le Pere qui a la conduite des *Omaguas*, les alla voir, leur bâtit une Eglise, les instruisit des Vérités Chrétiennes, & donna le Baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette Nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois Peuplades dans la Province des *Yquiava-*

320 *Lettres de quelques*
tes & des Payaguas , qui habi-
tent les Terres arrosées par la
grande Riviere de *Napo*. Voici
comment la chose arriva. Des
Indiens Infidèles avoient séduit
& débauché un assez bon nom-
bre de nos Néophytes , & les
avoient entraînés avec eux dans
leurs Habitations , qui sont le
long de la Riviere *Ucayalle*.
J'appris cette nouvelle avec le
plus vif sentiment de douleur ,
& mon premier mouvement , fut
de courir après ces Brebis éga-
rées , pour les ramener au Ber-
cail. Mais qu'aurois-je pû faire
moi seul au milieu de ces Bar-
bares ? Ç'eût été me livrer témé-
rairement & sans fruit à leur fu-
reur.

J'étois dans ces perpléxités ,
lorsque six braves Espagnols , à
la tête desquels étoit le Capitai-
ne Cantos , s'offrirent de m'ac-

compagner avec un nombre d'Indiens Chrétiens, capables de se faire respecter des Infidèles. On fixa le jour du départ, & lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante Canots, qui formoient une petite Armée Navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs Sabres & de leurs Fusils : les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la Lance, l'Arc, & les Flèches. Nous descendîmes ainsi le Fleuve *Maragnon* en fort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la Rivière *Ucayalle*, qui se jette dans le *Maragnon* du côté du Midi, je reçus une Lettre du P. Louis Coronado Missionnaire des *Payaguas*, qui déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les *Yquiavates*

lui avoient député trente Indiens de leur Nation , pour le prier , ou de venir lui-même chez eux , ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'Eglise ; qu'ils vouloient bâtir , afin que le Pere qui leur seroit destiné , trouvât tout prêt à son arrivée , & qu'il n'eût plus qu'à les instruire ; qu'il avoit reçu ces Députés avec les plus grandes marques d'affection ; & qu'après les avoir bien régalez , il leur avoit fait présent de Ferremens , de Couteaux , de fausses Perles , de Pendans d'oreilles , d'Hameçons & d'autres bagatelles semblables , qui sont fort estimées de ces Peuples ; & qu'en les renvoyant il leur avoit confié son Domestique Espagnol , nommé Manuel Estrada , pour les aider à bâtir leur Eglise ; que ces perfides séduits & incités par quel-

Missionnaires de la C. de J. 323
ques Indiens de la Riviere *Pu-
tumayo* , soulevés contre les Pe-
res Franciscains leurs Mission-
naires , avoient tué cet Espagnol
en trahison ; que lui-même étoit
comme assiégé dans son Quar-
tier , avec un Frere Franciscain ,
& vingt cinq Néophytes , sans
oser paroître au dehors , & qu'on
étoit obligé de faire tour à tour
la Sentinelle , & d'être continuel-
lement au guet , pour éviter tou-
te surprise de la part de ces Bar-
bares ; qu'enfin ils se trouvoient
dans un danger très-pressant ; &
qu'il me prioit instamment de
venir au plus vîte à leur secours.

Le Capitaine de notre petite
Flotte , auquel je communiquai
cette Lettre , fit aussitôt débar-
quer les Troupes qui la compo-
soient , & les fit ranger avec
leurs Armes en ordre de Bataille,
pour en faire la revûe. Alors je

leur fis part de la même Lettre , & je leur en expliquai le contenu en Langue *del Inga*. L'indignation fut générale , & tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point à délibérer , & que sans perdre un seul moment , il falloit se rembarquer , pour aller délivrer le Missionnaire , & venger la mort de l'Espagnol.

Comme je vis les Indiens fort animés à la vengeance , je pris à part le Capitaine , & je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux ; qu'à la bonne heure on leur inspirât de la terreur , pour reprimer leur férocité , mais qu'il falloit user de bonté & de clémence , pour adoucir leur naturel & les gagner à J. C. que ce n'est pas par la voye des Armes que se doit annoncer la Loi Chrétienne , mais par la vertu de la Croix ;

que c'est pour cela que dans nos
Courses Apostoliques nous la
portons pendue au col, ou bien
nous la tenons à la main, pour
faire sentir à ces Infidèles, que
ce sont-là les seules Armes que
nous opposons à leur résistance,
& avec lesquelles nous tâchons
de les soumettre à l'Evangile ;
qu'enfin, il n'ignoroit pas que son
pouvoir étoit borné ; qu'il ne lui
étoit pas permis, dans les causes
capitales, de faire aucun acte de
Justice, & encore moins de con-
damner à mort les coupables,
mais que sa fonction étoit seule-
ment de se saisir de leurs person-
nes, & de les faire conduire à
la Ville de *Quito*, où leur Pro-
cès devoit s'instruire & se juger.
Le Capitaine qui étoit plein de
zèle & de piété, entra sans peine
dans mes vûes, & me promit de
s'y conformer.

Nous nous embarquâmes sur l'heure , & nous dirigeâmes notre route vers la Riviere de *Napo*. Le Capitaine rangea notre petite Flotte en ordre de Bataille , comme s'il se fût agi de livrer un Combat. Il ordonna que dix Canots , où seroient cinquante Indiens avec leur Chef Espagnol , formeroient l'Avant-garde ; qu'un pareil nombre de Canots seroient l'Arriere-garde ; que les trente Canots qui restoit , seroient le Corps de Bataille , & que les Chasseurs & les Pêcheurs destinés à fournir les vivres , seroient à couvert par l'Arriere-garde. Ces précautions sont nécessaires , quand on navige sur ce grand Fleuve , pour n'être pas insulté par ces Barbares , lesquels sont souvent embusqués dans les Bois qui régissent le long du Fleuve , &

vous attendent au passage , pour fondre tout-à-coup sur vous , s'ils s'apperçoivent que vous ne soyiez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation , les exercices ordinaires de piété se pratiquoient avec la même assiduité que dans les Peuplades. Une heure avant le coucher du Soleil tous débarquoient , à la réserve de quelques Indiens qu'on laissoit pour la garde des Canots. Aussitôt tous les Indiens se mettoient à couper des branches d'arbres , & à dresser des Cabanes qu'ils couvroient de feuilles de Palmiers : en une demie heure le Camp étoit formé. Ils allumoient ensuite des feux , pour faire cuire les racines & les provisions , qu'apportoient ceux qui sont chargés de la Chasse & de la Pêche. On trouve en ce Pays-ci toute sorte de Gibier &

de Bêtes fauves , comme Sangliers , Daims , Singes , Perroquets , Perdrix , Canards , Oyes , quantité d'Oiseaux de Riviere de toute espece , & grand nombre d'Animaux dont les noms sont inconnus en Europe. Les Rivières fournissent toute sorte de Poissons , & entre autres la Vache marine , que les Espagnols nomment *Pete bucy* : c'est un Poisson d'un goût délicat , & qui seul peut servir de repas à cinquante personnes. Quand tout étoit prêt , le Capitaine faisoit la distribution des viandes , & chacun prenoit sa réfection.

Après le souper je récitois le Chapelet , les Litanies de la Sainte Vierge , & les autres Prières avec les Espagnols ; & un ancien Néophyte les récitoit avec les Indiens en leur Langue , & il ajoutoit à la fin un Acte de

Contrition , & une Priere pour les Agonizans , & pour le repos des Ames des Fidèles Défunts. Après quoi chacun se retiroit en sa Cabane pour y prendre son repos. Pendant la nuit on renouvelloit trois fois les Sentinelles , & les Espagnols , chacun à leur tour , faisoient la ronde , pour s'assurer que les Sentinelles , & ceux qui gardoient les Canots , faisoient leur devoir.

Le signal du lever se donnoit une heure avant le lever du Soleil , par un coup de Fusil que tiroit le Capitaine , & au bruit des Tambours , des Trompettes , & des autres Instrumens Indiens. Pendant ce tems-là je dressois mon Autel pour le Saint Sacrifice de la Messe. Ensuite , tous s'étant mis à genoux , je faisois le signe de la Croix en Langue *del Inga* , que je vais vous rapporter.

330 *Lettres de quelques*
ici , afin de vous donner quel-
que idée de cette Langue. *Sanc-*
ta cruz pac anancharaicu aucai-
cacanamanta quispiguaycu Dios
apuicu yaya churi Espiritu Santo
futinpi. Amen Jesus. Puis je ré-
citois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*,
les Commandemens de Dieu &
de l'Eglise, les sept Sacremens,
& un abrégé de la Doctrine Chré-
tienne. J'y ajoûtois les Diman-
ches & les Fêtes une petite ex-
hortation. Après quoi venoit la
Messe, pendant laquelle les In-
diens chantoient des Cantiques,
qui ont rapport à toutes les ac-
tions du Sacrifice. Au sortir de la
Messe on se rembarquoit, & l'on
continuoit la navigation dans le
même ordre jusqu'à dix heures,
qu'on alloit à terre pour y pré-
parer le dîner, la Providence
fournissant abondamment à nos
besoins par le moyen de nos

Missionnaires de la C. de J. 331
Chasseurs & de nos Pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de Navigation, nous arrivâmes à la vûe de la Peuplade des *Payaguas*. Dès que nous fûmes aperçus du P. Coronado, & des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regarderent comme des Anges descendus du Ciel, qui venoient à leur secours, & ils témoignèrent leur joye par deux coups de Fusil dont ils nous saluerent. On leur répondit par sept coups de Fusil, & par les Fanfares des Tambours, des Trompettes, & des Cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le Capitaine ordonna que les cinquante Canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, & s'avanceroient beaucoup plus

haut que la Peuplade ; que tous les Canots aborderoient tous à la fois , chacun selon son rang ; & qu'ayant tous ensemble mis pied à terre , les six Espagnols , à la tête des Indiens , iroient se ranger en ordre de Bataille au milieu de la Place , qui est vis-à-vis de l'Eglise. Le P. Coronado nous attendoit revêtu de sa Chape , & après nous avoir conduit à l'Eglise , & nous avoir présenté de l'Eau-bénite , il entonna le *Te Deum* en action de graces , que les Chantres Indiens continuèrent au son des Tambours & des Trompettes.

Cependant , notre petite Armée étoit sur deux lignes en ordre de Bataille. Ce bel ordre dans lequel nous entrâmes dans la Peuplade , étonna fort les *Paguas* , qui n'avoient jamais rien vû de semblable , & jetta parmi

eux la consternation : leurs Caciques, & plusieurs d'entr'eux, vinrent tout tremblans de peur se jeter à mes pieds, & me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, & les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contre eux, & que cette troupe de Guerriers n'étoient venus sur leurs Terres, que pour châtier les *Xquiavates* leurs voisins, qui par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol, qu'ils avoient demandé avec instance; que pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux Instructions de leur Missionnaire; & qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des Amis & des Protecteurs.

Comme il y avoit encore qua-

tre journées de chemin à faire , pour nous rendre aux *Xquiavates* , & qu'il étoit à craindre , que si ces Barbares avoient le moindre vent de notre arrivée , ils ne prissent la fuite , & ne s'enfonçassent dans ces épaisses Forêts , où il seroit difficile de les joindre , on résolut de ne rester que deux heures chez les *Payaguas* , pour donner le tems à notre petite Armée de prendre son repas , & de partir ensuite. Je profitai de ce tems-là pour m'entretenir avec le P. Coronado ; nous nous confessâmes l'un l'autre , & ce fut pour lui une grande consolation , parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vû de Missionnaire : ce n'en étoit pas une moindre pour moi , car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse , & je voulois me préparer à tout événement.

Aussi-tôt après le dîné, nous nous embarquâmes, & le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite Riviere, qui se jette dans celle de *Napo*, où il falloit faire environ une lieue avant que d'arriver au Village des *Yquiavates*. Dès la premiere pointe du jour nous entrâmes dans cette Riviere en grand silence, & avec les précautions nécessaires, contre les différens stratagêmes dont usent ces Barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites Rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands Arbres, & de les faire tomber sur les Navigateurs. C'est le stratagême que les Indiens de *Darien* vers *Panama*, employèrent il y a peu d'années contre les Anglois. Ainsi pour naviger avec plus de

sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la Riviere, vingt-cinq d'un côté, & vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, & qu'on n'y découvroit aucun Infidèle, nous avancâmes tranquillement jusqu'à leur Village. Alors le Capitaine défendit sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces Infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie, mais de se contenter de les faire Prisonniers. Il ordonna ensuite que chaque Espagnol, à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le Village par cinq endroits différens. Pour moi je restai dans les Canots, avec un Espagnol & cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq Partis se rencontrèrent au milieu de la place,
sans

sans trouver aucun de ces Barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, & s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les Bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, & la plus grande partie de leurs provisions dans leurs Cabanes. Le Capitaine résolu de poursuivre ces Fugitifs, fit dîner au plus vite sa petite Armée. Il me laissa dans le Quartier avec deux Espagnols & cent Indiens; & lui en personne avec deux cens Indiens, & deux ou trois Guides pour les conduire dans les Bois, partirent vers le Midi, afin de suivre les traces de ces Barbares.

Pendant ce tems-là nous fortifiâmes notre Quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir, car ici les jours &

les nuits sont presque toujours égales , nous vîmes arriver un Parti de nos Chrétiens , qui nous amenoit une prise de ces Infidèles , ayant tous les mains liées , & étant attachés deux à deux. Les Femmes & les Enfans étoient entierement nuds. Je députai aussitôt un Exprès au Missionnaire des *Payaguas* , pour le prier de m'envoyer cent aulnes de Cotton , dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des Hommes , ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une Tunique , qui avoit la forme de Dalmatique , & qui étoit faite d'une écorce , qu'ils appellent *Yanchama*. Vous en avez à Douay une piece dans le Cabinet de notre Bibliothèque.

Aussitôt que ces Barbares furent en ma présence , ils se jetterent à genoux ; « Nous sommes

» vos Esclaves , me dirent - ils
» fondant en larmes , nous vous
» prions d'obtenir notre grâce
» des Espagnols , afin qu'ils ne
» nous fassent pas mourir , d'au-
» tant plus que nous avons déjà
» fait justice de celui qui a tué
» l'Espagnol , que le Pere des
» *Payaguas* nous avoit envoyé. »
Je leur répondis , qu'ils pou-
voient s'assurer de la grace qu'ils
demandoient , que je n'étois pas
venu dans leurs Bois pour les fai-
re Esclaves , mais pour les rendre
Enfans d'un Dieu qui a créé le
Ciel & la Terre , & qui est mort
pour leur donner la vie ; que s'ils
vouloient m'écouter , je les instrui-
rois des Vérités du Salut , & que
par le Baptême je leur procure-
rois le plus grand bonheur auquel
ils puissent aspirer , puisque je les
mettrois dans la voye qui con-
duit au Ciel ; qu'au reste ils n'a-

voient rien à craindre, & qu'ils ne manqueroient de rien, mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avoient vû sortir la foudre & le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces Barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient, deux à deux, & on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des Sentinelles autour des Prisonniers, & aux quatre coins du Quartier, & moi je me retirai dans ma Tente, pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers le midi, les trois autres Partis de nos Indiens amenerent une autre Trou-

pe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingt , qu'on joignit aux premiers , dans un Quartier couvert & bien fermé de tous côtés ; Je fis venir deux ou trois des Principaux , & leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre. Ils nous y conduisirent le Capitaine & moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré, la terre étoit encore toute rouge de son sang , quoique ces Barbares , en y allumant un feu presque continuel , eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps: ils nous répondirent , en haussant les épaules , qu'après l'avoir fait rôtir , ils l'avoient mangé. Mais du moins , repliquai-je , dites-nous où vous avez mis la tête & les os que vous avez rongés. Ils nous menerent derriere

la maison du Cacique Infidèle ,
où nous trouvâmes la tête , les
côtes & les autres ossemens épars
de côté & d'autre. On voyoit
un grand trou derrière la tête ,
ce qui marque qu'ils l'avoient tué
d'un coup de Hache. Je fis re-
cueillir tous ces ossemens , &
après les avoir enveloppés dans
un Linceuil , je les fis placer sur
une table dans ma Tente , au mi-
lieu de deux Cierges , qui brûle-
rent pendant toute la nuit. Le
lendemain nous chantâmes l'Oé-
fice des Morts , après quoi j'en-
voyai les précieux restes de ce
bon Espagnol , qui avoit perdu la
vie pour la cause de Dieu , au
Missionnaire des *Payaguas* , dont
il étoit le Domestique , afin qu'il
les fit enterrer dans son Eglise. ¶
Ces Peuples , comme vous
voyez , mon Révérend Pere ,
sont de vrais Antropophages , qui

se nourrissent de chair humaine. Il n'y avoit pas plus de deux mois, qu'ils étoient allé surprendre & attaquer un parti de leurs Ennemis, & en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur Village, & en firent un grand Festin.

Un de ces Indiens qu'on nomme *Encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, & me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la Jambe de son Frere, que ces Barbares avoient tué & dévoré, & il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les Morts, mais pour convertir les Vivans, & leur faire

connoître le Créateur & le Maître Souverain du Ciel & de la Terre, qui défend de semblables excès.

Un autre me raconta, que peu de jours avant notre arrivée, un de ces Barbares, voyant que sa femme étoit fort grasse, & qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne sçavoit, ni faire la cuisine, ni préparer sa boisson, il la tua, & en régala ses amis, leur disant, que puisque sa femme pendant sa vie n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de là, mon Révérend Pere, quel est l'aveuglement & la cruauté de ces Peuples. Cependant, leurs Ames doivent nous être infiniment chères, puisqu'elles ont été rachetées du Sang de Jesus-Christ, & nous ne sçaurions trop faire, ni

trop souffrir pour leur conversion & leur salut.

L'après-midi, notre Capitaine ayant appris qu'une nombreuse troupe d'*Yquiavates* s'étoit réfugiée dans les Bois, vers une autre Riviere, envoya quatre Partis Indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenerent quatre-vingt-dix de ces Barbares qu'on mit dans le Quartier des Prisonniers. Il y avoit parmi eux la Femme & les Enfans du principal Cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas coupable de la mort de l'Espagnol, & qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou qu'il ne vint lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa Femme & ses Enfans. Nous restâmes deux jours à attendre cette députation, mais voyant qu'il ne venoit personne, je témoi-

gnai au Capitaine que deux cens Prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces Barbares, & leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat.

Le Capitaine fut de mon sentiment: ainsi nous nous rembarquâmes avec nos Prisonniers, & avec toute la provision de Maiz & de racines, qu'ils nomment *Yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence, & au soin de nos Chasseurs & de nos Pêcheurs qui ne nous ont point manqué. Le Pere Coronado vint avec nous, pour se rendre à son autre Mission des *Omagnas*. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale Peuplade, qu'on nomme la nouvelle Carthagène. Là nous distribuâmes les Prisonniers dans diverses Peuplades Chrétiennes, où l'on n'oublia rien

pour les instruire , & en faire de vertueux Néophytes : en effet , au bout de deux ans , je les trouvai assez capables & assez fermes dans leur Foi , pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur Terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveaux Missionnaires que je leur donnai , & ils devinrent les Fondateurs de deux grandes Peuplades. Quand je les visitai quelques tems après , j'y trouvai deux belles Eglises bien bâties , & un grand nombre de Néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille Infidèles de la même Nation vouloient se réunir à leurs Compatriotes , pour se faire instruire de nos saintes Vérités , se rendre dignes du Baptême , & mener comme eux une vie Chrétienne.

Vous voyez , mon Révérend :

Pere, qu'au milieu de tant de Nations Barbares , nous devons avoir sans cesse notre ame entre nos mains. Plusieurs de nos Missionnaires ont eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur de ces Infidèles , & de sceller de leur sang les vérités qu'ils leur annonçoient ; entre autres le Pere François de Figueroa en l'année 1666. le Pere Pierre Suarez , en l'année 1667 ; le Pere Augustin de Hurtado, en 1677 ; le Pere Henri Richler , en 1695 ; & en l'année 1707. le Pere Nicolas Durango. Outre les périls auxquels on est exposé avec un Peuple si brutal & si cruel , que n'a-t'on pas à craindre dans les fréquens voyages qu'on est obligé de faire? continuellement, & presque à chaque pas, on court risque d'être mis en pièces par les Tygres , ou d'être mordu des Viperes, ou d'être

écrasé sous ces grands Arbres , qui tombent souvent , lorsqu'on y pense le moins , ou d'être entraîné & noyé dans des Rivières très-rapides , ou d'être englouti par les Crocodiles , ou bien par d'affreux serpens , qui de leur haleine empestée arrêtent les Passans , se jettent sur eux , & les dévorent.

Je me suis vû souvent dans de semblables périls , mais j'en ai toujours été préservé par une protection spéciale de la divine Providence. Un jour ces Barbares empoisonnerent ma boisson & les mets de ma table , sans que j'en aye jamais ressenti la moindre incommodité. Une autre fois me trouvant parmi les *Omaguas* , vers le minuit ils mirent le feu à ma Cabanne , qui n'étoit couverte que de feuillages , & où je dormois tranquillement ; je me

fauvai heureusement du milieu des flammes , dont je me vis tout à coup environné. Il arriva un autre jour qu'après avoir bâti une nouvelle Eglise chez les *Chayabitas* , un Espagnol qui étoit à trois pas de moi , tirant un coup de Fusil en signe de réjouissance , le Canon de son Fusil créva , un éclat me sauta à l'œil gauche , & tomba aplatti à mes pieds , sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrois vous rapporter un grand nombre de semblables exemples , si je ne craignois de passer les bornes d'une Lettre.

Tandis que de nouvelles Chrétiennités s'établissoient le long du Fleuve Maragnon , j'eus la douleur d'apprendre, que nos anciennes Missions étoient désolées par les irruptions des Portugais , qui entrant bien avant dans les Terres Espagnoles , ravageoient &

pilloient nos Peuplades, & en-
levoient nos Néophytes pour en
faire leurs Esclaves. Nous en
écrivîmes à la Cour d'Espagne,
& nous supplîmes très-humble-
ment Sa Majesté d'ordonner à
ses Plénipotentiaires, qui de-
voient se rendre au Congrès de
Cambray, de régler, & de fixer
avec les Ministres de Portugal,
les limites des Terres apparte-
nantes aux deux Couronnes, afin
qu'il ne fût plus permis d'empié-
ter les uns sur les autres, & que
nos Néophytes pussent jouir d'un
repos & d'une tranquillité si né-
cessaires, pour les maintenir dans
la Religion & la piété.

Notre Requête eût son effet :
car il vint aux Portugais un or-
dre, de la part du Roi leur maî-
tre, de se retirer des Terres de nos
Missions, & de nous laisser tout
le Pays libre jusqu'au *Rio negro*,

352 *Lettres de quelques*
grande Riviere que vous trou-
verez dans la Carte de Mara-
gnon, que je vous envoyai il y
a plusieurs années, & qui depuis
a été gravée à Paris, & insérée
dans le XII. Tome des Lettres
édifiantes & curieuses.

Tandis qu'on traittoit cette af-
faire en Europe, l'Audience de
Quito dépêcha un Capitaine à la
tête de cent Soldats, pour chas-
ser les Portugais de nos Terres :
il y réussit, & fit quelques Pri-
sonniers qu'il conduisit à *Quito*.
Mais ce Capitaine n'ayant pas
pris la précaution de bâtir une
Forteresse, & d'y laisser des Sol-
dats, les Portugais revinrent de
nouveau, enleverent les orne-
mens & les Cloches de deux de
nos Eglises, & s'étant saisi d'un
de nos Missionnaires & de quel-
ques Espagnols, ils les menerent
Prisonniers au grand *Para*, d'où

ensuite ils les envoyèrent à Lilbonne. Vint un second ordre du Roi de Portugal, qui enjoignoit à ses Sujets Habitans du Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, & de ne point pousser leurs conquêtes au-delà du *Rio negro*; ils y ont bâti une fort belle Forteresse.

Cette entreprise des Portugais a donné lieu à de nouvelles graces, que nous avons reçues de Sa Majesté Catholique. Le Pere Procureur de nos Missions me manda, que ce grand Monarque, animé du plus pur zèle pour le progrès de la Foi, avoit envoyé ses ordres au Trésorier de ses Finances à *Quito*, pour donner tous les ans deux cens Ecus à chaque Missionnaire, afin qu'ils pussent se fournir de vêtemens, de vin pour les Messes, & de

toutes les choses dont on fait présent à ces Barbares, pour les apprivoiser & gagner leur amitié, telles que sont des Perles fausses, des Couteaux, des Cisseaux, des Hameçons, &c. Il m'ajouta que Sa Majesté souhaitoit d'être informée de l'état présent de toutes nos Missions, & sur-tout de celles de la Province des *Omaguas* & *Kurimaguas*, depuis que les Portugais étoient venus pour les détruire; du nombre des Nations converties à la Foi; du caractère, du génie, & des mœurs de ces Peuples; des divers animaux, & des différentes especes d'arbres, de fruits, de plantes, que produit le Pays, de même que des herbes médicinales & de leurs vertus. J'exécutai le mieux qu'il me fut possible un ordre si respectable.

Presque en même tems le Pere

Samuel Fritz , Missionnaire aux *Xeberos* , l'une de nos plus grandes Peuplades , m'envoya un Exprès , pour me faire sçavoir qu'il avoit un secret pressentiment de sa mort prochaine , & qu'il me prioit de venir à son secours. Il semble en effet qu'il n'attendoit que moi , pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Aussi-tôt après mon arrivée , il fit une Confession générale de toute sa vie , il dit la Messe à son ordinaire le jour de la Fête de Saint Joseph , & fit une courte exhortation à ses Indiens , en leur faisant entendre , que c'étoit pour la dernière fois qu'il leur parloit , & qu'il leur disoit un éternel adieu. Le lendemain matin que j'étois occupé dans l'Eglise à entendre les confessions des Néophytes , on vint m'avertir , que bien qu'on eut

frappé fortement à la Chambre du Pere, il ne répondoit point. Je m'y transportai aussitôt, & je le trouvai assis & vêtu, mais sans vie, & il me parut qu'il venoit de rendre le dernier soupir. Je le fis revêtir de ses habits Sacerdotaux, & il demeura exposé dans la Salle, jusqu'à ce que je fis ses Obsèques. Je ne pus retenir mes larmes, voyant ces bons Indiens venir en foule se jeter sur le corps de leur Pere, l'arroser de leurs pleurs, & lui baiser tendrement les pieds & les mains, qui furent toujours aussi flexibles, que s'il eût été en vie.

Le P. Fritz étoit du Royaume de Bohême, & est mort à l'âge de 75. ans. Il en a passé 42. dans ces pénibles Missions, dont il a été Supérieur Général. Vingt-neuf Nations Barbares dans les Provinces des *Omaguas*, *Yuri-*

Missionnaires de la C. de J. 357
maguas, Ayfuares, Yvanomas,
&c. lui sont redevables de leur
Conversion à la Foi. Il lui a fallu
faire de très-longes & dangereux
voyages ; l'un tout le long du
Maragnon jusqu'au grand *Para*,
qui appartient aux Portugais, &
qui est situé à l'embouchure du
Fleuve, & plusieurs autres, soit
à *Lima*, Capitale du Pérou, soit
à *Quito*, d'où il nous a apporté
des Cloches, & de riches Orne-
mens pour nos Eglises. C'est lui
qui a dressé la Carte du cours de
ce grand Fleuve, qui a été gravée
à Paris, & dont je vous ai parlé
plus haut. Dieu lui avoit donné
le talent de se rendre en peu de
tems très-habile en toutes sortes
d'Arts. Il étoit devenu Archi-
tecte, Charpentier, Sculpteur, &
Peintre. Nous avons dans plu-
sieurs de nos Eglises, des Ta-
bleaux de sa façon, qu'on ne dé-

daigneroit pas en Europe.

Je comptois bien de succéder à cet ancien Missionnaire, & de consacrer le reste de mes jours, au Salut de ce grand nombre d'Indiens qui venoient de le perdre, mais la Providence avoit sur moi des vûes différentes. Je reçus un ordre de me rendre au College de *Quito*, qui est éloigné de 400. lieues de *Xiberos*. Il me fallut donc quitter ces chers Néophytes, & après deux mois de Navigation, j'arrivai au Port de *Napo*. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le P. Pierre Gafner, Bava-rois, étoit à l'extrémité. Il étoit Curé de la Ville d'*Archidona*, & Missionnaire de deux Peuplades voisines, qui se nomment *Tena* & *Chita*, & qui font la Porte de routes les Missions, que nous avons le long du Fleuve *Ma-*

ragnon. De *Napo*, je me rendis à pied à *Tena*, où il étoit tombé malade, & je le trouvai en effet presque mourant : je lui administrai aussitôt les derniers Sacremens. Il renouvela ses Vœux entre mes mains, & ne cessa jusqu'au dernier soupir de produire les Actes les plus fervens de Foi, d'Espérance, de Contrition, de Charité, & de conformité à la volonté Divine. Son corps fut transporté à *Archidona*, où se firent ses Obsèques.

La présence d'un Missionnaire étoit d'autant plus nécessaire dans cette Contrée, que les maladies contagieuses y régnoient, & enlevoient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à *Quito*, & je m'offrois à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même, qu'on avoit nommé son Successeur, & l'on

me chargeoit seulement de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la *Langue del Inga*, pour instruire & confesser les Indiens. Je demurerai dans cette Mission jusqu'au mois de Septembre de l'année 1727. que je reçus un ordre de me rendre à *Cuença*, où notre R. P. Général m'avoit nommé Recteur du Collège que nous avons dans cette Ville. Je partis d'abord pour *Quito*, qui est à cent lieues d'*Archidona*, & quand j'y fus rendu, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

La Ville de *Cuença* est après celle de *Quito*, la principale de cette Province. Elle abonde en Froment, en Orge, en Maiz, en Fruits, & en Légumes: les animaux qu'on y a transporté d'Espagne, depuis la Conquête
des

des Indes, s'y font multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de Vaches, de Porcs, de Moutons, de Poules, de Canards, de Chevaux, & de Mules. L'air y est tempéré, & l'on y jouit d'un Printems perpétuel. Toutes les rues sont droites, & au milieu de chacune, coule un Canal d'une eau très-claire, que fournit la Riviere voisine. Il y a trois Paroisses. La principale compte, parmi ses Paroissiens, cinq mille Espagnols, & trois mille Métis. Les deux autres, comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre Eglise, qui est fort belle, il y en a quatre autres; sçavoir, de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins, & de Religieux de La Mercy; on y voit aussi deux Eglises assez jolies, l'une de Religieuses de la Conception, & l'autre de Car-

362 *Lettres de quelques*
melites. Nos occupations sont
presque continuelles ; Jugez-en
par celles qui me regardent : ou-
tre le gouvernement du Collège,
dont je suis chargé , il me faut
passer tous les Dimanches & les
Fêtes , & une bonne partie des
jours Ouvriers à l'Eglise , pour
y entendre les Confessions des
Espagnols & des Indiens ; il n'y
a guères de semaines que je ne
sois obligé de Prêcher , & en
Espagnol , & en Langue *del In-*
ga pour les Indiens , & je suis
chargé de faire tous les quinze
jours une Conférence publique
de cas de conscience , à laquelle
Monseigneur l'Evêque de *Quito*
oblige tous les Prêtres de la Ville
d'assister sous peine de suspension.
Cependant , quoique je coure la
soixante-troisième année , Dieu
me donne encore la force de ré-
sister à ces continuelles fatigues.

Aidez-moi à l'en remercier , &
ne m'oubliez point dans vos
Saints Sacrifices , en l'union des-
quels je suis avec bien du res-
pect , &c.





LETTRE

DU PERE

FAUQUE,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS

*Au Pere DE LA NEUVILLE, de
la même Compagnie, Procureur
des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapoc, ce 20. Sep-
tembre 1736.



ON REVEREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

Jé vous ai annoncé dans plu-
sieurs de mes Lettres le voyage

Missionnaires de la C. de J. 365
que je projettois de faire chez les
Palicours, mais des embarras
imprévus, & de fréquens accès
d'une fièvre bizarre & opiniâtre,
me l'on fait différer jusqu'au mois
de Septembre de l'année 1735.
Ce fut donc le 5. de ce mois que
je m'embarquai dans un petit
Conillara, c'est un tronc d'ar-
bre creusé, dont une extrémité
se termine en pointe. Je descen-
dis la Riviere d'*Ouyapoc*, dans
cette espece de Canot, qui ne
peut porter que cinq à six per-
sonnes, & je profitai ensuite de la
Marée, pour entrer dans la Ri-
viere de *Couript*, que nous re-
montâmes, jusqu'à ce que la
Mer fut à flot. Nous mouillâmes
alors, & comme les bords de
cette Riviere sont impraticables
vers son embouchure, il me fallut
prendre le repos de la nuit dans
mon Canot.

Aussitôt que la Mer commença à monter, nous nous mîmes en route, & vers les sept heures du matin, nous laissâmes à notre droite la Riviere de *Couripé*, pour entrer dans celle d'*Ouassá*. Vers le Midi, je trouvai l'embouchure de *Rouchóna*, que nous laissâmes aussi à la droite, me réservant d'y entrer à mon retour, & comme la Marée ne se faisoit presque plus sentir, nous ne fûmes plus obligés de mouiller, mais la nuit nous ayant surpris, avant que nous pussions gagner aucune Habitation, il fallut la passer encore dans notre petit Canot, avec des incommodités que vous pouvez assez imaginer. Entre trois & quatre heures du matin, nous apperçûmes du feu sur l'un des bords de la Riviere. C'étoient quelques Indiens qui campoient là, & qui revenoient

de chez leurs parens, & établis
près d'une grande Crique *,
qu'on nomme *Tapamourou*, dont
je parlerai plus bas. Après un
court entretien que j'eus avec eux,
je continuai ma route, & je fus
fort surpris de ne point trouver
ce jour-là d'Habitations de Sau-
vages. Je sçavois néanmoins qu'il
y en avoit plusieurs répandues
de côté & d'autre, mais outre
que ceux qui m'accompagnoient,
ignoroient le chemin qui y con-
duit, il m'auroit été impossible
d'y pénétrer, parce que les Ma-
rais, qu'il faut traverser, étoient
presque à sec. *Comme la nuit approchoit, je*
craignois fort d'être encore obli-
gé de la passer dans mon Cañot,
mais heureusement nous apper-
çûmes deux Indiens qui étoient

* C'est ainsi que dans le Pays on appelle
les petites Rivières.

à la Pêche. Nous courûmes
sur eux à force de Rames, &
eux qui nous prenoient pour des
Coureurs de Bois, fuyoient de-
vant nous de toutes leurs forces,
& nous eûmes bien de la peine
à les atteindre. Nous les joignî-
mes enfin, & ils furent agréa-
blement surpris, de trouver dans
moi toute la tendresse d'un Pere.
Leur rencontre ne me fit pas
moins de plaisir, sur tout lors-
qu'ils me dirent, que leur demeu-
re n'étoit pas fort éloignée. Ils
m'y conduisirent, & le lende-
main, Fête de l'Immaculée Con-
ception de la très Sainte Vierge,
j'eus le bonheur d'y offrir le Saint
Sacrifice de la Messe.

Dès que l'aube du jour com-
mença à paroître, je dressai mon
Autel, & je le plaçai hors de la
Case, afin que de tous les côtés
on pût aisément me voir célébrer

les Saints Mystères. C'étoit une nouveauté pour ces Peuples, surtout pour les femmes & les enfans, qui n'étoient jamais sortis de leurs Pays. Aussi se placerent-ils de telle sorte, qu'il ne leur échappa pas la moindre Cérémonie, & ils assistèrent à cette Sainte action avec une modestie & une attention qui me charmerent.

250 Vous jugez bien, mon R. P., que la Conversion de nos Indiens, fut le principal objet de mon attention dans le tems du Sacrifice : me trouvant au milieu de ce Peuple Infidèle, devois-je appliquer à d'autres, le fruit & le mérite de l'Hostie Sainte, que j'offrois à Dieu. Je conjurois donc le Pere des Lumières, d'envoyer au plutôt à ces Nations infortunées, les secours dont elles sont privées depuis tant de siècles, & qui ne sont dans

l'égarement, que parce qu'elles n'ont personne qui leur enseigne la voye du Salut. Je fis la même application de toutes les autres Messes que je dis pendant mon voyage, & ma consolation est d'apprendre, qu'un nombre de dignes Ouvriers se préparent à venir cultiver cette abondante portion de la Vigne du Seigneur.

Je me rendis de là chez mon *Banaré*. C'est le nom qui se donne parmi les Indiens, à ceux avec lesquels on contracte des liaisons d'amitié, qui s'entretiennent par de petits présens qu'on se fait mutuellement. Il m'omit rien pour me retenir le reste du jour, mais je ne pus lui donner cette satisfaction, parce que j'avois dessein de me rendre chez le Capitaine de toute la Nation, auquel M. des Rosés, Chevalier de Saint Louis, & Comman-

dant pour le Roy dans ce Poste,
 a donné, depuis environ deux
 ans, un Brevet, avec la Canne
 de Commandement. Cette Can-
 ne est un Jonc, orné d'une Pom-
 me d'argent aux Armes de Fran-
 ce, qui se donne de la part du
 Roy, aux Capitaines des Sauva-
 ges. *Noucarai* (c'est le nom de ce
 Capitaine) est, je croi, le plus
 âgé de tous les *Palicours*. Com-
 me j'en avois vû plusieurs fois
 à *Ouyapôci*, & que je lui avois
 souvent promis de l'aller voir
 chez lui, il me parut charmé que
 je lui eusse tenu enfin parole, &
 il n'oublia rien pour me dédom-
 mager de toutes les fatigues que
 j'avois eu à essuyer les jours pré-
 cédens. Il me parut fort empres-
 sé à donner sur cela ses ordres à
 ses *Poitos*, c'est-à-dire, à ceux
 de sa dépendance, & sur-tout
 aux femmes, auxquelles appar-

tient le soin du ménage.

Après les premiers complimens de part & d'autre, j'entrai d'abord en matière sérieuse, & je lui dis, que nous songions efficacement à nous établir parmi eux, pour leur procurer le bonheur d'être Chrétiens. Je lui exposai succinctement les motifs, soit naturels, soit humains, qui me parurent les plus propres à faire impression sur son esprit. Je n'oubliai pas la protection qu'ils auroient contre les vexations de ceux qui vont en Traite; car je sçavois les sujets de mécontentement qu'il avoit sur cet article, & qui lui tenoient au cœur. Comme il n'entend pas trop bien la Langue *Galibi*, dans laquelle je lui parlois, il me répondit, qu'il feroit venir un Interprète, pour m'expliquer ses véritables sentimens. L'Interprète arriva le len-

demain matin, & après une courte répétition que je fis de ce que je lui avois dit la veille, il me répondit, que sa Nation seroit charmée d'avoir des Missionnaires, & qu'ils ne viendroient jamais aussi-tôt qu'elle le souhaittoit.

Nous délibérâmes alors sur l'endroit que nous choisirions pour y fixer la Mission; mais comme je n'avois pas encore parcouru les Rivières de *Roucasoua* & de *Tapambourou*, je ne pouvois guères juger quel terrain méritoit la préférence. Maintenant que je les ai parcourus, je croi qu'on ne peut mieux faire que de s'établir chez *Youcara*, jusqu'à ce qu'on trouve un endroit plus convenable. Sa demeure est presque tout-à-fait à la source d'*Ouassa*, d'où l'on peut en un jour entrer dans *Cachipour*, par la communication d'une pe-

rite *Crique*. Je croi même qu'il y aura-là beaucoup moins de *Maques*: c'est un Insecte assez semblable aux Coufins, mais beaucoup plus gros, & dont l'extrémité des pieds est blanche. Cela seul mérite, je vous assure, quelque attention: car vous ne sauriez vous imaginer combien cette espèce d'Insecte est incommode en certaines saisons de l'année. Il y en a quelquefois une si grande quantité, que pour prendre son repas, il faut se retirer dans quelque coin, un peu à l'écart, souvent même on est obligé de manger en se promenant. C'est ce qui rend ce Pays impraticable aux Européens. Quelques Indiens, pour se garantir de ces importuns Insectes, se font des Cases au milieu de l'eau, dans des Marais fort éloignés de la terre, où ces petits Animaux ne trouvant

ni arbres, ni herbes aux environs pour se reposer, ils ne pénétrèrent guères, du moins en si grand nombre. La plupart dorment dans ce qu'ils appellent la Tocaye; c'est une Case écartée dans les Bois qui ressemble à une Glacière; ils ne s'y rendent que vers les huit heures du soir, & sans bruit, de crainte que ces Insectes ne les suivent, car leur instinct les porte à aller où il y a du feu, & où ils entendent du bruit. Je n'ai jamais osé y coucher, de peur d'y être étouffé: vous jugez aisément quelle doit être la chaleur d'une Chambre fermée hermétiquement, où respirent, pendant toute une nuit, trente ou quarante Indiens.

Je passai le Jeudi & le Vendredi chez *Youcara*. C'est une curiosité naturelle à nos Indiens de visiter les hardes des Etran-

gers, sans cependant jamais y
rien prendre. Notre Capitaine
ayant visité le Panier où je por-
tois mon petit meuble, me de-
manda ce que contenoit une
Phiole qui étoit remplie d'Eau
bénite. Je lui répondis, que c'é-
toit une Eau dont les Chrétiens
se servoient pour chasser le Dé-
mon, pour guérir les Malades,
&c. Il me pria d'en mettre sur
quelques Enfans qui languis-
soient depuis long tems dans
son Carbet: je les fis approcher,
& je leur fis le signe de la Croix
sur le front avec cette Eau. Dieu
en fut glorifié, car j'appris peu
de jours après, qu'ils jouissoient
d'une santé parfaite. P. R. non

Je trouvai dans ce Capitaine,
des dispositions très-favorables
au Christianisme, que je le pressois
d'embrasser: en nous quittant,
nous convînmes que dans trois

Missionnaires de la C. de J. 377
jours il viendrait me joindre à
l'embouchure de *Tapamourou*,
où j'allois, & me confier deux
jeunes Indiens que j'avois choisi
chez lui, pour les conduire à
Kourô, & les mettre en apprentis-
sage de Chirurgie. Il ne manqua
pas au rendez-vous; mais com-
me je ne pus pas m'y rendre aus-
si exactement que lui, il planta
une Croix sur l'un des bords de
la *Crique*, pour me donner une
preuve de son arrivée, après
quoi il revira de bord. Heureu-
sement les Indiens de ma suite
ayant sonné du Cor, il jugea que
je n'étois pas loin, & il s'arrêta
pour m'attendre. Je vous avoue,
mon R. P., que je fus extrême-
ment surpris, lorsque je vis le si-
gne de notre Rédemption arboré
sur les bords de cette petite Ri-
viere, où je n'avois rien apperçu
trois jours auparavant, & j'avois

peine à me persuader que ce fût là l'ouvrage d'un Sauvage. Il me dit, qu'il l'avoit vû pratiquer ainsi autrefois à quelques François, dans les voyages qu'il avoit fait avec eux. Je le louai fort d'avoir retenu & imité ce trait de leur piété.

Pour revenir à *Tapimauron*, je ne pus gagner les Cales des Indiens, que bien avant dans la nuit du Samedi au Dimanche, bien qu'on m'eût fait espérer que j'y arriverois en plein jour. La principale cause de ce retardement fut, que nous trouvâmes le lit de cette petite Rivière tout couvert d'herbes, & d'une espèce de roseaux, sur lesquels il fallut se pousser à force de *Tacaré*, c'est une Perche fourchue, dont on se sert en guise de Harpon. Cette maniere de naviger est très-fatigante, & demande

beaucoup de tems. On est sujet à cet inconvénient dans les Rivières peu fréquentées, parce que les Halliers des deux bords venant à se joindre, font une espèce de Barrière, qui arrête tout ce que l'eau entraîne. Cela est quelquefois si considérable, qu'on fait des lieues entières, où il semble qu'on soit sur une Prairie flottante, tandis qu'on a au-dessous de soi trois ou quatre brasses d'eau. Mon inquiétude étoit de nous voir obligé à passer encore la nuit dans notre Canot, où nous n'aurions pas été fort en sûreté contre les Crocodiles, dont nous étions environnés. Toutes ces Rivières en foisonnent, & c'est ce qui contribue principalement à former l'embaras dont je viens de parler; car ces Animaux extrêmement voraces, en poursuivant les petits

poissons dont ils se nourrissent ,
arrachent beaucoup de joncs ,
qui suivent ensuite le courant ,
& qui venant à s'accrocher les
uns les autres , couvrent toute la
surface de l'eau.

Dans l'embarras où je me trou-
vai , je fis sonner de tems en tems
du Cor , afin d'avertir les Sau-
vages de venir au-devant de
nous , mais ils ne portent pas
jusques-là leur politesse : tout ce
qu'ils firent , fut de nous appor-
ter du feu à la descente de notre
Canot. Je bénis Dieu de bon
cœur de me voir enfin à terre , je
n'étois pas pourtant au bout de
mes peines. Après avoir marché
environ cent pas , nous trouvâ-
mes un grand Marais , qu'il fallut
traverser , pour se rendre au Car-
bet. Les Indiens mettent d'ordi-
naire sur ces especes d'Etangs ,
des troncs d'arbres , qui se joi-

gnent bout à bout, & qui forment une sorte de Pont, sur lequel ils courent comme des Singes. Je voulus les imiter, à la faveur d'un tison de feu, qu'on faisoit flamber devant moi pour m'éclairer; mais, soit que ma chaussure ne prérat pas comme les pieds de mon guide, soit que je n'eusse pas autant de dextérité que lui, je tombai au second pas que je fis, & j'ai peine à comprendre comment je ne me brisai pas les côtes; le coup que je me donnai sur le côté gauche, fut si violent, que j'en ressentis une vive douleur pendant plusieurs mois. Je pris alors le parti de marcher dans le Marais même, au risque d'être mordu des Serpens, & j'arrivai enfin au gîte sans autre inconvénient, que celui d'être bien mouillé.

Je trouvai-là une grande &

vaſte Caſe : comme elle étoit environnée de Marais & de Terres noyées , & que le tems des *Maques* n'étoit pas encore paſſé , tous les Habitans du lieu , & ceux même de ma fuite , m'abandonnerent pour aller coucher dans le *Tocaye*. Je vous avoue , mon Révérend Pere , que pendant cette nuit , où je me voyois tout ſeul , j'eus bien des penſées effrayantes , malgré tous les motifs de confiance en Dieu , que je ne ceſſois de me rappeler à l'eſprit. Si quelque Sauvage , me diſois-je , pour enlever le peu que tu as , venoit maintenant t'égorger : Si quelque Tigre ou quelque Crocodile ſe jettoit ſur toi pour te dévorer ; car quelles horreurs n'inſpirent pas les ténèbres d'une nuit obſcure , ſur-tout dans un Pays barbare ? Le lever de l'Aurore vint enfin calmer mes in-

quiétudes , & après avoir célébré le Saint Sacrifice de la Messe , j'allai visiter quelques Habitations du voisinage.

J'entrai dans une Case haute , que nous appellons *Soura* en langage *Galibi* : m'entretenant avec ceux qui l'habitoient , je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadaverique , & comme j'en témoignai ma surprise , on me dit qu'on venoit de deterrer les ossemens d'un mort , qu'on devoit transporter dans une autre Contree , & l'on me montra en même tems une espece d'Urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vu ici , il y a trois ou quatre ans , deux *Paticours* , lesquels étoient venus chercher les Os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensai pas alors à les questionner sur cette pratique , je le fis en cette

occasion , & ces Sauvages me répondirent , que l'usage de leur Nation étoit de transporter les ossemens des Morts dans le lieu de leur naissance , qu'ils regardent comme leur unique & véritable patrie. Cet usage est parfaitement conforme à la conduite que tint Joseph à l'égard de son Pere Jacob , & je dois vous dire en passant , que nous remarquons parmi ces Peuples tant de coutumes du Peuple Juif , qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'ils en descendent.

En continuant mes excursions dans mon Canot , je trouvai deux Cafes de *Caranarious*. Ce sont des Indiens , qui poussent encore plus loin que les autres Sauvages le dénuement de toutes choses. Ils n'ont pas même de plantage , les graines des plantes , & des arbres , où le poisson font leur

leur nourriture ordinaire. La cassave qui est un gâteau fait de la racine de Manioc, & la boisson ordinaire des Sauvages qui se fait de la même racine, sont pour eux le plus grand régal. Quand ils veulent se le procurer, ils sont une pêche abondante, & ils portent leur poissons chez les *Palicours*, qui leur donnent du Manioc en échange. Les *Palicours* ont pris sur eux un tel ascendant, qu'ils en sont en quelque sorte leurs Esclaves; c'est-à-dire, qu'ils s'en servent pour faire leurs abattis, leurs Canots, leur Pêche, &c. souvent même ils leur enlèvent de force le peu de Traite qu'ils sont chez les François, lorsqu'ils travaillent pour eux.

Ce que cette Nation a de singulier, c'est que presque tous ceux qui la composent, Hommes & Femmes, sont couverts d'une

espece de Lépre , c'est-à-dire ,
que leur Epiderme n'est qu'une
Darte farineuse , qui se leve com-
me par écailles. Je vous avoue
qu'on ne peut guères rien voir de
plus affreux ni de plus dégoûtant.
On trouve parmi les *Palicours*
une autre Nation de cette espe-
ce , qu'on nomme *Mayets* ; nous
serons apparemment obligés de
bâtir pour eux une Eglise parti-
culiere , parce que leur Lépre qui
flue de tems en tems , répand une
odeur si désagréable , que les au-
tres Indiens ne pourroient pas
s'y accoutumer. Ce sont pour-
tant des Ames rachetées par le
précieux Sang de Jesus-Christ ,
qui animent des corps si hideux ,
& qui par-là méritent tous nos
soins. Prions le Seigneur qu'il
remplisse de son esprit ceux qui
seront employés à leur conver-
sion.

Je sortis le Lundi de *Tapamourou*, & je couchai dans un petit bosquet sur l'un des bords d'*Ouassa*: il me fallut y coucher encore le lendemain, parce que m'étant avancé jusqu'au milieu d'une Crique, qui conduisoit à d'autres Habitations, l'eau qui y manquoit, m'obligea de retourner sur mes pas. Le Mercredi, j'arrivai chez un Indien, nommé *Coumarouma*, qui m'avoit invité de l'aller voir, & qui m'avoit même offert son Emplacement pour y établir une Mission, mais il n'est pas à beaucoup près si convenable que le haut d'*Ouassa* dont j'ai déjà parlé. Comme cet Indien étoit venu à *Kourou*, & avoit été témoin de la charité des Missionnaires pour leurs Néophytes, nous nous entretenmes long-tems des mesures qu'on pourroit prendre pour

faire chez eux un Etablissement. Je lui dis entr'autres choses, que les *Pyayes*, qui sont une espece d'Enchanteurs & de Magiciens, étoient entierement bannis de la Mission du Pere Lombard, & que je n'en connoissois qu'un seul qui eût la réputation de l'être. Je le lui nommai: il le connoissoit, & sçachant qu'il étoit borgne, « Quoi, me dit-il en riant, » un tel est *Pyaye*? & comment » peut-il voir le Diable n'ayant » qu'un œil »? Cette plaisanterie de sa part me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me confirma ce que je sçavois déjà, que les *Palicours* ne peuvent souffrir ces sortes de Jongleurs: aussi les ont-ils tous fait périr, & il n'y a pas long-tems, qu'une troupe de Femmes en tuerent un, qui étoit de la Nation des *Caranarious*, parce qu'elles le soupçonnerent

Missionnaires de la C. de F. 389
de vouloir exercer sur elles leur
Art magique.

Le Jeudi j'allai coucher à l'em-
bouchure de *Roucaoua*, dans
l'espérance de gagner le lende-
main de bonne heure quelques
habitations de Sauvages, mais
mon attente fut trompée, & il
fallut coucher dehors cette nuit-
là; cependant, ne pouvant
me résoudre à dormir dans le
Canot, nous mîmes pied à ter-
re, & nous suspendîmes, comme
nous pûmes, nos Hamacs* par-
mi les joncs & les brossailles;
& le lendemain Samedi, après
avoir navigé toute la matinée
avec beaucoup de peine & de fati-
gues, nous découvrîmes enfin des
Abattis de bois, & peu de tems
après des Cafes de Sauvages.
J'en connoissois plusieurs que j'a-

* Lit portatif fait d'un tissu de coton lar-
ge de sept à huit pieds.

vois vû au Fort, & ils me reçurent fort bien. Je dis la Messe le lendemain, & ce fut un grand sujet de satisfaction, surtout pour les Femmes, les jeunes gens, & tous ceux qui n'avoient jamais vû célébrer nos saints Myſteres. Je leur en fis une explication ſuccincte, avec un petit diſcours ſur la néceſſité d'embrasser la Foi, pour entrer dans la voye du ſalut. J'employai le reſte de la journée, & le Lundi ſuivant, à parcourir les Carbets épars de côté & d'autre. J'y rencontrai un Déſerteur d'une des Miſſions Portugaiſes, qui ſont ſur les bords du Fleuve des Amazones : il étoit venu ſ'établir là avec toute ſa Famille. Ce bon Homme me fit une politesse, à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, & qui me fit connoître le ſoin qu'ont les Portugais de

civiliser les Sauvages qu'ils rassembloient. Du plus loin qu'il m'aperçut, il vint au-devant de moi, tenant à la main une petite baguette, dont il se servoit pour secouer la rosée des herbes, qui bordoient le sentier par où je passois, ne voulant pas, me dit-il ensuite, que puisque je prenois la peine de le visiter, mes habits en fussent endommagés.

Le Mardi, je retournai sur mes pas, & j'allai chez des Sauvages que je n'avois pu voir en entrant dans la Rivière de *Roucaoua*. Depuis que je suis dans ce Pays, & que je fréquente les Sauvages, je n'en ai point vû de si sales, ni de si malproprement logés; aussi le lendemain, dès que j'eus dit la Messe, nous décampâmes pour nous rendre à l'embouchure de *Couripi*. Quoi-

blis sur cette Riviere, j'aurois bien voulu avoir le tems de la remonter, pour examiner le Terrain, ayant oui dire qu'il y avoit vers sa source une vaste montagne nommée *Oucaillari*, où une Mission feroit très-bien placée. Mais les Fêtes de Noël me rappelloient à *Ouyapoc*.

Les *Palicours* ont des coutumes assez singulieres, mais dont nous ne pouvons être instruits, que quand nous demeurerons avec eux. Il y en a deux principalement qui me frapperent: la premiere, est que les Enfans mâles vont tout nuds jusqu'à l'âge de puberté: alors on leur donne la *Camisa*: c'est une aulne & demi de toile qu'ils se passent entre les cuisses, & qu'ils laissent pendre devant & derriere, par le moyen d'une corde qu'ils ont à la ceinture. Avant que de recevoir la *Camisa*, ils

doivent passer par des épreuves un peu dures : on les fait jeûner plusieurs jours , on les retient dans leur Hamac , comme s'ils étoient malades ; & on les fouette fréquemment ; & cela, disent-ils, sert à leur inspirer de la bravoure. Ces cérémonies achevées, ils deviennent hommes faits.

L'autre coûtume qui me surprit bien davantage , c'est que les personnes du sexe y sont entièrement découvertes : elles ne portent que jusqu'au tems de leur mariage , une espee de tablier d'environ un pied en quarré, fait d'un tissu de petits grains de verre , qu'on nomme *Rassade*. Je ne sçache point que dans tout ce Continent il y ait aucune autre Nation , où regne une pareille infamie. J'espere qu'on aura peu de peine à leur faire quitter un usage si contraire à la raison & à la

pudeur naturelle. Nous donnerons d'abord des Juppes à toutes les Femmes , & il y a lieu de croire qu'elles s'y accoutumeront , car j'en ai déjà vû quelques-unes en porter ; elles seront bien plus décemment couvertes qu'avec leur Tablier. Nous avons aux environs de ce Fort une petite Nation qui se nomme *Toroyenes* , où les femmes sont beaucoup plus modestes. Peu à peu nous amenerons nos Chrétiens à s'habiller totalement. Outre la plus grande décence , nous leur procurerons un autre avantage , c'est qu'en leur faisant naître des besoins , ils en deviendront plus laborieux , & seront par-là moins exposés aux tristes suites de l'oisiveté. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect , &c.



LETTRE
DU PERE GILLES
WIBAUT,

MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
AUX PHILIPPINES.

*Au Pere DU CHAMBGE, de
la même Compagnie.*

A Manile, ce 20 Dé-
cembre 1721.



ON REVEREND PERE,

La Paix de Notre Seigneur.

J'apprends à ce moment qu'il
y a un Vaisseau à notre Rade,

R vj

qui doit mettre incessamment à la voile pour Pontichery. Je profite du peu de tems qu'il me donne, pour ne pas laisser passer cette occasion de vous écrire. Je vous ai déjà mandé, que quelques efforts qu'on se soit donnés pendant dix ans, pour sçavoir des nouvelles des Peres Dubéron & Cortil, débarqués dans une des Isles *Palaos*, pour annoncer la Foi à ces Insulaires, on n'en a jamais pû rien découvrir : ainsi on ne doute plus qu'ils n'ayent été massacrés par ces Barbares.

Cette Province des Philippines a deux Vice-Provinces qui en dépendent, sçavoir, celle des *Marianes*, & celle de *los Pintados*. C'est à cette dernière que je fus d'abord destiné par la Providence ; ma demeure ordinaire étoit dans une grosse Bourgade, qui se nomme *Givan*. Un des

moyens qu'ont employés les Missionnaires qui m'ont précédé , pour l'établissement & le progrès de la Foi dans ces Isles , a été d'inspirer aux Peuples une tendre dévotion envers la Mere de Dieu. Les Habitans de *Givan* sont de tous les Insulaires , ceux qui se sont le plus distingués par une dévotion si solide. Ils ont établi une Congrégation , qui est devenue très-nombreuse , & tous ceux qui ont le bonheur d'y être admis , ne manquent pas tous les Dimanches , même pendant l'absence du Missionnaire , lorsqu'il visite les Isles voisines , de se rendre à l'Eglise , pour y vacquer à leurs Saints exercices. Aussi la Sainte Vierge les a-t'elle souvent favorisés d'une protection spéciale. Je ne vous en rapporterai qu'un seul exemple.

Un jour qu'on célébroit une

Fête , quelques Indiens s'aviserent de témoigner leur joye par des feux qu'ils allumerent , & par des décharges de Mousquets. Un vent impétueux qui s'éleva , fit voler la flâme sur le toict de l'Eglise , qui n'étoit couverte que de Chaume ; quelques mouvement qu'on se donnât , on ne put jamais l'éteindre. Comme le feu gagnoit déjà les Poutres & les Soliveaux , j'allai au plus vîte en retirer le Saint Sacrement , & tout ce que les Indiens purent faire , fut de sauver des flammes les Ornemens , & tout ce qui sert au Culte Divin. Au même instant on m'avertit d'aller administrer les Sacremens à une Femme du voisinage , qui étoit sur le point d'expirer de plusieurs blessures mortelles. Je me rendis dans sa maison , je la trouvai baignée dans son sang , & après lui avoir

procuré les derniers secours de l'Eglise, je fis dresser un Autel, & je demurai auprès du Saint Sacrement, jusqu'au soir, que je le portai en Procession dans une autre Maison plus commode, où par les soins que se donnerent les Congréganistes, je trouvai un Autel richement paré, avec un fort beau Tabernacle. Je demurai trois semaines dans cette maison, tandis qu'on élevoit une Chapelle propre à célébrer les Saints Mystères, jusqu'à ce que l'Eglise, qu'on commençoit à rebâtir dans la même enceinte, fût entièrement achevée.

Cette pauvre Dame que j'avois laissée mourante, est celle-là même sur laquelle le Seigneur, par l'intercession de la Sainte Vierge, a fait éclater les richesses de sa puissance & de sa bonté. Elle s'appelle Marie *Biandoy* :

elle étoit en Priere devant une statue de la Sainte Vierge, qu'on avoit transportée de l'Eglise dans sa Maison, & elle imploroit l'assistance de cette Mere de Miséricorde, au sujet du triste événement qui allarmoît toute la Bourgade. Il y avoit dans une Chambre voisine un de ses parens, qu'on croyoit parfaitement guéri de quelques accès de folie, pour lesquels on l'avoit enfermé l'année précédente. Ce malheureux fut pris tout-à-coup d'un nouvel accès de fureur, & entrant dans la Chambre de la Dame, il s'écria d'un ton de voix terrible : « Je » viens de brûler l'Eglise de cette » Bourgade, il ne me reste plus » que d'en tuer tous les Habitans, » & c'est par toi, dit-il à sa parente, que je vais commencer : en même tems il la prit de la main gauche par les Cheveux,

& d'un grand Poignard qu'il tenoit de la main droite, il lui en donna huit coups, qui firent autant de blessures mortelles. Son fils aîné, qu'une fièvre violente retenoit au lit, se leva aux cris de sa mere, & d'une main encore foible, il arrêta comme il put ce furieux, tandis que sa sœur appella du secours. On vint aussitôt, & après avoir lié ce malheureux, on l'enferma pour le reste de ses jours. On appliqua des remedes aux blessures de cette vertueuse Néophyte, mais les personnes qui la pancèrent, avoient si peu d'expérience, que de huit plaies ils n'en apperçurent que cinq. Elles étoient toutes très-profondes, une entr'autres, au-dessous del'épaule droite, par laquelle sortoit tout ce qu'elle avaloit de liquide. On ne pouvoit revenir de l'étonnement où

l'on étoit , qu'elle ne fût pas tombée morte aux pieds de son meurtrier ; mais on fut bien plus surpris , lorsqu'on la trouva tout-à-coup parfaitement guérie , nonobstant trois accidens mortels qui lui survinrent.

On ne douta plus que sa prompte guérifon , ne fût l'effet d'une protection miraculeuse de la Sainte Vierge , dont elle avoit imploré le secours avec tant d'ardeur , & l'on convint de lui en rendre de solennelles actions de grâces. Au jour qu'on avoit fixé , on chanta les premières Vespres du Saint Nom de Jesus , & le lendemain la Messe Votive de la Sainte Vierge ; il y eut Prédication l'après midi , avec les Litanies en Musique , & la Procession. La Dame *Biandoy* assista à toutes ces Cérémonies , comme si elle n'avoit reçu aucune blessure.

Missionnaires de la C. de F. 403
fure, & elle n'en ressentit depuis
nulle incommodité.

La vie de nos Indiens *Pinta-*
dos est très-dure & très-pénible.
Quoique la Bourgade de *Givan*
passe pour être la moins pauvre
de toutes ces Isles, à cause du
petit Commerce qu'elle fait tous
les ans avec Manile, cependant
ceux qu'on regarde comme les
plus aisés, parce qu'ils s'occu-
pent de ce Commerce, n'en re-
tirent pas chaque année plus de
cent écus, & cette modique som-
me est presque toute employée à
la provision de Ris, qu'il leur
faut faire dans les autres Bour-
gades, car il n'en croît pas dans
celle de *Givan*, où l'on ne
trouve que des Palmiers en abon-
dance. Aussi voit-on que dans
leurs maisons, leurs meubles,
leurs vêtemens, leurs repas, tout
respire la pauvreté. Tel qui tient

un rang considérable dans le Pays , se trouve heureux , & croit faire bonne chere , quand il a , avec un peu de Ris , un morceau de Poisson mal assaisonné. Souvent il ne se nourrit que de Racines cuites dans l'eau avec un peu de sel. Pour ce qui est des Pauvres , ils passeront une année entiere sans manger de Ris , à moins qu'on ne leur en donne par aumône. Ceux qui sont adroits à tirer , prennent de tems en tems quelques Cerfs, ou quelques Sangliers , mais comme sous ce Climat la chair n'est pas de garde , ils ont coûtume de partager leur Chasse avec leurs parens & leurs voisins. Il en est de même du Poisson , qu'ils ne peuvent conserver qu'après l'avoir exposé au Soleil. S'ils l'exposaient à la Lune , ne fût-ce que pendant une nuit , quand même ils auroient

pris la précaution de le faler, ils le trouveroient le lendemain matin tout rempli de vers. Les Rivières, les Puits, & sur-tout les Fontaines qui sortent des Rochers, fournissent leur boisson ordinaire. Ils font du Vin du fruit de leurs Palmiers, mais il n'est guères d'usage, parce qu'il est aussi fort que la plus forte Eau-de-vie.

Les Hommes sont laborieux, & bons Artistes. Ils excellent principalement dans la Peinture, dans les Ouvrages d'Orfèvrerie, & de Sculpture. Les principaux du lieu, sur-tout ceux qui ont demeuré dans la Maison des Missionnaires, touchent parfaitement bien de la Harpe: ils savent jouer du Violon, & de plusieurs autres Instrumens de Musique, & ils se font un honneur & un plaisir de consacrer leurs

talens à la célébrité du Service Divin. Ceux qui habitent les autres Bourgades , & particulièrement les Montagnes , s'appliquent à l'Agriculture : les autres qui vivent sur les côtes de la Mer , n'ont guères d'autre occupation que la Pêche. A parler en général , nos Indiens sont pleins de vivacité pour entreprendre , & de hardiesse pour braver sur Mer les tempêtes. Ils se raillent même de ceux , qui dans de semblables périls , témoignent quelque frayeur.

Leurs Femmes aiment à s'occuper , & on ne les voit jamais oisives : elles travaillent en Toiles , en Dentelles , & quelques-unes en Broderies. Elles ont beaucoup de modestie & de pudeur , & sont naturellement portées à la piété. Si quelqu'une faisoit malheureusement quelque chute ,

il ne lui seroit pas difficile de s'en relever. A dire vrai, le déshérence de nos Indiens, & le contentement où ils vivent au milieu de leur pauvreté, coupent la racine à bien des vices.

Après avoir passé environ onze ans avec mes chers Indiens *Pintados*, un ordre de mes Supérieurs m'a appelé à Manile, où je suis maintenant, & où, grâces à Dieu, je ne trouve pas moins de travail, que dans la Mission d'où l'on m'a tiré. Cette Ville est la Capitale de toutes ces Isles, nommées Philippines, qui sont gouvernées pour le spirituel, par un Archevêque, & trois Evêques. Mais ces Prélats ne peuvent guères tirer de secours des Prêtres Séculiers, qui sont ici en très-petit nombre; c'est pourquoi les Rois d'Espagne ont ordonné que les Cures fussent

remplies par les Religieux des différens Ordres qui sont établis dans cette Ville, & qui y ont de fort belles Eglises. On a donc partagé toutes les Paroisses entre les Peres Augustins, Dominicains, Récollets, Augustins Déchaussés, & les Jesuites; chacun de ces Curés ne laisse pas d'être chargé de la conduite de deux ou trois Eglises, & dans les endroits les plus éloignés de Manile, ils ne peuvent avoir de secours que des Curés voisins.

Nous avons dans cette Ville un grand College, & un Séminaire, où l'on enseigne la Théologie, la Philosophie, les belles Lettres. Il y a outre cela différens Prédicateurs, & deux ou trois Peres occupés jour & nuit à Confesser, à enseigner la Doctrine Chrétienne, & à visiter les Malades & les Prisonniers. Les
Etudes

Etudes y fleurissent , & l'on a vû sortir de ce Séminaire plusieurs Evêques , des Docteurs en Théologie , beaucoup de Religieux , & un grand nombre de Sujets qui excellent en toutes sortes de Sciences. On n'y reçoit que les Enfans des Espagnols , suivant les intentions du Fondateur. Le revenu de l'Archevêque est de dix mille écus , & celui des Evêques à proportion. L'Etat Ecclesiastique & Séculier est entretenu des libéralités de Sa Majesté Catholique , qui envoie tous les ans du Méxique , dequoi fournir à cette dépense.

Pour ce qui est du Gouvernement politique , tout est réglé avec beaucoup de sagesse par les Ordonnances Royales. Il y a une Cour de Justice , composée de Conseillers , d'un Fiscal , & d'un Président , qui est en même

410 *Lettres de quelques*
tems Gouverneur de Manile , &
Capitaine Général de toutes les
Isles. Ce premier Officier se re-
nouvelle tous les cinq ans , & en
cas de mort , le premier Conseil-
ler tient sa place , jusqu'à ce que
le Roi d'Espagne y ait pourvû.
Les Officiers Subalternes dépen-
dent de cette Cour , & princi-
palement du Gouverneur , qui
envoye tous les deux ans un Juge
Espagnol dans chaque Provin-
ce , avec autorité de juger en
dernier ressort , les Procés des
Indiens , hors les causes Capi-
tales, dont la connoissance est ré-
servée à la Cour de Justice , séan-
te à Manile. Ce Juge visite tous
les ans chaque Bourgade de sa
Jurisdiction , mais il ne peut , ni
rien innover , ni rien décider ,
que de l'avis & du consentement
du Curé. Au bout de deux ans ,
la même Cour députe un autre

Juge , pour écouter les plaintes des Indiens , au cas qu'ils en eussent à faire contre le Juge qui l'a précédé.

Le P. Gabriel Gruson , & le P. Pierre Cruydolf , qui se sont consacrés en même tems que moi au Salut de ces Indiens , travaillent avec beaucoup de consolation & de fruit dans leurs Missions. Le premier, dans le Royaume de *Mindanao* ; & le second , dans l'Isle de *Seypan* , l'une des Isles Mariannes. Je reçus , il y a peu de jours , une Lettre de celui-ci , où il me fait part de quelques événemens , que vous ne serez pas fâché d'apprendre. Il avoit entrepris de bâtir une Eglise , laquelle pût résister aux furieux ouragans , qui s'élevent chaque année dans ces Isles , & qui abattent presque tous les Edifices : il cherchoit pour cela

du bois d'une certaine espece ; mais les Indiens , auxquels il en parla , soit par paresse , soit par la crainte qu'ils avoient de certains Nécromantiens , Habitans des Forêts , & appelés en leur Langue *Macanda* , répondirent constamment , que cette sorte d'Arbre ne se trouvoit pas dans l'Isle. Le Pere avoit déjà perdu toute espérance , lorsque la veille de l'Assomption , un jeune Enfant , qui ne faisoit encore que bégayer , se présenta à lui : mon Pere , s'écria-t'il , & ne pouvant dire autre chose , il lui montra de la main un endroit de l'Isle , en prononçant plusieurs fois le nom de l'Arbre , dont le Pere avoit l'idée. Aussitôt le Pere se transporta dans cet endroit avec ses Domestiques , & plusieurs Néophytes , il y trouva l'Arbre qu'il cherchoit , & en peu de

tems il éleva une belle Eglise.

Ce Missionnaire avoit à son service un jeune Homme de vingt ans , qui le servoit avec beaucoup de zèle. Un de ces *Macanda* mit en œuvre tous les secrets de son art Diabolique , pour le faire périr ; & en effet , le jeune Homme tomba tout-à-coup dans une langueur , qui faisoit craindre pour sa vie. Le P. Cruydolf croyant que sa maladie étoit naturelle , employa d'abord les remèdes ordinaires. Mais nonobstant ces remèdes , la maladie augmentoit chaque jour , avec des symptômes extraordinaires , accompagnés de visions horribles , qui le tourmentoient toutes les nuits , & le réduisirent à la dernière extrémité. Dans l'affliction où étoit le Missionnaire , de la perte d'un si fidèle Domestique , il eut recours à des reme-

des furnaturels, & appliqua au Malade une Relique de Saint Ignace. Dès-lors le Malade sentit du soulagement, & peu après il se trouva dans une santé parfaite. Le jour même de sa guérison, dès le matin on vit un Homme pendu à un Arbre voisin de l'Eglise. Plusieurs Indiens vinrent en informer le Missionnaire, & lui dirent, que ce misérable étoit le plus fameux *Macanda* de toute l'Isle; qu'il avoit conjuré la perte du jeune Homme; & qu'à cet effet, il avoit employé toute sa science Magique, mais que voyant ses efforts inutiles, il leur avoit dit le jour précédent, que le désespoir où il étoit de n'y pouvoir réussir, le forceroit à s'ôter la vie à lui-même. Le Pere, après avoir fait une exhortation pathétique à tous ceux que cet affreux spectacle avoit rassemblés:

» dites à tous les *Macanda* que
» vous connoissez , leur ajouta-
» t'il , qu'ils peuvent réunir tou-
» tes leurs forces pour me nuire ,
» & que je ne les crains point.
» Mon Pere , répondirent les Af-
» sistans , il y a long-tems qu'ils
» s'efforcent de procurer la mort
» aux Missionnaires , afin d'ex-
» terminer le Christianisme , mais
» ils ont été plusieurs fois con-
» traints d'avouer leur impuissan-
» ce & leur foiblesse.

Un Dimanche que le Pere
Cruydolf passoit le long du ri-
vage de la Mer, pour aller visiter
un Malade , il trouva quelques
Indiens qui travailloient à des
Barques. Il leur demanda , s'il
n'y avoit pas d'autres jours dans
la semaine , où ils pussent va-
quer à ce travail , & quelle rai-
son pouvoit les porter à trans-
gresser ainsi , le précepte de l'E-

glise, qui leur ordonne de sanctifier le jour du Seigneur, en s'abstenant de toute œuvre servile, & l'employant aux saints exercices de la piété Chrétienne. Ils répondirent d'un ton brutal, que telle étoit leur volonté. Le Pere poursuivit son chemin: mais peu d'heures après, lorsqu'au retour de chez son Malade, il passa par le même endroit, il trouva réduites en cendres & les Barques & la Grange où on les fabriquoit, & les Indiens qui avoient été si peu dociles à ses remontrances, couverts de confusion, & donnant des marques du plus vif repentir de leur faute.

Au mois d'Octobre de l'année 1719. il se passa une scène bien plus tragique dans l'enceinte même de cette Ville. Le Gouverneur abusant de l'autorité que lui donnoit sa place, se

livra à tous les excès que pouvoit lui suggérer la plus insatiable avarice. Les Conseillers d'Etat, la Noblesse, les Marchands étoient, ou détenus Prisonniers sous divers prétextes, ou contraints de se réfugier dans les Eglises : la consternation devint générale dans la Ville, où l'on voyoit bien que le remède qu'on ne pouvoit attendre que de la Cour d'Espagne, seroit très-long-tems à venir.

Le Gouverneur n'en demeura pas-là, ce n'étoit que le commencement de ses violences, & il les poussa jusqu'aux dernières extrémités. Ayant fait charger l'artillerie, & ordonné à la Garnison de prendre les Armes, il appella de grand matin tous les Supérieurs des Maisons Religieuses, & les fit arrêter; il en usa de même à l'égard du Doyen de la

Cathédrale, des principaux Chanoines, & de plusieurs autres Ecclésiastiques. Enfin, il fit prendre l'Archevêque, & l'enferma dans le Château, qu'il avoit garni de toute sorte de munitions de Guerre & de bouche.

Au premier bruit de cet attentat, les Nobles sortirent de leur asyle, & prirent les armes; à leur exemple les Marchands, les Bourgeois, les Espagnols, & les Indiens s'armerent, & s'assemblerent tumultuairement dans les rues; parmi les bruits confus de cette multitude, on n'entendoit qu'un cri général: *Vive la Foi, que le Tyran meure*. Plusieurs Religieux se mêlerent parmi le Peuple, pour arrêter le massacre, qui étoit inévitable dans une pareille conjoncture. Quelques-uns d'eux étant allé au Palais, pour conjurer le Gouverneur de prendre des

sentimens de douceur, & de paix, furent suivis de plusieurs Bourgeois : le Fils du Gouverneur ordonna à la Garnison de s'avancer & de tirer sur eux, mais les Soldats persuadés qu'ils ne demandoient que la liberté de leur Archevêque, & de tant de Religieux & d'Ecclésiastiques détenus sans aucune raison, ne quitterent point leur poste. Le Commandant fit mettre le feu à deux pièces d'Artillerie, mais le Canonier pointa ses Canons de telle sorte, qu'ils ne pouvoient faire aucun mal. Au même tems toute cette multitude entra dans le Palais. Le Gouverneur donna ordre à ses Gardes du Corps de tirer, mais la même considération qui avoit arrêté les Soldats, les porta à mettre bas les Armes. Alors un Religieux s'approcha du Gouverneur, & lui fit les plus

respectueuses remontrances sur les malheurs où il se précipitoit lui-même : mais le Gouverneur , loin de se rendre à ses prieres , n'en devint que plus furieux. Retirez-vous d'ici , mon Pere , lui dit-il , & à l'instant il tira son pistolet sur un Bourgeois , qui étoit auprès de ce Religieux , & le blessa à la main. Celui-ci se sentant blessé , & voyant que le Gouverneur s'avançoit contre lui le sabre à la main , lui cassa le bras droit d'un coup de Fusil , tandis qu'un autre lui donna un coup de sabre sur la tête , qui le fit tomber comme mort. Son fils levant pareillement le sabre pour frapper un autre Bourgeois , reçut un coup de Fusil droit au cœur , & expira sur le champ. Alors ce ne fut plus qu'un cri de cette multitude , & l'on entendoit de toutes parts : *Vive*

Missionnaires de la C. de J. 421.
la Foi , le Tyran est mort.

Aussi-tôt, Nobles, Bourgeois, Peuple, tous comme de concert, allèrent au Château délivrer M. l'Archevêque, & un genouil en terre, ils le conjurerent pour l'amour de Dieu & au nom du Roi, de prendre en main le Gouvernement de ces Isles. Ce Saint Vieillard, qui est un Religieux de l'Ordre de S. Jérôme, étoit inconsolable de tant de calamités, & ne répondoit que par l'abondance de ses larmes : enfin, il se rendit aux prières de toute la Ville, & il gouverna avec un applaudissement universel pendant deux ans, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Gouverneur, qui, par sa prudence & par sa modération, s'attire les bénédictions de tout le Peuple.

Le Gouverneur, qu'on croyoit mort, étoit encore en vie, mais

il avoit soin de n'en donner aucun signe. Pendant que le Peuple étoit occupé à délivrer les Prisonniers, le Pere Jacques Otazo s'approcha de lui, pour voir s'il respiroit encore, & lui cria à l'oreille de prononcer le saint Nom de Jesus. Il reconnut la voix du Missionnaire, & jettant un profond soupir, « Ah! mon » Pere, lui dit-il, ne m'abandonnez pas jusqu'à ma mort, que » j'ai bien méritée par mes péchés ». Il fit une Confession générale au Missionnaire, qui demeura cinq heures entieres auprès de lui, le couvrant de tems en tems de son manteau, lorsque la populace approchoit. Enfin, malgré ces précautions, il fut apperçu d'un homme de la lie du Peuple, qui se jetta sur lui, & lui perça le cœur d'un coup de poignard. Mort bien funeste, qui

lui fut prédite long-tems auparavant par le Pere Laurent de Avina. Ce Missionnaire, lequel, après avoir été Conseiller d'Etat, qui est la premiere Charge de ce Royaume, étoit entré dans notre Compagnie, où il a vécu près de trente ans, alla trouver le Gouverneur, & lui représenta en termes mesurés, mais avec force, tous les maux que caufoit son avarice. « Pere, lui répondit-il, » froidement, je veux des Ecus, » & non pas des Conseils. Un » jour viendra, lui dit le Pere, » que vous desirerez vainement » ces conseils salutaires que vous » rejettez, & que cet argent qui » est votre idole, vous sera inutile ». On assure que tous les matins il avoit coûtume de reciter à genoux le Chapelet avec ses Domestiques : peut-être que cette étincelle de dévotion lui

aura attiré la puissante intercession de la Mere de Miséricorde , pour lui obtenir de Dieu la grace d'une sincère pénitence.

Il avoit reçu ordre du Roi d'Espagne d'envoyer des Soldats à la Forteresse de *Sanboangan* , qui est dans l'Isle de *Min-danao* : il exécuta cet ordre , mais son avarice le rendit superflu. Car, comme il n'y envoyoit point les provisions nécessaires pour la subsistance de la Garnison , la plupart des Soldats désertèrent , & les autres y périrent de misère. M. l'Archevêque prit à cœur cette entreprise. Il y envoya de nouveaux Officiers , & un renfort de Troupes , commandées par Dom Sebastien Amorera , qu'il établit Gouverneur de la Forteresse ; & il eut soin que rien ne manquât , ni Argent , ni Artillerie , ni Provisions.

Ce secours vint à propos, car on apprit que les Rois voisins Mahométans avoient tramé une conspiration secrète contre les Espagnols. Le Roi de *Butig* exhortoit ses voisins à joindre leurs forces aux siennes contre l'Ennemi commun. Le Roi de *Min-danao* paroissoit vouloir garder la neutralité. Le Roi de *Jolo* crût au contraire, qu'il étoit de son intérêt, de rechercher l'alliance des Espagnols. Ce Prince & Don Amorrera se firent plusieurs présens l'un à l'autre. Enfin, au mois de Septembre de l'année 1720. un Ambassadeur vint de sa part, demander une entrevûe au Gouverneur, & lui dire, que s'il vouloit bien la lui accorder, il se rendroit *incognito* à la Forteresse. Don Amorrera ayant répondu qu'il étoit très-sensible aux marques d'amitié & de confiance que

lui donnoit ce Prince, le lendemain il arriva dans cinq ou six Galeres accompagnées des principaux de la Noblesse de *Jolo*. On lui rendit tous les honneurs militaires, & le Gouverneur le reçut à l'entrée de la Salle du Palais.

Après les premiers complimens. « Je viens, dit le Roi de » *Jolo*, me consoler avec mon » ami, de la tristesse qui m'accable, depuis que la mort m'a » enlevé la Reine ». Il commanda ensuite à son Cortège de l'attendre dans la Salle, & il entra seul dans le Cabinet avec le Gouverneur, auquel il dit, que la mort de la Reine n'étoit qu'un prétexte dont il se servoit, mais que la véritable raison qui l'amenoit, & le secret motif de sa confiance, étoit de s'assurer la Couronne à lui & à son Fils aîné, par le moyen d'une allian-

ce stable & permanente avec les Espagnols ; qu'il étoit informé que quelques-uns des principaux de *Jolo* tramoient contre lui une trahison secrète , & que pour les mêmes raisons il avoit pris la résolution d'envoyer un Ambassadeur à M. l'Archevêque Gouverneur de Manile. Le Gouverneur le confirma dans cette résolution , puis ils se firent mutuellement des présens , & le Roi se retira avec sa suite.

Peu de tems après , il envoya un Gentilhomme au Pere Pierre Estrada , Recteur du College de *Samboangan*, pour lui faire excuse de ce qu'il ne l'avoit pas reconnu , lorsqu'il entra dans la Salle du Gouverneur où il étoit , mais que le lendemain il lui rendroit visite. Il vint le voir en effet , & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il lui dit , que son dessein étoit de

lui confier son fils aîné, pour lui enseigner la Doctrine Chrétienne, & que quand il seroit suffisamment instruit des vérités de la Religion, il l'enverroit avec une seconde Ambassade à Manile, afin que M. l'Archevêque lui fît l'honneur de le baptiser de sa main, & qu'il lui choisît une Epouse Chrétienne, digne du rang d'un Prince héritier présumptif de sa Couronne. Il demanda ensuite des Missionnaires pour l'Isle de *Basilan* la plus voisine de *Jolo* & de *Samboangan*. Aussi-tôt qu'il fut arrivé dans ses Etats, il ordonna à ses Sujets de *Basilan* de bien recevoir les Missionnaires, & d'envoyer deux fois toutes les semaines à la Forteresse deux Vaisseaux chargés de Vivres. Ensuite il dépêcha un Ambassadeur à Manile, qui y fut reçu avec les honneurs les plus extraordinaires.

La même semaine, deux autres Ambassadeurs arriverent à *Samboangan* : l'un de la part du Roi de *Mindanao*, & l'autre de la part du Prince *Radamura* son Frere, qui avoit en sa puissance les plus fortes Places du Royaume. L'un & l'autre avoient intérêt de rechercher l'alliance des Espagnols. Celui-ci qui sçavoit la Langue Espagnole, fit entendre, que le Prince *Radamura* son Maître, étoit l'aîné du Roi défunt; qu'il étoit porté d'inclination pour la Religion Chrétienne, & qu'il souhaittoit des Missionnaires. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue, que les Indiens du voisinage de *Samboangan* sortirent de leurs Forêts, pour venir se faire instruire, & recevoir le Baptême.

Cette nouvelle Eglise ne fut pas long-tems paisible. Le troisième

Décembre de la même année , le Prince *Radamura* envoya avertir le Gouverneur , que *Balasi* Roi de *Butig* , s'étoit mis en Mer avec une Flotte d'environ cent Galeres , pour surprendre la Forteresse de *Samboangan*. Il arriva en effet le huit du même mois. La Forteresse fut vivement attaquée , & le peu de Soldats qui y étoient , se défendirent avec beaucoup de valeur. *Balasi* comptoit beaucoup sur la parole de ses Nécromantiens , qui l'avoient assuré qu'il étoit invulnérable , & qu'il remporteroit une pleine Victoire. Dans cette folle confiance , il escalada le premier la muraille de la Forteresse , mais une pierre énorme qu'on lui fit tomber sur la tête , le précipita dans le Fossé , d'où ses gens le tirèrent tout couvert de sang , & le porterent à une Galere. Toute la Flotte con-

sternée se retira , à la réserve des trois plus grandes Galeres chargées de provisions , qui ne purent sortir du Fleuve. Les Chrétiens en déchargèrent les vivres , & y mirent le feu.

Le jour suivant , deux Barques parurent à l'entrée de la Riviere , qui apportoit au Gouverneur des Lettres , par lesquelles les Rois de *Jolo* & de *Mindanao* lui donnoient avis qu'ils venoient avec leurs Flottes au secours des Espagnols. Un si prompt secours de la part des Mahométans , contre les Mahométans , & en faveur de Chrétiens , parut d'autant plus suspect au Gouverneur , qu'un Soldat de la Garnison , de la Nation *Pampango* , la plus fidèle de toutes les Nations Indiennes , l'avoit secrettement averti , que lorsqu'il accompagna l'Ambassadeur Espagnol à

Jolo, il découvrit que ces Insulaires méditoient une entreprise contre les Chrétiens, & qu'une Magicienne avoit présenté au Roi de *Jolo*, une Lettre venue de la Mecque, qui lui promettoit l'Empire de toutes les Philippines. Don Amorrera usa de dissimulation; il leur répondit dans les termes les plus pleins de reconnaissance, que leur secours étoit désormais inutile, & qu'ils pouvoient s'en retourner avec la gloire d'une fidelle alliance, sans exposer leurs Troupes aux dangers & aux fatigues de la Guerre.

Les deux Rois ayant reçu cette réponse, qui ne s'accordoit pas avec leurs vûes, leverent le masque, & joignirent leurs Flottes à celle de *Butig*, commandée par le Frere de *Balasi*, qui venoit d'être tué. Ces trois Flottes entrèrent dans le Fleuve, & bloquerent

querent la Forteresse. Un des Missionnaires s'embarqua à tems dans une Galere , pour aller demander du secours à Manile. Il m'écrivit de l'Isle de *Zebu* ces tristes nouvelles. Nous conférâmes aussitôt avec les Missionnaires des Isles de *Leyté* & de *Samal* , & avec le Juge Espagnol , qui est Capitaine de la Province , sur les moyens de sauver les Peuplades , qui étoient sans défense. M. l'Evêque de *Zebu* , le Général Espagnol , & le Recteur du College dépêcherent trois Galeres bien équipées , avec un Aumônier , pour encourager les Soldats , & prendre soin de leur conscience. Le choix tomba sur le P. Doria , de l'Illustre Famille des Doria de Gênes. Quand ces trois Galeres arriverent à la Forteresse de *Iligan* , les Mahométans de *Malanao* s'étoient déjà

retirés , après avoir brûlé la Peuplade , & mené en esclavage les Chrétiens , qui ne s'étoient pas retirés à tems dans la Forteresse avec la petite Garnison d'Espagnols & de *Pampangos*. Il n'y avoit de Munitions dans cette Forteresse que pour charger deux fois l'Artillerie : la premiere décharge fit un tel effet sur les Mahométans , qu'ils leverent le Siège.

Les trois Galeres ne se croyant pas assez fortes , pour attaquer les trois Flottes qui bloquoient la Forteresse de *Samboangan* , s'en retournerent à *Zebu* : mais une Frégate venue en droiture du Port de *Jolo* , se trouvant à la vûe de la Forteresse , fut tout-à-coup entourée de quarante Galeres Ennemies : le Capitaine qui n'avoit nulle expérience , perdit courage , & se croyant perdu , il se mit à pleurer comme un enfant. Ce

fut un coup de la Providence dans cette triste conjoncture , que le P. Jean Nonet se trouvât dans la Frégate. Il exhorta l'Equipage à combattre , & à mourir généreusement pour la Foi , & son discours fit tant d'impression sur les esprits , qu'on le pria de faire les fonctions de Capitaine , avec promesse d'obéir ponctuellement à ses ordres. Alors le Pere défendit de tirer aucun coup de Canon sans son ordre , & il se contenta de prendre des mesures pour parer les Flèches empoisonnées , que les Mahométans tiroient de leurs Galeres. Cependant l'Ennemi s'approchoit insensiblement , tandis que tout l'Equipage étoit dans l'inaction. Quand le Pere aperçut que les Galeres étoient à la portée qu'il souhaittoit , il leur présenta le flanc du Navire , &

commanda de tirer toute l'Artillerie à la fois , ce qui s'exécuta si heureusement , qu'un grand nombre de Galeres Ennemies furent coulées à fond. Les Mahométans qui croyoient que les Chrétiens étoient dépourvûs de toutes Munitions de Guerre , prirent aussitôt la fuite , & laisserent à la Frégate la Mer libre , pour s'en retourner à *Jolo*.

Nonobstant cette Victoire, le siège continua encore plus de deux mois. Tous les Chefs Subalternes de la Place étoient blessés ou malades. L'un des Missionnaires étoit retenu au lit par une fièvre continue. Le Pere Recteur sortoit d'une longue maladie , mais l'état de langueur où il étoit , n'affoiblit point son courage : il se faisoit transporter en Chaise sur le Rempart , pour administrer les Sacremens aux bles-

sés , & pour animer les Soldats par sa présence. Le seul Don Amorrera , qui fit des prodiges de valeur , jouissoit d'une santé parfaite : il étoit jour & nuit sous les Armes , faisant les fonctions de Commandant , de Canonier , & de Soldat. Tous nos Missionnaires assurent que sous l'habit Militaire , c'est un vrai Religieux par l'intégrité de ses mœurs , & par l'ardeur de son zèle , un parfait Missionnaire. Cependant les Mahométans s'occupoient de leurs Sortilèges , pour empêcher que l'Artillerie n'eût son effet , & s'étant apperçus que le feu avoit pris seulement à l'amorce , ils s'écrierent transportés de joye , que le Dieu des Chrétiens étoit vaincu , & ils coururent en foule vers les Remparts. Ce fut alors que toute l'Artillerie jouant à la fois , nétoya la Campagne , & la

couvrit de morts & de blessés. Enfin , les Mahométans , ou épouvantés des prodiges qu'ils voyoient sur les Remparts , ou effrayés de la quantité de Soldats , que le feu de la Place & les maladies contagieuses leur avoient enlevés , ou intimidés par l'approche du Prince *Radamura* , furent forcés de lever le Siège , & de ramener leurs Flottes dans leurs Royaumes.

En effet , le Prince *Radamura* ayant jetté l'Ancre dans un Port voisin de la Forteresse , envoya une Ambassade au Gouverneur , pour lui donner avis de son arrivée. Don Amorrera se contenta de lui faire une réponse honnête. Le Prince jugeant par cette réponse , qu'on ne se fioit pas trop à ses promesses , écrivit une seconde Lettre , par laquelle il offroit , sur la simple parole du

Gouverneur , de se rendre à la Forteresse , peu accompagné & sans Armes. C'est ce qu'il exécuta à la Lettre. Après avoir renouvelé son alliance avec les Espagnols , il dit que son principal dessein étoit de faire la Guerre au Roi de *Jolo* , pour venger la mort du feu Roi son pere , & recouvrer les pieces d'Artillerie , dont ce Prince s'étoit emparé ; qu'à l'égard du Roi de *Mindanao* son Frere , il ne prétendoit pas pour le présent lui faire la Guerre , à moins qu'il ne se joignît au Roi de *Jolo* contre les Espagnols. Il ajouta , que les Mahométans de *Butig* & de *Malanao* étoient naturellement trop lâches , & avoient fait de trop grandes pertes , pour vouloir encore courir les risques de la Guerre. Après cette entre-vûe , le Prince *Radamura* envoya une

440 *Lettres de quelques*
provision abondante de vivres
à la Forteresse , & se retira dans
ses Etats.

En finissant cette Lettre , j'en
reçois une du Pere Estrada , qui
m'apprend que la Reine de *Sibuyan* , fille du Roi de *Jolo* , sou-
haitte avec empressement de se
faire instruire de la Doctrine
Chrétienne , & de recevoir le
Baptême ; & que les nouveaux
Fidèles, que tous ces mouvemens
de Guerre avoient obligés de se
refugier dans leurs Montagnes ,
reviennent peu à peu dans leurs
Peuplades. Aidez-nous , mon R.
P. , à prier le Seigneur qu'il nous
envoie de nouveaux Missionnai-
res , pour remplacer ceux qui
vont recevoir au Ciel la récom-
pense de leurs travaux. Plus de
cinquante sont morts depuis que
je suis arrivé en cette Province.
Il ne sera pas possible d'entre-

Missionnaires de la C. de J. 441
prendre de nouvelles Missions ,
si le P. Augustin Soller , qui a
passé en Europe , ne ramène avec
lui une bonne Recrue d'Ouvriers
Evangéliques. Je suis avec bien
du respect , &c.





SECONDE LETTRE
DU PERE
DE GOVILLE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS

Ancien Missionnaire de la Chine.

*Au sujet de la Réponse qu'a fait
à sa premiere Lettre l'Auteur
des Anecdotes, sur l'état de la
Religion à la Chine.*

A MONSIEUR ***.



MONSIEUR,

Avertisse-
ment, p. 2.

L'AUTEUR des Anecdotes,
après y avoir pensé, a enfin pris

Missionnaires de la C. de J. 443
le parti de répondre à la Lettre
que j'ai eu l'honneur de vous
écrire, au sujet des faits calom-
nieux qu'il m'avoit imputés, c'est-
à-dire, que dans un écrit de
105. pages, il renouvelle toutes
les injures, les invectives, & les
plus violentes déclamations ré-
pandues dans son premier Ou-
vrage, & qu'il les entremêle de
continuels écarts, ménagés arti-
ficiellement, pour faire oublier
aux Lecteurs l'état de la question.
Il intitule ce nouveau Libelle,
*Réponse à la Lettre du P. de Go-
ville, ancien Missionnaire de la
Chine, adressée aux RR. PP.
Jesuites.*

Est-ce en effet une réponse qui L. 1. p. 3.
prouve les faits, contre lesquels
je m'étois inscrit en faux ? & ce
qu'il promet dans ce Titre, l'a-
t-il véritablement exécuté ? C'est
ce que j'entreprends d'examiner

dans cette seconde Lettre, où je démontre deux choses. La première, que les calomnies dont il a voulu me noircir dans ses Anecdotes, subsistent en leur entier, & se manifestent invinciblement par sa Réponse même. La seconde, que dans cette Réponse, il invente contre moi de nouvelles calomnies, aussi odieuses, & aussi insoutenables que les précédentes.

Quand j'aurai prouvé ces deux articles, on verra ce qu'on doit penser de la hardiesse de cet injuste Aggresseur, lequel ose dire dès l'Avertissement qui est à la tête de sa Réponse : *Nous répondons à tout, & les Jésuites doivent être contents ;* & dans le corps de cette prétendue Réponse, *nous répondons à tout, excepté aux injures.* Je vous en

P. 2.

P. 6.

* On trouve sa première Lettre dans le XXII. Recueil, pag. 325.

Missionnaires de la C. de J. 445
laisse le jugement, Monsieur, &
à tous ceux, qui, comme vous,
ont le cœur naturellement droit
& équitable.

*L'Auteur des Anecdotes con-
vaincu de calomnie par sa Ré-
ponse.*

Il y a deux choses à examiner.
1°. Ce que cet Auteur avoit pu-
blié contre moi dans ses Anec-
dotes. 2°. Comment pour justi-
fier ce qu'il avoit faussement
avancé, il répond au *démenti* le L. 1. p. 2
plus net & le plus formel que je
lui ai donné dans ma première
Lettre. Allons par ordre.

1°. *J'ai été consulté, a-t-il dit* Tom. 4. p.
d'abord, *par un Missionnaire* 412. & 413.
sur les Cultes Chinois. 2°. *J'ai ré-* Ibid.
pondu à ce Missionnaire par un
écrit de ma main, signé de moi,
en faveur des superstitions con-
damnées, & cela après avoir si-

gné le Formulaire , & rendu le serment ; c'est-à-dire , après la publication du Décret de Clement XI. faite à la Chine en 1716. au-

Ibid.

quel j'ai souscrit. 3°. Ma Réponse tomba entre les mains d'un autre Missionnaire , qui en tira copie , & l'envoya à la S. Congrégation.

Ibid.

4°. Cette copie reçûe à Rome , le Pape ordonna au Général des Jésuites , de rappeler son Reli-

Ibid.

gieux de la Chine. 5°. Ayant appris la teneur de la Lettre (du P. Général ,) je crie à la calomnie , protestant devant Dieu & devant les Hommes , que cette accusation est une imposture. 6°.

Ibid.

L'ordre de repasser en France est suspendu pour quelque tems , & je demeure à la Chine , en attendant des ordres favorables du

Ibid.

Pape. 7°. Les Missionnaires de la Propagande , indignés de la fourberie des Jésuites , envoient à

Rome l'Original écrit de ma main.

8°. *Les ordres de la S. Congrégation sont conformes à ceux du Pape, & on ordonne pour la deuxième fois au Visiteur, de faire repasser en Europe le Religieux coupable, sans délai, sur les premiers Vaisseaux.* 9°. *Je ne juge pas à propos de rendre une obéissance si prompte.* 10°. *Je m'embarque enfin, mais après des délais de quelques années, & je ne passe en Europe qu'après des tergiversations qui durèrent long-tems.*

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Pour peu que le Faiseur d'Anecdotes eût été jaloux de son honneur & de sa réputation, il devoit faire les plus grands efforts pour prouver, *avec la clarté* des rayons du Soleil, cette suite de faits que j'ai niés, & que je nie encore. Il y étoit d'autant plus obligé, que me supposant coupable, & concluant du par-

Tom. 4. P.

384

ticulier au général, il tomboit avec fureur sur tous les Missionnaires Jésuites, qui, selon lui, sont tous également *rebelles au S. Siège*, tous également *parjures*, tous également *jouant le Pape*, & *se moquant de la Religion*.

F. 412.

 Rép. p.
21. & 97.

Accusation infiniment grave, & par la nature du crime, & par le nombre des Complices. Pour prouver la vérité de cette Accusation, que j'avois traitée de calomnie atroce, il y avoit une voye très-courte, mais décisive. C'étoit de publier l'Original de ma Réponse à la Consultation écrite, disoit-il, & *signée de ma main*. On attendoit avec impatience cette Pièce fameuse, laquelle devoit *me faire boire le Calice de l'humiliation*.

Rép. p.

22.

Mais bien loin de la rapporter, comme il le devoit faire,

comment se tire-t'il du *démenti* que je lui ai donné , & du *défi* que je lui ai fait de *prouver aucun de ces faits rapportés dans le plus grand détail* ? Il recule , il embrouille le fait essentiel qui sert de base à son système fabuleux , il s'entortille dans ses raisonnemens , & forcé au désaveu du fait principal , il substitue , par un second chef-d'œuvre de mauvaise foi , un *écrit secret* , aussi faux que ma prétendue Réponse à la Consultation , comme nous le verrons bien-tôt ; *écrit secret déterré* , dit-il , *par un Ecclésiastique prisonnier dans des Archives* , qu'on ne nomme point. Il en coûteroit trop à l'orgueil du Faiseur d'Anecdotes , de reconnoître sa faute , & encore plus de la réparer.

P. 3.

P. 15.

Puisqu'il n'a pu donner au Public , ni le prétendu Original de

P. 3.

ma Réponse à la Consultation ; ni la Copie ; deux Pièces contre lesquelles je m'étois *inscrit en faux*, & que je l'avois *défié* de produire ; n'est-ce pas déjà une preuve générale qui le convainc des calomnies, dont il a tâché de me flétrir dans ses Anecdotes ; En voici de plus particulières, tirées des étranges variations, & des contradictions manifestes de sa Réponse.

PREMIERE VARIATION.

P. 412.

Selon ce qu'il avance dans ses Anecdotes, c'étoit un *Missionnaire* qui m'avoit consulté sur les *Cultes Chinois*. Aujourd'hui il avoue dans sa Réponse, qu'aucun *Missionnaire* ne m'a consulté.

P. 20.

DEUXIEME VARIATION.

P. 412.

J'avois répondu par écrit à la Consultation, & ma Réponse s.

Missionnaires de la C. de J. 451
gnée & écrite de ma main, avoit
été mise entre les mains de celui
qui l'avoit demandée. Aujourd'
d'hui il reconnoît que je n'ai ré-
pondu à aucune Consultation,
beaucoup moins répondu par un
écrit de ma main.

P. 20.

TROISIEME VARIATION.

A croire les Anecdotes, ma
Réponse étant tombée entre les
mains d'un Missionnaire, il en
avoit tiré copie. Aujourd'hui il
n'est plus question d'un Mission-
naire qui tire copie; c'est, dit-
il dans sa Réponse, un Caté-
chiste, qui ayant appliqué un pa-
pier Chinois, que l'on sçait être
fin & transparent, sur l'Original,
en fit une copie très-ressemblante.
Contradiction visible, & de plus,
second mensonge ajouté au pre-
mier, comme nous le dirons dans
la suite.

P. 413.

P. 16.

QUATRIÈME VARIATION.

P. 412.

Dans un esprit de révolte & plein de mépris pour le S. Siège, j'avois déclaré *sans façon*, disoit-il, que la pratique du Pere Ricci devoit être conservée ; que la condamnation que Rome en avoit faite contre les règles, étoit sans conséquence, & qu'on pouvoit continuer d'offrir devant les Tablettes de Confucius & des Ancêtres des présens, sans retrancher l'Inscription ordinaire : que le Tien & le Chang ti étoient le Dieu des Chrétiens, & qu'on ne devoit pas ôter des Eglises les Tableaux où étoit écrit le King tien, adorez le Ciel.

Ce détail si circonstancié avoit en marge des guillemets, pour persuader aux Lecteurs que c'étoient mes propres paroles, mot pour mot, sans addition ni di-

minution. Aujourd'hui mes paroles ne sont plus mes paroles , & tout ce détail mis sur mon compte , est totalement supprimé dans sa Réponse. Il se contente de dire , (& ce qu'il m'attribue est encore une fausseté ,) que j'ai reconnu que le Tien & le Chang ti est le Dieu des Chrétiens.

P. 15.

Il y a lieu au reste de s'étonner , que cet Auteur , qui se vante faussement d'avoir soutenu les fatigues de Missionnaire , & de porter les marques de l'Apostolat , soit si peu instruit du vrai sens du Décret *Ex illa die* , qu'il lui fasse dire ce que ce Décret ne dit pas. Le Pape , il est vrai , défend de se servir des mots *Tien & Chang ti* pour exprimer le vrai Dieu , *ad significandum verum Deum nomina Tien , Cælum , & Chang ti supremus Imperator penitus rejicienda* ; mais il n'est pas moins

P. 93.

vrai que le Pape ne va pas plus loin, & qu'en particulier il ne touche nullement à cette question; sçavoir si les Chinois ont connu Dieu, ou non, sous ces deux caractères de leur Langue.

Pour le Faiseur d'Anecdotes, sans doute plus éclairé que le S. Siège, il décide hardiment la question; afin de se rendre coupable, il ne craint point de mettre tous les Chinois au nombre des Athées, sans s'appercevoir qu'il blasphème ce qu'il ignore, & que de son autorité il fait le procès, non-seulement à une nuée de Missionnaires de tous les Ordres, tant anciens que modernes, très-habiles dans l'intelligence des Livres Chinois, mais encore à M. l'Evêque d'Eleutheropolis, qui de nos jours, nonobstant le Décret *Ex illa die*, sous les yeux du S. Siège, pense com-

me eux , & soutient avec eux que les Chinois ont connu Dieu , & l'ont exprimé par ces deux noms *Tien & Chang ti.*

CINQUIEME VARIATION.

Un Missionnaire , disoit l'Anonyme , avoit envoyé à Rome la Copie de ma Réponse , & quelques années après les Missionnaires de la Propagande y envoyèrent l'Original écrit de la main du Pere de Goville ; & ces deux Pièces avoient été reçues à Rome. Aujourd'hui elles n'y ont été ni reçues , ni même envoyées ; mais il lui plaît dans sa Réponse d'imaginer un autre Original & une autre Copie faite par le pinceau Chinois , (ce sont encore là deux faussetés , comme on le verra). La Copie , dit-il , a été envoyée à Rome , & l'Original remis au Mandarin , & déposé dans

P. 413.

P. 15.

456 *Lettres de quelques
des Archives*, qu'il a grand soin
de ne pas nommer. Quelle preuve
plus sensible de la calomnie
de ses Anecdotes, & de l'im-
possibilité où est l'Auteur d'ap-
porter la moindre preuve des faits
qu'il a inventés contre moi?

SIXIÈME VARIATION.

P. 113. Il avoit cité dans ses Anec-
dotes deux différens ordres don-
nés au Général des Jésuites. Le
premier, disoit-il, donné par le
Pape sur la seule Copie de ma
prétendue Réponse à la Consul-
tation. Le second, sur l'Origini-
al même, donné par la S. Con-
grégation, dont les ordres furent
conformes aux premiers. P. 55. Ajour-
d'hui il n'y a plus deux ordres
donnés en différens tems, mais
un seul, & cet ordre imaginaire,
étoit, dit-il, suivant le bruit pu-
blic

Missionnaires de la C. de J. 457
blic de Canton , uniquement de
la sainte Congrégation.

SEPTIEME VARIATION.

Le Général des Jésuites , pour P. 413.
obéir au Pape , avoit ordonné au
Visiteur de faire repasser en Fran-
ce son Religieux coupable , & je
n'eus pas plutôt appris la teneur
de la Lettre (du Général) qui me
regardoit , que je me suis mis à
crier à la calomnie & à l'impostu-
re. Aujourd'hui la réponse du
Faiseur d'Anecdotes ne met plus
sur la scene , ni le Général des
Jésuites , ni le Visiteur ; & s'il me
fait encore *crier à la calomnie* ,
ce n'est plus au sujet de la Lettre
du Général , mais à l'occasion
d'un *écrit secret inventé* , dit-il , P. 55.
par un Mandarin à un Ecclésiast-
ique prisonnier.

HUITIEME VARIATION.

Pour étayer la calomnie d'un P. 413.
Rec. XXIII. V.

P. 18.

rappel flétrissant, il s'étoit autorisé du témoignage des Missionnaires de la Propagande, touchant la réalité d'une Consultation sur les Cultes Chinois, & d'une Réponse écrite & signée de ma main. Aujourd'hui, dit-il dans sa Réponse, *ce que les Anecdotes ont rapporté sur la réalité d'une Consultation & d'une Réponse, c'est sur la bonne foi de quelques Voyageurs.* Vit-on jamais contradiction plus palpable?

NEUVIÈME VARIATION

P. 413.

Le Pere de Goville ayant crié à la calomnie, la Conclusion fut, qu'il demeureroit à la Chine, en attendant des ordres favorables du Pape. Par-là on insinuoit, qu'en vertu de mes représentations, l'ordre de repasser en France avoit été suspendu par le

Visiteur. Aujourd'hui il n'est plus parlé dans la Réponse, ni de représentations de ma part, ni de l'exécution de l'ordre du Général suspendue par le Visiteur : Et quelles représentations aurois-je pû faire contre un ordre, qui ne pouvoit pas m'être connu, puisqu'il n'a jamais existé, qu'il n'a point été donné au Général des Jésuites, ni écrit de Rome par le Général, ni signifié à la Chine par le Visiteur ?

DIXIEME VARIATION.

L'ordre étoit de m'embarquer *sans délai sur les premiers Vaisseaux, & par une nouvelle désobéissance de ma part, les délais avoient été de quelques années, & il ne fut enfin exécuté qu'après des tergiversations qui durèrent long-tems. Aujourd'hui, ni tergiversations pour obéir, ni délais pour partir.*

P. 413.

Que de contradictions visibles !
Que de faits odieux avancés hardiment dans les Anecdotes , & que l'Auteur forcé intérieurement d'en reconnoître la fausseté , auroit dû retracter , s'il avoit eu tant soit peu de bonne foi ! Se joue-t'on ainsi de la crédulité du Public ? Et ceux qui prêtent l'oreille à de semblables Ecrivains , lorsqu'ils se déchaînent contre les Jésuites , sont-ils excusables devant Dieu & devant les Hommes , s'ils ne se mettent pas en garde contre la malignité & les impostures de leurs Libelles ?

Ce qui étonne , & ce qu'on a de la peine à comprendre , c'est qu'après tant de mensonges , dont le Faiseur d'Anecdotes est convaincu , & qui auroient dû le couvrir de confusion , il parle encore d'un air triomphant , & que substituant un second Ecrit au

premier , également rempli de faussetés , il a le front de dire ,
la vérité des faits qui regardent P. 54.
le Pere de Goville , a été rétablie
& mieux expliquée par la déclara-
tion du Missionnaire , qui a
tout vu , tout sçu , & tout enten-
du à Canton dans le tems de l'é-
vénement ; c'est-à-dire , selon son
langage , qu'il a le secret de ré-
tablir la vérité des faits , en l'ob-
scureissant & en la défigurant de
plus en plus par de nouvelles ca-
lomnies , ainsi que je le ferai voir ;
mais peu lui importe. Dans les
principes de sa Morale , un Jé-
suite n'a nul droit à sa réputa-
tion. Lorsqu'on s'efforce de le dé-
crier , c'est pour le bien de l'Egli- P. 5. & 96.
se , c'est pour l'édification des Fi-
dèles , & le service de l'Etat.
Supposer des crimes énormes à
un membre d'un corps gangrené P. 68.
depuis les pieds jusqu'à la tête ,

P. 61.

c'est le rendre recommandable dans sa Communauté, & digne de la confiance du Général, aussi bien que de l'estime de la Société entiere. Puis ajoûtant la raillerie

P. 62.

à l'insulte, c'est lui faire honneur, poursuit-il, & rendre justice à sa fermeté à ne se point départir des sentimens de sa Compagnie. Peut-on pousser l'outrage plus loin? Je laisse au Lecteur équitable à juger de quel esprit est animé un Ecrivain, capable de se livrer à de tels excès d'injustice & de fureur. Pour moi je les lui pardonne volontiers, & je souhaite de tout mon cœur que Dieu vengeur de l'innocence si indignement attaquée, daigne aussi les oublier.

L'Auteur des Anecdotes convaincu de nouvelles calomnies dans sa Réponse.

Ne perdons rien des paroles

Missionnaires de la C. de J. 463
de cet Auteur , elles méritent
d'être pesées attentivement. Voi-
ci comme il s'explique.

*Avant que de répondre en dé-
tail à ce que dit le Pere de Go-
ville , recevez , mes Peres , une
Relation exacte du fait qui le
regarde , dictée , écrite , & con-
firmée de bouche par un Mission-
naire , qui a tout vu & tout en-
tendu , qui a déterré l'écrit secret
du Pere , & en a fait donner avis
à Rome. Ce Missionnaire , prin-
cipal Acteur de la Scene , mérite
d'autant plus d'être cru , qu'il a
été témoin oculaire de tout. Voi-
ci comme il s'exprime , & comme
il s'est exprimé à Paris , à Rome ,
& ailleurs. Si nous ne marquons
pas son nom , c'est pour ne le pas
exposer à la mauvaise humeur
d'une Société , accoutumée à faire
boire jusqu'à la lie le calice amer
de sa colere , à quiconque a le mal-
heur de lui déplaire.*

P. 15.

V iv

Beau début, & qui mérite d'abord quelques réflexions.

1°. Il cite un Missionnaire, mais *prisonnier*, comme on le va voir. Un homme détenu en prison, & qui a perdu l'usage de sa liberté, comment peut-il *tout voir* & *tout entendre*.

2°. Ce Prisonnier, *témoin oculaire* mérite d'être *cru*, dit-il ; mais s'il étoit visiblement partial, s'il étoit du camp ennemi, s'il étoit justement recusable, fût-il tout yeux & tout oreilles, mériterait-il, je ne dis pas *d'être cru*, mais même d'être écouté ?

3°. Ce Prisonnier témoin oculaire, n'est après tout qu'un *témoin* : Or, un seul témoin, surtout lorsque tant de raisons rendent son témoignage suspect, ne peut certainement faire preuve, que chez les amis du Faiseur d'Anecdotes, lesquels, quand il

Missionnaires de la C. de J. 465
s'agit des Jésuites , sont toujours
disposés à prendre les plus lé-
gers soupçons pour des démon-
strations , les accusations d'un
ennemi pour des preuves , & de
simples apparences pour la réa-
lité. Accoûtumés à saisir avec
empressement , & à répandre
dans le Public les fables les plus
absurdes , & jusqu'aux bruits in-
certains de quelques Voyageurs
ignorans ou peu instruits , ils se
flattent de rendre tout croyable ,
à force de parler contre une
Compagnie , qu'ils s'efforcent de-
puis tant d'années de rendre
odieuse.

Mais sans nous arrêter à la for-
me , venons au fonds. Quel est
donc ce Prisonnier , *principal* ,
ou plutôt l'unique *Acteur de la*
Scene ? L'Homme aux Anecdotes
ne veut pas *marquer son nom* ,
mais il le fait assez connoître ,

466. *Lettres de quelques*
ce qu'il en rapporte ne pouvant
convenir qu'au seul M. Guigue.*
Cet Ecclésiastique n'est plus
membre du Séminaire des Mis-
sions Etrangères. Il l'étoit enco-
re , lorsque par ordre de l'Em-
pereur *Kang hi* , il fut mis en pri-
son d'abord à Peking , & ensuite
à Canton. Il en sortit par l'Am-
nistie qu'accorda à plusieurs Pri-
sonniers le nouvel Empereur
Yong tching ; mais rappelé de la
Chine par des ordres réitérés ,
tant du Séminaire des Missions
Etrangères , que de la S. Con-
grégation , il est enfin revenu en
France depuis quelques années.
Les raisons qui l'ont fait mettre
en prison à Canton & à Peking ;
celles qui ont causé son rappel en

* Du vivant de l'Empereur *Kang hi* , il n'y a eu
d'Ecclésiastiques Prisonniers à Canton , que M.
Appiani & M. Guigue. (M. Bourghesi n'étoit pas
Prêtre.) Le premier est mort à Macao , au mois
d'Août 1732. Le second est revenu en France , &
est actuellement à Rome.

Europe , & sa sortie du Séminaire des Missions Etrangères depuis son retour en France , ne sont point de mon sujet , & je me fais un devoir de les supprimer.

Après cet éclaircissement sur l'Auteur de la Relation qu'on va rapporter , si cependant elle est de M Guigue ; car ce Faiseur d'Anecdotes m'ayant imputé de faux Ecrits , avec des Guillemets en marge , pourroit bien avoir imputé pareillement à M. Guigue une Relation qui ne seroit pas de lui. Après , dis - je , cet éclaircissement , ne craignons point de paroître devant ce présomptueux Philistin , qui insulte fierement à l'Armée d'Israël , & qui au lieu de la Lance ou de l'Epée , tient en main une *Déclaration secrète* , avec laquelle il menace tout le Corps des Jésui-

468 *Lettres de quelques*
tes d'une défaite entière & pro-
chaine. Soutenu, aussi-bien que
David, de la protection du Sei-
gneur, & couvert du seul bou-
clier de la vérité, il ne me sera
pas difficile de triompher de sa
haine & de sa fureur. Il ne faut
pour cela qu'examiner cette *Dé-
claration secrète*. La voici telle
qu'elle est rapportée par l'Ano-
nyme, dans sa Réponse.

P. 25. & *Monfieur N.* (c'est-à-dire M.
uiv. Guigue,) étant détenu dans les
Prifons de Canton (il étoit, non
dans les Prifons de Canton, mais
dans une vaste & belle Bonze-
rie.) *Un Mandarin qui l'aimoit,*
lui confeilla de reconnoître que le
Tien & le Changti étoit le Dieu
des Chrétiens, qu'il le pouvoit
faire par une Déclaration fecret-
te, comme avoit fait le P. de Go-
ville, & que par-là il obtiendrait
fa liberté (Faire dire à un Man-

Missionnaires de la C. de J. 469
darin qu'un Prisonnier par ordre
de l'Empereur *Kang hi*, obtien-
droit sa liberté à la faveur d'une
Déclaration secrète ; c'est dans
le génie du Gouvernement Chi-
nois, la plus haute extravan-
ce qui puisse tomber dans l'es-
prit.) Monsieur N. répondit au
Mandarin, qu'il avoit de la peine
à croire que le P. de Goville eût
fait une telle Déclaration, mais
que quand le fait seroit véritable,
il ne croyoit pas pouvoir en faire
autant. Le Missionnaire ayant
parlé à plusieurs Européens de la
Déclaration du P. de Goville, ce
Pere qui en fut informé, l'accusa
hautement d'être un Calomnia-
teur, & l'appella en réparation ;
mais Monsieur N. ayant informé
le Mandarin de ce qui se passoit,
& de l'embarras où il se trou-
voit, celui-ci trouva le moyen de
tirer la Déclaration du lieu se-

470 *Lettres de quelques*
eret où elle étoit en dépôt, quoique
cela ne fût pas permis, & il l'a
communiqué à l'Ecclésiastique
Prisonnier, qui, sans perdre de
tems, la fit copier par un Caté-
chiste, qu'il avoit auprès de lui,
lequel ayant appliqué un papier
Chinois, que l'on sçait être fin &
transparent sur l'Original, en fit
une copie très-ressemblante. Mon-
sieur N. ayant cette copie la fit
voir à plusieurs personnes, & la
nouvelle en étant bien-tôt venue
au P. de Goville, que l'on avoit
sa Déclaration en Original, &
qu'on la montrait, ce Pere se
croyant assuré qu'on ne pouvoit en
donner de preuves, encore moins
la montrer, parce qu'il étoit dé-
fendu de la tirer des Archives où
elle étoit déposée, intenta procès
à Monsieur N. & l'accusa com-
me faussaire; mais le Missio-
naire ayant eu la précaution de

Missionnaires de la C. de J. 471
faire voir l'Original de la Déclaration du P. de Goville à plusieurs Missionnaires de la Propagande, avant que de la remettre au Mandarin, ceux-ci écrivirent à Rome, & y envoyèrent la Copie que Monsieur N. avoit fait tirer, d'où en conséquence, ordre fut donné au Général, de faire repasser son Religieux en France.

Voilà un long narré qui contient plusieurs chefs d'accusation. Quelle est ma Réponse? Elle est courte; autant d'articles, autant de mensonges, & je défie encore le Faiseur d'Anecdotes d'en prouver un seul. Cependant, il se sçait si bon gré du récit qu'il vient de faire, qu'à la page 55. il reprend sommairement ce qu'il avoit déjà dit, de crainte apparemment, qu'il n'échappe à la mémoire du Lecteur. Écoulons-le.

Par ce récit, quoiqu'il en soit de la Consultation & de la Réponse à la Consultation, il est vrai que le P. de Goville a donné un Ecrit secret; vrai que cet Ecrit étoit favorable aux superstitions condamnées; vrai que cet Ecrit avoit été donné pour n'être pas montré; vrai que le secret fut éventé par un Mandarin à l'Ecclesiastique Prisonnier; vrai que le P. de Goville ayant appris, cria à la calomnie, comme il fait aujourd'hui; vrai que l'Ecrit fut produit en Original, & en même tems copié; vrai que les Missionnaires de la Propagande furent témoins de la conformité des deux Ecrits; vrai qu'ils en écrivirent à Rome; vrai que l'ordre y fut donné pour rappeler en Europe le P. de Goville.

Récapitulation faite sans doute pour me faire boire de plus en

Missionnaires de la C. de J. 473
plus le calice de l'humiliation.
Mais pourquoi y a-t-il omis un
article , sur lequel il avoit tant
appuyé à la page 16. & qui de-
voit lui paroître essentiel , parce
qu'il confirmoit en quelque sorte
tous les autres ? Sçavoir , que
j'accusai hautement l'Ecclésiasti-
que prisonnier d'être un calomnia-
teur , que je l'appellai en répara-
tion , que je lui intentai procès ,
& l'accusai comme faussaire.

P. 16.

Est-ce à dessein que le Faiseur
d'Anecdotes dissimule cet arti-
cle si-bien circonstancié ? Peut-
être a-t'il entrevû qu'il pouvoit
se tourner en preuve contre lui ,
comme en effet il est de nature à
répandre un grand jour sur tou-
tes les faussetés , qui lui ont servi
à fabriquer cette Histoire.

Car enfin un *procès intenté* par
un Missionnaire contre un Mis-
sionnaire dans un pays infidèle ,

474 *Lettres de quelques*
tel que la Chine, a dû faire un
grand éclat, non seulement dans
le pays même, mais dans l'Eu-
rope entière. Les Jésuites man-
quoient-ils alors d'ennemis à
Canton ? Non certes. Et où en
manquent-ils ? Combien d'émis-
saires, combien de surveillans,
combien de Pensionnaires du
parti répandus partout, & jusqu'à
Peking même ; je le répète, jus-
qu'à Peking même ? D'ailleurs,
combien de Négocians de tou-
tes les Nations de l'Europe fai-
sant le commerce à Canton, les-
quels n'auroient pû ignorer ce
procès intenté ?

Par quelle fatalité ne met-on
donc sur la Scene qu'en l'année
1736. & après un *démenti net &*
formel un fait si public, si criant,
& si scandaleux, qui seroit arri-
vé à Canton quinze ou vingt ans
auparavant ? S'il eût été vérita-

ble, je ne crains pas de le dire, cent bouches l'auroient fait retentir dans tous les coins de l'Univers, & on l'auroit habillé de toutes les façons dans une infinité de Libelles satyriques. Cependant jusqu'à cette année 1736. on a gardé en Europe un profond silence sur ce *procès intenté*, on l'y a ignoré, & on l'ignore encore à Canton. Preuve certaine, non seulement que le fait est faux, mais que la Relation *dictée, écrite, & confirmée par un Missionnaire*, est pareillement une fausse Relation.

P. 15.

Procès intenté. Quand ? A quel Tribunal ? Quel Juge en a connu ? Est-ce le Viceroy de Canton ? Est-ce l'Evêque du lieu ? Qu'on nous dise donc des choses possibles, vraisemblables, sentées, & prouvées, si l'on veut être cru. Quand on a tant de

476 *Lettres de quelques*
penchant à débiter des menfon-
ges, du moins faudroit-il sçavoir
leur donner quelque ressemblan-
ce avec la vérité.

P. 16.

Procès intenté. Pourquoi ? à
titre de *faussaire*, dit-on, de *calomniateur*, & de *calomniateur*
appelé en réparation. La même
Réponse revient. Devant qui
ai-je accusé l'Ecclésiastique pri-
sonnier ? Quel a été le Juge ?
Quel Jugement a-t'il rendu ?

Si j'ai accusé *hautement* l'Ec-
clésiastique d'être un calomnia-
teur, & un faussaire, il n'aura
pas manqué de se défendre *hautement* de cette accusation, c'est-
à-dire, que du moins il s'en fera
défendu pardevant tous les Mis-
sionnaires, qui étoient alors à
Canton, au nombre de trente ou
quarante. Mais quelle nouvelle
espece de prudence & de *précau-*
tion dans cet accusé ! Il veut

P. 16.

Missionnaires de la C. de J. 477
prouver *hautement*, qu'il n'est ni
calomniateur, ni faussaire, &
avant que de remettre au Man-
darin *l'Original de la Déclara-
tion secrète*, il ne le fait voir
qu'aux seuls Missionnaires de la
Propagande; car il n'est fait
mention que d'eux seuls, c'est-
à-dire, qu'il ne le fait voir qu'à
M. Appiani, & aux RR. PP.
Joseph Ceru & Dominique Per-
roni. Qu'il fait beau voir après
cela le Faiseur d'Anecdotes dire
avec emphase, *l'inspection de*
l'Original convainquit tout le
monde. A quoi se réduit *tout ce*
monde? A trois personnes seule-
ment, & à rien plus. Je soutiens
donc, & sans crainte, d'être dé-
menti par *tout ce monde* qu'il ci-
te; je soutiens que tout le détail
de la *Relation*, dictée, écrite, &
confirmée par un *Missionnaire*,
est une pure fiction, aussi notoire

478 *Lettres de quelques*
que celle de la *Déclaration se-*
crete, ou de l'*Ecrit secret favora-*
ble aux Superstitions condamnées,
déposé chez un Mandarin. Cet
Ecrit secret n'exista jamais, &
c'est encore une pièce fausse &
supposée.

P. 15. &
16. D'où il résulte, 1°. que cet
Ecrit secret n'a pû être, ni déter-
ré par l'*Ecclésiastique prisonnier*,
2°. ni communiqué à l'*Ecclésiasti-*
que par un Mandarin, 3°. ni
copié par un *Catéchiste*, 4°. ni
la Copie montrée aux *Missionnai-*
res de la Propagande, 5°. ni la-
dite Copie envoyée par eux à Ro-
me, 6°. ni l'*Original remis au*
Mandarin, 7°. ni en conséquence
l'ordre donné au *Général des Je-*
suites de me faire passer en Fran-
ce. Tous faits avancés avec au-
tant de hardiesse, que de fausseté:
Ces conséquences sont liées
nécessairement avec le principe.

Il s'agit de l'établir d'une manière convaincante, & qui ne laisse pas le moindre doute.

En premier lieu, si cet *Ecrit* P. 55.
secret est réel, & que la *Copie* en

ait été envoyée à Rome, ainsi que l'assure le Faiseur d'Anecdotes, & qu'elle y ait été reçue, elle doit être dans les Archives de la Propagande. Pourquoi ne la produit-il pas, lui qui, à l'entendre, semble avoir la clef de ces Archives, & en disposer à son gré? après *le défi* que je lui ai donné, c'étoit une voye sûre de se justifier & de me confondre. Pourquoi ne s'en sert-il pas? Est-ce par ménagement pour ma personne? N'est-ce pas plutôt par l'impuissance où il est de produire ce qui n'a jamais existé?

Qu'il me réponde en second lieu, en quelle Langue étoit cette *Déclaration secrète*. Ce ne pou-

P. 59.

P. 26.

voit être qu'en Latin ou en François, car je ne sçai ni écrire les caractères Chinois, ni même manier le pinceau. On la suppose pourtant de ma main, puisqu'un Catéchiste ayant appliqué un papier fin & transparent sur l'Original, en fit une copie très-ressemblante. On avoit déjà dit nettement dans les Anecdotes, que l'Original étoit écrit de la main du P. de Goville.

P. 413.

P. 55.

Or, à quel propos donner à des Mandarins une *Déclaration secrète*, en une langue, qu'ils ne pouvoient ni lire, ni entendre? De la donner, sans que ni moi, ni aucun Missionnaire de Canton en ayons été requis par aucun Mandarin? De la donner en faveur des superstitions condamnées, après avoir signé en 1716. avec ferment le Decret du S. Siège? Encore faut-il quelque

que apparence de raison , ou plutôt quelque grand intérêt , pour violer un serment rendu publiquement & par écrit , & cela au hazard d'être infailliblement découvert ; car enfin , je n'ignorois pas combien il y avoit alors à Canton d'yeux ennemis qui m'éclairoient de fort près , & qui étudioient toutes mes démarches. Est-on scelerat & parjure de gayeté de cœur ? Se fait-on un jeu de trahir sans fruit sa conscience , précisément pour la trahir ?

Mais , quel intérêt pouvois-je avoir , & qu'avois-je à espérer des Mandarins de Canton , pour leur donner une *Déclaration* P. 18. & 55. *secrete contre le Saint Siège* ? Dès l'année 1707. j'avois reçu la Patente de l'Empereur , & en vertu de cette Patente , il m'étoit permis de rester dans l'Empire. Au

mois de Janvier 1708. je commençai à demeurer à Canton en toute liberté, gérant les affaires de notre Mission Françoisise au vû & au scû des Mandarins, & avec l'expres consentement du Viceroi. J'ai beau y penser, je ne vois rien qui puisse soutenir le plus léger prétexte à une supposition si mal concertée.

Le Faiseur d'Anecdotes, pour donner à ses calomnies quelque air de vérité, hazarde deux conjectures, que j'ai honte de rapporter, tant elles sont frivoles.

P. 18. La premiere, c'est, dit-il, que j'ai été forcé de répondre par une Déclaration secrette, conformément au sentiment de la Compagnie ? Qui donc m'a forcé de répondre. Quand ai-je été interrogé ? Car une réponse, sur-tout une réponse forcée suppose une interrogation. Par qui ai-je été in-

Missionnaires de la C. de J. 483
interrogé ? à quelle occasion ?

Avant les Decrets de Clément XI. les Jéuites permettoient, il est vrai, & ils ont cru devoir permettre les cérémonies Chinoises, telles qu'Alexandre VII. les avoit permises, & ils les regardoient comme un culte civil & politique. Peut-on douter qu'ils n'aient agi de bonne foi, de même que tant de Missionnaires de différens Ordres, qui ont tenu la même conduite? C'est la justice que leur rend Clément XI. lui-même dans le Decret du 20. Novembre 1704 en excusant, comme il fait, la droiture de leurs intentions *. Mais depuis la publication du Decret *Ex*

* *Culpandos non esse illos Missionarios qui aliam praxim sequi hactenus duxerunt, cum mirum videri non debeat, quod in eiusmodi materia per tot annos discussa, & in qua juxta diversas Apostolica sedi expostitas circumstantias, diversa iidem antehac emanarunt ejusdem sedis responsa, concordēs unius non fuerint in eadem sententiâ.*

484 *Lettres de quelques
illa die*, faite à la Chine en 1716.
les Jésuites n'ont plus qu'un seul
& même sentiment, qui est ce-
lui de la soumission. Les calom-
nies & les satyres de leurs enne-
mis, n'ont servi qu'à la rendre
plus authentique & plus solemnel-
le. Le S. Siège a la signature de
chaque Missionnaire Jésuite. La
vérité parle aux yeux. S'opiniâ-
trer, comme fait l'Anonyme,
malgré l'évidence des faits, à
dire le contraire, c'est nier qu'il
fait jour en plein midi.

Sa seconde conjecture est aus-
si peu sensée & également insou-
tenable. Il prétend que j'ai été
obligé de me servir de ce moyen
(d'une déclaration secrète en fa-
veur des Superstitions condam-
nées) *pour me défendre des Por-
tugais, qui ne voyoient qu'avec
des yeux mécontents, le commerce
que je faisois des pains d'or des Chi-*

Missionnaires de la C. de J. 484
nois avec l'argent des Européens.

Nouvelle calomnie sur laquelle j'aurai bientôt de quoi le confondre. En attendant, qu'il me dise ce que j'avois à craindre des Marchands *Portugais* : je demurois à Canton avec la Patente de l'Empereur, & la permission expresse du Viceroi. J'étois en possession depuis l'année 1708. d'y exercer mon emploi sans contradiction. Que pouvois-je donc craindre *des Portugais* dans un Port, qui d'ailleurs étoit libre & ouvert à toutes les Nations ? N'ayant rien à craindre de la part *des Portugais*, quel besoin pouvois-je avoir de me défendre d'eux ? Ayant à me défendre d'eux, le plaissant moyen pour m'en défendre, que de mettre en dépôt chez des Infidèles une Déclaration secrète en faveur des Superstitions condamnées ?

P. 55. *Déclaration secrète, dit-on ,
& donnée pour n'être pas montrée.
Une piece secrète, & donnée
pour n'être pas montrée, fut-elle
jamais faite pour servir de dé-
fense ?*

*Déclaration en faveur des Su-
perstitions condamnées. Et qu'im-
porte à des Marchands Portu-
gais, ce que pense ou ne pense pas
un Missionnaire François, en
matiere de Religion ?*

*Déclaration déposée chez des
Infidèles. Et cette piece enleve-
lie dans l'oubli même des In-
fidèles, dont le sort étoit de
ne jamais voir le jour, on la
donne sérieusement pour une ar-
me offensive & défensive contre
les Portugais ? Non, le Public
n'est point assez dupe, ni assez
crédule, pour ajouter foi à des
impostures si grossièrement ima-
ginées.*

Cependant , que l'Auteur de ces impostures suppose des faits arrivés à la Chine , c'est-à-dire , à cinq ou six mille lieues de la France , & que sur ces faits tant de fois réfutés , il tâche d'en imposer au Public , j'en suis moins surpris. Il sçait qu'il n'est pas facile d'éclaircir la vérité dans des pays si éloignés. Mais ne faut-il pas qu'il ait perdu toute pudeur , pour supposer , comme étant arrivés en Europe , des faits qui se feroient , pour ainsi dire , passés sous nos yeux , s'ils étoient véritables , & dont il est si aisé de découvrir la fausseté. C'est ce que fait le Faiseur d'Anecdotes , qui , après un *démenti le plus formel* , a encore le front de soutenir dans sa Réponse la même fausseté qu'il avoit avancée dans ses Anecdotes ; sçavoir , *que le Général des Jesuites , en consè-*

L. I. P. 7.

P. 55.

488 *Lettres de quelques*
quence d'un Ordre de la S. Con-
grégation, m'a rappelé en Fran-
ce. La S. Congrégation a ses Ar-
chives, lui ai-je dit avec l'assu-
rance d'un homme qui ne craint
rien, parce qu'en effet il n'a rien
à craindre. Je l'ai dit, & je le
répète avec la même assurance.

L. 1. P. 4. *La S. Congrégation a ses Ar-*
chives, Qu'on les consulte, tant
sur les ordres prétendus donnés
au Général des Jésuites pour me
rappeller en France, que sur la
Déclaration secrète, ou sur la
Réponse à la Consultation, à
coup sûr on n'y trouvera jamais ce
qui n'a jamais été. L'ordre de
me rappeller de la Chine est
donc évidemment une pure fic-
tion. La Déclaration secrète,
qui l'a, dit-on, occasionné, est
donc aussi malicieusement sup-
posée, que l'ordre même.

A tant de calomnies que l'A-

Missionnaires de la C. de J. 489
nonyme a imaginées , & qu'il dé-
bite sans honte à la faveur des
ténébres où il se tient caché , il
ajoute un *fait nouveau* , qui lui
a échappé dans ses six Tomes
d'Anecdotes , & dont heureuse-
ment il s'est rappelé le souvenir
dans sa Réponse. Il me reproche
d'avoir fait à Canton *un des plus*
grands négoces de l'Orient. Après
quoi il me remet charitablement
devant les yeux *les Loix de Dieu*
& *de l'Eglise* , qui défendent le
négoce si fortement aux *Ecclésiastiques*
& aux *Religieux*. Je lui
suis obligé de son zèle à me rap-
peller le souvenir de mes de-
voirs , mais j'aurois voulu qu'il
eût été plus attentif à ne se pas
contredire lui-même. Dans la
même page , où il parle de ce
fait comme nouveau , on n'a qu'à
lire cinq ou six lignes de suite ,
& l'on verra que tout à coup ce

P. 19.

P. 20.

P. 19.

même fait, cesse sous sa plume d'être nouveau. C'est, dit-il, la coutume de la Compagnie aussi déclarée pour le négoce dans ces pays d'Orient, que pour les cultes condamnés.

Mais que le fait soit nouveau ou non, l'accusation n'en est pas moins grave, & sans doute il en a des preuves d'une évidence incontestable, & auxquelles il n'y a point de réplique. Examinons-les. C'est ainsi qu'il s'exprime.

P. 19.

Quand le P. de Goville devroit crier de toutes ses forces, on dira qu'il exerceoit à Canton un des plus grands négoces de l'Orient, qui consiste à changer les pains d'or des Chinois, avec l'argent des Etrangers. Les Marchands, François, Ostendois, & sur-tout les Anglois qui abondent à Canton, sont autant de témoins de ce nouveau fait, auquel il pourra

Missionnaires de la C. de J. 491
donner les couleurs qu'il vouara ,
mais qu'il ne sçauroit nier , sans
se décrier auprès de tant d'hon-
nêtes gens , qui l'ont vu , & qui
ont traité avec lui.

Loin de crier de toutes mes
forces , je souscris avec plaisir aux
éloges qu'il donne à ces Mes-
sieurs , sur-tout aux François ,
avec lesquels il étoit naturel que
j'eusse des liaisons plus particu-
lières , & dont j'ai connu de près
le mérite & la probité. Je m'en
tiens volontiers à leur témoigna-
ge. Ils ont éprouvé plus d'une
fois quelle étoit ma délicatesse à
ne point entrer dans ce qui con-
cernoit leur négoce.

Quelques-uns d'eux qui se dé-
fioient des Marchands Chinois
naturellement rusés & trom-
peurs , ont eu souvent recours
à moi , soit par rapport aux
Mandarins de la Douane & au-

tres , soit par rapport aux Marchands de Canton , pour sçavoir à qui ils pourroient s'adresser avec plus de sûreté , & je leur indiquois ceux de ces Marchands qui étoient le plus en réputation de probité & de bonne foi. Ils sçavent qu'en leur rendant ce foible service , ni l'or des Chinois , ni l'argent des Européens , n'ont jamais passé par mes mains , & je suis persuadé que , s'il étoit nécessaire , ils en donneroient le démenti à ce ténébreux Auteur des Anecdotes.

7. 19.

Si ce fait *nouveau* eût été réel & public , comme il le prétend , il seroit venu infailliblement à la connoissance de Monseigneur Mezzabarba Légat Apostolique , qui n'auroit pû se dispenser de m'en faire de justes reprimandes. En ai-je reçu de sa part ? Cet illustre Prélat est encore plein de

Missonnaires de la C. de J. 493
vie, il est aisé de s'en informer.
Du moins mes Supérieurs n'au-
roient pu l'ignorer, & le parti le
plus modéré qu'ils auroient eu à
prendre pour éviter l'éclat, c'é-
toit de me retirer de Canton ;
cependant ils m'y ont laissé près
de dix-sept ans sans interruption,
toujours chargé des affaires de
notre Mission Françoisse ; & lorf-
qu'il s'est agi d'une députation en
France, leur choix a tombé sur
moi préférablement à tout autre.

Il semble que cela devoit suf-
fire pour confondre l'Auteur
Anonyme, qui a fabriqué cette
nouvelle imposture ; mais il cite
Messieurs les Marchands d'Eu-
rope, comme *témoins oculaires*
de ce *fait nouveau*, qui *l'ont vu*,
dit-il, & qui *ont traité avec moi*,
que je ne *sçauois nier sans me*
décrier dans leur esprit. C'est-là
l'unique preuve sur laquelle il

494 *Lettres de quelques*
fonde son accusation calomnieu-
se. La preuve est forte, & le cas
que j'ai toujours fait de la pro-
bité de ces Messieurs, ne me per-
met pas de recuser leurs témoi-
gnages. Ainsi il n'avoit qu'à les
rapporter, & j'étois convaincu
d'avoir fait à Canton le plus
grand négoce de l'Orient. Mais
du moins que ne nomme-t'il
quelqu'un de ceux qu'il cite, *qui*
ont vu le fait nouveau de mon
négoce, & *qui ont traité avec*
moi. A-t'il donc acquis le droit
d'être cru sur sa parole ? Je ne
prétens pas, moi, qu'il me croye
sur la mienne ; & pour le satis-
faire & achever de le confondre,
je vais les rapporter ces témoi-
gnages, donnés non seulement
par ceux qu'il prend à témoin de
ce fait nouveau, mais encore par
le R. P. Joseph Cerù Procureur
Général de la Congrégation de

la Propagande à Canton, où il a demeuré en cette qualité tout le tems qu'il a été Missionnaire de la Chine.

On trouvera ces témoignages déposés en Original, chez M. Melin, Notaire à Paris, demeurant rue S. Antoine, Paroisse S. Paul. Ils sont de personnes connues, de personnes en place, qui ont mérité par leur probité toute l'estime & toute la confiance, l'un des deux Légats du S. Siège, Monseigneur le Cardinal de Tournon, & Monseigneur Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie; & les autres de la Royale Compagnie des Indes, qui pendant plusieurs années les a faits Chefs & Directeurs de son commerce à la Chine, abandonnant ses plus grands intérêts à leur droiture & à leur capacité.

Pour ce qui regarde la calom-

496 *Lettres de quelques*
nie de la *Déclaration secrète en*
faveur des Superstitions condam-
nées, si je ne cite que le seul R. P.
Joseph Cerù Protonotaire Apo-
stolique, & depuis l'année 1710.
jusqu'à 1736. Procureur Général
de la S. Congrégation, c'est que
son témoignage est suffisant &
sans réplique, & que d'ailleurs
les trois autres Missionnaires de
la Propagande, qui demeuroient
avec lui à Canton, sçavoir, M.
Amodei, le R. P. Perroni, &
M. Appiani, sont morts, le pre-
mier à Canton le 24. Juillet 1715.
le second à Canton le 14. Octo-
bre 1729. & le dernier à Macao
au mois d'Août 1732.

Témoignage du R. P. Joseph Cerù
Protonotaire Apostolique, &
Procureur Général de la Sa-
crée Congrégation.

Je soussigné, re- *Ego infra scrip-*

Missionnaires de la C. de J. 497

rus requisitus pro quis de dire la vérité, attestor, rité, atteste, que me nunquam sci- tout le tems que j'ai visse, aut audi- demeuré en Chine visse toto tempo- dans la Ville de re quo demora- Canton, c'est-à- tus fui in Sinis in dire, depuis 1710. civitate Canto- jusqu'à 1721. (in- niensi, nimirum clusivement) en ab anno 1710. qualité de Mis- usque ad annum sionnaire, & de 1721. Missiona- Procureur Général rius & Procura- de la S. Congrè- tor Generalis S. gation de Propa- Cōgregationis de gandâ fide, je Propagandâ fide, n'ai jamais sçu ni A. R. P. Petrum oui dire, que le R. de Goville S. J. P. Pierre de Go- Missionarium, & ville, Missionnai- Cantone Procu- re de la Compa- ratorem RR. PP. gnies de Jesus, & Gallorum ejusdē Procureur à Canton Societatis in Si- des RR. PP. Jé- nis fecisse & de- suites François, ait disse Cantone, fait & donné à uti fertur, cui- Canton, comme il dam Mandarino est dit, un Ecrit fa- scriptum favora- vorable aux Super-

sirions Chinoises, bile Superstitio-
proscrites & con- nibus Sinensibus,
damnées par le S. proscriptis & dā-
Siège Apostolique; natis à S. Sede
beaucoup moins ai- Apostolicâ, &
je jamais vû la Co- multò minus me
pie ou l'Original de umquam vidisse
et Ecrit. ipsius Copiâ vel
 Originale.

De plus j'at- Insuper attes-
teste, que tout le tor toto temporis
tems susdit que j'ai spatio, quo in Si-
passé à la Chine nis mansi cum eo-
avec le Pere de dem R. P. de Go-
Goville dans la Vil- ville in civitate
le de Canton; je Cantonienſi, me
n'ai jamais pensé; nunquam sensis-
ni sçu d'ailleurs, se, aut ab aliis
ni oui dire, que le rescivisse, vel au-
dit Pere de Govil- divisse præfatum
le ait exercé à Can- A. R. P. de Go-
ton le commerce de ville auri cōmer-
l'or. En foi de quoi cium exercuisse
j'ai écrit de ma in prædictâ civi-
main & signé la tate Cantonien-
présente attestation, si cum Mercato-
& mis à icelle le ribus Europæis.
Sceau dont j'ai cou- In quorum fidem

hanc attestatiōē tunc de me servir.
meâ manu scripsi A Rome dans la
& subscripsi, at- maison de S. Lau-
que meo solito si- rent in Lucina, le
gillo munivi. Ro- 3. Avril 1736.
mæ in domo S.
Laurentii in Lu-
cinâ, die 3. Apri-
lis 1736.

Joseph Cerù C.	<i>Joseph Cerù de</i>
R. M. Protono-	<i>la Congrégation des</i>
tarius Apostoli-	<i>Clercs Mineurs,</i>
cus, & in Cu-	<i>Protonotaire Apo-</i>
riâ Procurator	<i>stolique; & Pro-</i>
Generalis Missio-	<i>cureur Général en</i>
num Oriëntalium	<i>Cour de Rome des</i>
S. Congregatio-	<i>Missions Orienta-</i>
nis de Propagan-	<i>les de la S. Congrè-</i>
dâ fide.	<i>gation de Propa-</i>
	<i>gandâ fide.</i>

Après tant de traits calom-
nieux lancés contre les Jésuites
par l'Auteur Anonyme des Anec-
dotes, il a encore l'audace de
prendre le ton haut, & de leur
adresser ces paroles d'un air in-

500 *Lettres de quelques*

P. 72. *sultant : Ecoutez mes Peres , & soyez confondus. J'aurois bien plus de raison d'emprunter ici son style , & de lui dire à mon tour : Ecoutez & soyez confondu.*

P. 16. & 17. *On eut , dites-vous , la précaution de faire voir l'Original de la Déclaration du P. de Gouville à plusieurs Missionnaires.... & ceux-ci écrivirent à Rome , & y envoyèrent la Copie très-ressemblante , confrontée avec l'Original..... Ils furent témoins de la conformité des deux Ecrits. Voilà*

R. 55. *ce que vous avancez. Et le Procureur Général de la Propagande , son homme de confiance , & l'ame de tous ses Missionnaires , vous répond nettement : Je n'ai jamais vu ni la Copie ni l'Original de cet Ecrit favorable aux Superstitions condamnées : attestor..... multò minus me umquam vidisse ipsius Copiam vel Orig-*

Missionnaires de la C. de J. 501
nale. Ce qu'il n'a jamais eû sous
les yeux, comment l'a-t'il eu dans
les mains pour l'envoyer à Rome?
N'ayant vû ni l'Original ni la
Copie, comment a-t'il pû con-
fronter la Copie avec l'Original?

Ecoutez encore & soyez con-
fondu. *Le commerce que je fai-*
sois des pains d'or des Chinois con-
tre l'argent des Européans, étoit,
dites-vous, de notoriété publi-
que à Canton, & les Marchands
François, Ostendois, & Anglois
en sont autant de témoins. Et le
même R. Pere qui a commencé
à être Procureur Général de la
Propagande à Canton depuis
1710. jusqu'à 1721. inclusive-
ment, & qui continue encore à
Rome dans le même emploi, tant
on a reconnu en lui de sagesse,
de capacité & de vertu: Ce mê-
me R. Pere, dis-je, *atteste, qu'il*
n'a jamais pensé, ni sçu d'aib-

502 *Lettres de quelques*
leurs, ni oui dire de moi rien de
semblable : Insuper attestor . . .
me numquam sensisse, aut ab aliis
rescivisse, vel audivisse Præfa-
tum R. Patrem auri commercium
exercuisse. Ecoutez donc & soyez
confondu.

Témoignage de M. de la Bretes-
che Litoust, Chef & Directeur
du Commerce de la Compagnie
des Indes à Canton.

Pour satisfaire à la justice que
vous attendez de moi, mon très-
Révérend Pere, je certifie par le
présent, que pendant les années
1721. 1722. & 1723. que je suis
resté à Canton pour la Compagnie
des Indes, je n'ai vû pratiquer au-
cune espece de commerce, ni à vous,
mon R. P., ni à aucun de votre So-
ciété. En foi de quoi j'ai signé. A
Nantes le 6. May 1736. DE LA
BRETESCHE LITOUST.

*Témoignage de M. Du Velaër ,
Chef & Directeur du Commerce
de la Compagnie des Indes à
Canton.*

Par l'Extrait que vous m'envoyez, mon R. P., vous m'apprenez une nouvelle à laquelle je suis bien sensible, étant parfaitement convaincu de votre innocence, sur ce que vos ennemis s'avisent de vous imputer. J'ai passé douze ans de suite au service de la Compagnie à la Chine & dans tous les Ports de l'Inde; & pendant les quatre dernières années, j'ai été Directeur de son Commerce à Canton. Il seroit assez difficile que pendant un si long séjour, voyant tous les Négocians & Chinois & Etrangers, le Commerce dont on vous accuse, ne fût pas venu à ma connoissance. Je vous dois donc la justice, & je suis charmé de vous la rendre, que je n'ai jamais oui dire sur les lieux, qu'on vous ait en aucune façon soupçonné d'avoir trai-

té avec des Marchands d'Europe ,
d'avoir exercé le commerce de l'or ,
ni d'avoir changé les pains d'or des
Chinois avec l'argent des Etrangers.

Je prens , mon Révérend Pere ,
toute la part possible à la peine qu'on
vous fait injustement, & je souhaite
que mon témoignage rendu à la vé-
rité , puisse vous servir dans le besoin,
& en quelque sorte vous consoler.
Je suis , &c. A l'Orient, ce 20 Mars
1736. DU VELAER.

P. S. J'oubliois de vous dire ,
mon Révérend Pere , qu'après les
différentes questions qu'on m'a fait
à mon retour en France , sur vos
Missions de l'Orient , je dois être
moins surpris qu'un autre, des traits
qui échappent continuellement à
vos Adversaires. J'en ai été cepen-
dant quelquefois aussi scandalisé ,
qu'il est vrai que la conduite & le
zèle de vos Missionnaires m'ont tou-
jours édifié dans toutes les parties
de l'Asie & de l'Amérique que j'ai
parcouru. DU VELAER.

Témoignage

*Témoignage de M. Gardin Du
Brossay , premier Lieutenant
sur les Vaisseaux de la Com-
pagnie des Indes.*

Je soussigné requis par le Révé-
rend Pere de Goville , ancien Mis-
sionnaire de la Chine , de dire la
plus exacte vérité , reconnois & dé-
clare que pendant mon séjour d'en-
viron quatre ans & demi aux Indes ,
étant arrivé à la Chine le 30 Sep-
tembre 1720. & à Canton le 13
May 1721. & de retour en France
le 24 Juillet 1724. je n'ai ni vu ,
ni sçu , ni oui dire , qu'il ait jamais
fait le commerce de l'or , soit avec
des Marchands Européans , soit avec
d'autres Etrangers , ni qu'il ait ja-
mais fait aucun traitté avec eux. En
foi de quoi je rends le présent Té-
moignage , & que dans trois voyages
que j'ai fait depuis à Canton , je n'ai
jamais entendu dire rien de sembla-
ble sur son compte , soit de la part
des Marchands Européans , soit de

Rec. XXIII.

Y

celles des Chinois, ni des Missionnaires qui demeuroient alors à Canton. Fait à Rennes, le 16 Mai 1736.

GARDIN DU BROSSAY, premier
Lieutenant sur les Vaisseaux de la Com-
pagnie des Indes.

P. S. J'entre véritablement dans vos peines, & je m'étonne, comme vous, qu'il se trouve des gens assez méchans, pour avancer des faits aussi calomnieux que ceux que l'on vous impute. Heureusement vous avez pour vous votre conscience, & le Témoignage de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens qui vous ont connu. Je n'en excepte, ni Chinois, ni Anglois, ni François, je vous envoie le mien, & je souhaite de tout mon cœur qu'on vous rende la même justice par tout. GARDIN DU BROSSAY.

Témoignage de M. Arson.

En suivant les conseils du R. P. de Goville Jésuite, par rapport aux affaires de mon Commerce parti-

Missionnaires de la C. de J. 507
culier à Canton , à la Chine , j'ai
trouvé en lui un parfait désintéresse-
ment. Je n'ai jamais sçu par moi-
même , ni oui dire sur les lieux , qu'il
ait fait , ou qu'on l'ait soupçonné
de faire aucun commerce , soit avec
les François , soit avec aucun autre
Européen ou Chinois. J'atteste la
vérité de ces faits par le présent Té-
moignage. A Villiers sur Marne ,
ce 11 Juillet 1736. ARSON.

Témoignage de M. Lage.

Nous soussigné Gilles- René de
Lage Chevalier , Seigneur de Cueil-
ly sur Marne , & autres lieux , Ca-
pitaine des Vaisseaux de Sa Majesté
Catholique , Chevalier de l'Ordre
Royal & Militaire de Saint Louis.

Après avoir lû dans un Livre in-
titulé , *Réponse à la Lettre du Pere
de Goville* , &c. page 19. *Le com-
merce que ce Pere faisoit* , &c. Certi-
fions à tous qu'il appartiendra qu'en
l'année 1713. nous sommes par-
tis de Cadix pour le voyage de la
Mer du Sud sur la Frégate Notre-

Dame de Lorette, dont nous étions Capitaine & Directeur ; que de Lima au Pérou nous avons fait route pour les Côtes de la Chine ; qu'au mois de Janvier 1716. nous sommes arrivés à Macao, & delà à Canton, Capitale de la Province en Chine, où nous sommes restés environ dix mois : nous y avons connu le Pere de Goville, Supérieur d'une Mission, qui à notre prière, voulut bien nous assister de ses conseils, nous accompagner chez les Mandarins de Guerre & de Douane, voir si nos Interprètes disoient à ces Officiers ce que nous leur disions, & vérifier si les Traités de pains d'or, & autres effets que nous acquerions des Négocians Chinois par contrat double en Langue Françoisse & Caracteres Chinois, étoient conformes à nos intentions. Le Pere de Goville nous a rendu à ce sujet plusieurs services essentiels, & sans lui nous aurions été fort embarrassés ; c'est en cela uniquement qu'ont consisté les relations que nous avons eues avec lui pendant notre séjour à Canton : ce.

que nous certifions véritable. A Paris, ce 10 Juillet 1736. & y avons apposé le cachet de nos Armes. D B
L A G E D E C U E I L L Y.

L'Anonyme ne s'avifera-t'il pas de dire, que ces témoignages font contre moi, & appuient la malignité de ses accusations? car que sçait-on? il n'y a rien à quoi on ne doive s'attendre d'un Homme de son caractère, toujours déterminé, quand il pense aux Jésuites, à parler contre les lumières de sa conscience, & à combattre la vérité connue. Il a bien osé donner pour des faits avoués, les mêmes faits que j'ai contredits si hautement, & sur lesquels je lui ai donné le démenti le plus formel & le plus authentique.

J'avois dit dans ma première Lettre, que l'Ouvrage des Anecdotes n'étoit, à proprement par-

P. 3. ler, qu'un tissu de faussetés, d'injure, de vagues & de violentes dclamations; & il répond, que ma Let-

Avert. p. 1. tre en dit assez, pour faire juger de la vérité des faits rapportés.

J'avois dit que la relation d'un particulier attribuée à Monseigneur Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, telle que nous la

P. 6. voyons, pleine de fiel à chaque page, de remarques fausses & infamantes d'un prétendu Missionnaire, de noires calomnies sans preuves & sans nombre, calomnioit cet illustre Prélat; & ma Lettre, répond hardiment l'Anonyme, fait juger de la sincérité du Journal.

Avert. p. 1.

J'avois rapporté ces paroles du P. Foucquet Jésuite, maintenant Evêque d'Eleutheropolis, tirées d'une de ses Lettres, que l'Anonyme a rendu publique. «J'ai toujours crû que notre Com-

P. 5.

» pagnie s'étoit distinguée dès sa
» naissance , par son zèle à com-
» battre dans toutes les parties du
» monde les erreurs dans la Doc-
» trine , les dérèglemens dans les
» mœurs , & les Cultes supersti-
» tieux qui déshonorent la Re-
» ligion : c'est , ce me semble , ce
» qu'elle a fait avec succès sous
» les ordres du Vicaire de Je-
» sus-Christ , par tout où il a ju-
» gé à propos de l'employer. »
Paroles contradictoires à tant
d'atroces calomnies , dont four-
mille tout l'Ouvrage des Anec-
dotes. Que fait cet Auteur ? Il
ose dire que c'est *faussement* , que
j'attribue au P. Foucquet ce qu'il
a écrit , est-ce donc que ce qu'il
avoit écrit il l'a depuis retracté ?
Qu'on nous montre cette rétrac-
tation. C'est un nouveau défi que
je fais à l'Anonyme , & dont il
ne se tirera pas mieux que des

P. 70.

512 *Lettres de quelques*
précédens. Moi au contraire,
j'ose l'affurer, que ce témoignage
rendu à la vérité par le Jésuite,
ne fera jamais contredit, ni dés-
avoué par l'Evêque.

2. 2. *J'ai souscrit, disois-je, au De-*
cret de Clément XI. publié à la
Chine en l'année 1716. avec une
entiere soumission de cœur & d'es-
prit. . . . & je ne me suis jamais
départi de l'obéissance que je pro-
mis. Je rendois encore la même
justice à tous les Missionnaires
Jésuites, François & non Fran-
çois. Et l'Anonyme, comme s'il
avoit entrepris de justifier sa ré-
volte contre les décisions Dog-
matiques de l'Eglise, en s'asso-
ciant malicieusement les Jésuites,
s'acharne à leur prêter en cent
P. 5. 17. endroits de sa Réponse, un com-
21. 45. 48. plot insensé contre la Bulle Ex illa
52. 68. 78. die, un concert impie pour ne se sou-
28. &c, mettre jamais, une désobéissance

Missionnaires de la C. de F. 513
ouverte & scandaleuse, une ré-
volte enfin devenue aussi naturelle
à la Société, que la nécessité de
respirer pour vivre. P. 45.

Il cite le Decret d'Innocent
XIII. donné le 13. Septembre
1723. contre les Jésuites qui n'a-
voient été ni appelés, ni ouïs ;
mais il n'a pas la droiture d'a-
jouter dans sa Réponse, que Be-
noît XIII. son Successeur, après
avoir vu & examiné ce qu'ils al-
léguèrent pour leur défense, le
révoqua du moins verbalement
dès le mois de Mars 1725. Preu-
ve incontestable, & de la sou-
mission des Missionnaires Jésui-
tes au Decret *Ex illa die*, & de
la persuasion, où étoit ce Saint
Pape, de la sincérité de leur sou-
mission.

Des Actes publics rapportés
dans le vingt-unième Recueil des
Lettres Edifiantes & Curieuses, P. 217.
suiv.

nous apprennent pour quelle raison tous les Missionnaires , sans exception , de quelque Ordre qu'ils fussent , ont été exilés de Canton à Macao. Et par la plus insigne malignité , ou par un accès de folie qu'on ne peut comprendre , *on vous a chassés* , dit

P. 105. &c.

l'Anonyme , pour avoir voulu détrôner un Prince qui occupoit légitimement le Trône , ne faisant pas réflexion que les Jésuites de Peking , c'est-à-dire , ces prétendus ennemis du Trône , non seulement sont encore tous à Peking , comme auparavant , au nombre d'une vingtaine & davantage , mais qu'ils y sont pour la plupart au service , & même dans les bonnes grâces de l'Empereur *Yong tching* , & que ce Prince bien loin d'avoir chassé les anciens Missionnaires , vient encore tout récemment , & à leur

prière, d'en appeller deux nouveaux à sa Cour, sçavoir, les PP. Bouffel & Foureau.

Les deux Légats du S. Siège à la Chine étoient chargés d'une Commission infiniment délicate, & dont l'exécution, suivant les règles de la prudence humaine, étoit très-difficile, pour ne pas dire impossible. S'ils ont eu le malheur de n'y pas réussir, c'est aux Jésuites qu'il faut s'en prendre, dit le faiseur d'Anecdotes; car il est déterminé à les rendre coupables de tout le mal qui arrive. Quoi de plus injuste? S'il venoit en France un Légat du S. Siège, pour y faire abroger la Loi Salique, tout le crédit des Jésuites, quelque grand qu'on le supposât, viendrait-il à bout de faire changer cette Loi? Et où seroit alors l'équité & le bon sens de leur imputer le mau-

vais succès de la Négociation ?

L'application est aisée à faire. Les honneurs décernés dans l'Empire de la Chine envers le Philosophe Confucius , & les Ancêtres , jusqu'à la quatrième génération seulement & non au-delà , sont la base du Gouvernement de la Nation , & les Chinois tiennent à leurs usages , du moins autant que nous tenons à notre Loi Salique. Ce que le Fils aîné de l'Eglise refuseroit à la Tiarre , qu'il respecte & qu'il honore , est-il surprenant qu'un Empereur infidèle ne l'ait pas accordé aux Légats du S. Siège ?

Je crois avoir démontré , pour parler le langage de l'Anonyme , *avec la clarté des rayons du Soleil* , que les Anecdotes , cet Ouvrage de ténèbres , auquel plusieurs mains ont travaillé , comme on le voit par les différences

du style, n'est qu'un tissu de faussetés, de mensonges, d'invectives, d'impostures, & de calomnies. C'est donc avec vérité que je puis appliquer aux Auteurs inconnus de ce Libelle, ce qu'ils disent si faussement des Jésuites, dans l'Avertissement qui est à la tête de leur Réponse. P. 8.

Compte désormais, qui voudra sur la parole de ces Ecrivains sans nom, qui, dans l'obscurité où ils se cachent, inondent l'Europe de leurs Libelles & de leurs Satyres contre les Jésuites. Le Public n'en veut plus être la dupe. On sait depuis long-tems ce que ce nouveau genre d'hommes est capable de dire & d'écrire contre eux. Nier les vérités les plus sensibles, répéter sans cesse les faussetés, cent fois réfutées, assurer avec une intrépidité qui dé-

518 *Lettres de quelques*
concerte, ce qu'ils sçavent n'être
pas vrai, remplir leurs Ecrits
de fables & d'impostures, ce sont
les traits par lesquels ces Ecri-
vains ténébreux se sont tous les
jours connoître à l'Univers. C'est
en particulier le caractère des
Auteurs de ces prétendues A-
necdotes, qui ne sont que des
rapgeries usées, & un chef-
d'œuvre de malignité & de mau-
vaïse foi.

Ils promettent dans la Ré-
ponse à ma Lettre, de nouveaux
Mémoires contre les Jésuites,
c'est-à-dire, de nouvelles con-
traventions aux ordres du Saint
Siège, de nouvelles impostures,
& de nouveaux scandales. Pour
moi, s'ils m'attaquent encore,
je me condamne dès-à-présent
au silence Par-là, selon l'expres-
sion de l'Apôtre, *j'entasserai des*
Charbons ardens sur leur tête,

Rom. 12.

20.

Missionnaires de la C. de J. 519
& j'aurai du moins la consolation de leur donner un exemple de patience & de charité, qui s'élèvera un jour contre eux.

Quoiqu'il en soit, de la conduite qu'ils tiendront à mon égard, je leur pardonne d'avance, & leurs injures, & leurs calomnies, tant celles qu'ils pourroient inventer dans la suite, que celles qu'ils ont déjà répandues par tout, qu'ils ont soutenues opiniâtrément contre le témoignage de leur conscience, & qu'ils ont tâché inutilement d'accréditer & de justifier. *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Joan. 13.

35.





T A B L E.

*E*pitre aux Jésuites de France.

Etat présent de la Religion à la Chine sous le nouvel Empereur ,	page 1 & suiv.
Persecution excitée dans le Royaume de Tong king ,	13, 14, &c.
Emprisonnement de quatre Missionnai- res, & ce qu'ils ont eu à souffrir ,	16
Mort glorieuse d'un de leurs Catéchis- tes ,	18
Mort également précieuse d'un Mission- naire du Paraguay , massacre par les Barbares ,	20, 21, &c.
Réflexion sur une nouvelle Carte du Royaume de Carnate ,	26

Lettre du P. Parrenin.

Quelle est la situation présente des Prin- ces Tartares exilés au Fourdane , leur ferveur & leur attachement à la Reli- gion Chrétienne ,	1, 2, 3, & suiv.
Conversion de la Princesse , dernière fille du Chef de cette famille , du Sang Im- périal ,	12, 13, & suiv.
Mort de l'Empereur Yong Tching , & l'a-	

T A B L E.

vénement de son fils au Trône. Caractère de ce nouvel Empereur, bienfaits par lesquels il signala les commencemens de son Regne ,	12, 13, &c.
Liberté rendue aux Princes ses Oncles , par le feu Empereur ,	23, 24, &c.
Projet d'un Mémorial en faveur de la Religion , pour être présenté à l'Empereur , devient inutile par la mauvaise volonté d'un des Princes Régens de l'Empire ,	29, 30, &c.
Requête contre la Religion Chrétienne présentée à l'Empereur , & appuyée du suffrage des quatre Régens de l'Empire , & soucrites par l'Empereur ,	38, 39, &c.
Extrait de cette Requête ,	42, 43
Recherche qu'on fait des Chrétiens , leur constance & leur intrépidité dans les tourmens ,	45, 46, 47, & suiv.
Mémorial présenté à l'Empereur en faveur de la Religion par une voie extraordinaire , ne laisse pas d'être bien reçu de l'Empereur ,	84, 85
Entretien des Missionnaires avec un Seigneur de la Cour au sujet de ce Mémorial ,	88, 89
Fin de la persécution ,	91, 92
La Ceinture rouge accordée aux Princes Tartares exilés au Fourdane. Leur indifférence pour cette marque d'honneur ,	92, 93, 94, &c.
L'une des Princesses exilée en Tartarie , rappelée de son exil , & com-	

TABLE.

ment ,

97, 98, &c.

Lettre du P. Calmette.

- Conversion singulière d'un Indien à la
Foi , qui devient ensuite un zélé Caté-
chiste , 106 , 107
- Moyen extraordinaire dont se sert une
Princesse pour se faire instruire des
Vérités Chrétiennes , 109 , 110, &c.
- Son attachement à la Religion , sa cons-
tance dans de rudes épreuves , sa mort ,
112 , 113
- Conversion du Chef d'une Caste idolâtre ,
& qui étoit un des plus grands persé-
cuteurs des Chrétiens. Sa fermeté dans
la persécution qu'il eut à soutenir ,
120 , 121, &c.
- Sainte mort d'un Néophyte , 133 , 134
- Différentes conversions d'Infidèles opé-
rées d'une façon singulière ,
135 , 136 , 137, &c. 189 , 190, &c.
- Trait d'une fermeté extraordinaire dans
un Néophyte pour conserver sa Foi ,
146 , 147, &c.
- Chréienté établie dans les Armées des
Marates , 152 , 153 , &c.
- Nouvelle Eglise établie à *Vencatigniry* ,
puis détruite par les Idolâtres , & réta-
blie ensuite par la faveur du Prince ,
155 , 156 , &c.
- Manière de confondre les Brames dans
la dispute , 161 , 162 , &c. 175 , 178 , 179, &c.

TABLE.

Punition éclatante de ceux qui avoient
détruit l'Eglise de Vencatiguiry ,

165, 166, 169, &c.

Destruction de l'Eglise de Ponganour.

Son rétablissement , 172, 173, &c.

Saillie admirable d'un Enfant de huit ans
qui couvre les Infidèles de confu-
sion ,

190, 191, &c.

Travaux & sainte mort du Pere de La-
vernhe Missionnaire ,

195, 196.

Lettre du P. de Rasles.

Des différentes Langues des Sauvages de
la Nouvelle France, & la difficulté
qu'il y a de les apprendre ,

199, 200, & 210.

Langue des Hurons, des Abnakis, des
Algonkins, des Illinois, 214, 115, &c.

Comment sont faites les Cabannes des
Sauvages ,

200.

Leurs occupations, leurs habillemens ,
leur habileté à tirer de l'Arc, leur ten-
dresse pour leurs Enfans ,

201, 202, 203, &c. 234, &c.

Portrait d'un Sauvage ,

203.

Description de leurs repas, combien ils
sont dégoûtans, 207, 208, 231, 232, &c.

Départ du Missionnaire par le Pays des
Illinois ,

217.

Les dangers qu'on court, & ce qu'on a à
souffrir dans ces sortes de voyages ,

218, 219, &c.

Quenouacks, combien cette Nation est

TABLE.

superstitieuse, fables ridicules qu'ils débitent sur leur origine ;	221, 222, &c.
Leur culte superstitieux envers ce qu'ils appellent leur <i>Manitou</i> ;	227, 228
Cérémonies de leurs funérailles ;	225, 226
Eloquence naturelle des Illinois ;	232
A quoi ils passent le tems ;	237
Abondance qui regne dans leur pays ;	238, 239
En quoi les Illinois font consister leur mérite ;	240, 241, &c.
Leurs armes ; & la manière cruelle dont ils traittent les Prisonniers de Guerre ;	243, 244, &c.
Quelles sont leurs dispositions pour le Christianisme ;	245, 246
Rappel du Missionnaire chez la Nation Abnakise ;	248
Trait singulier de la Providence sur une jeune fille sauvage ;	249, 250
Conversion d'une Nation entiere de Sau- vages nommés <i>Amalingans</i> ; ce qui y donna occasion ;	253, 254, 255, &c.
Différens discours du Missionnaire & des Savages dans le génie de leur langue ;	255, 256, &c.
Attachemens des Abnakis à la Nation Françoise ;	270
Harangue du Capitaine Anglois ; & ses diverses tentatives pour détacher les Abnakis des François ; & les attacher à leur Nation ;	272, 273, 280

TABLE.

- Guerre des Abnakis avec les Anglois,
maniere dont ces Sauvages font la
guerre, leur valeur, leur succès, 276, 277, 278, &c.
- Voyage qu'ils font sur les bords de la
mer, en quel tems, & combien ils y
séjournent, leurs exercices de piété de
même qu'au Village, 291, 292, 293
- Attachement de ces Sauvages à leur Mis-
sionnaire, preuves qu'ils en ont don-
né, 295, 296, &c.
- Description d'un Régál fait au Mission-
naire par ses Sauvages, 302
- Signes qui leur tiennent lieu d'écriture,
& quelles preuves ils donnent au de-
hors de leur affliction, 303, 304

Lettre du Pere Dêtré.

- Son arrivée & ses premieres occupations
parmi les Infidèles qui habitent l'un &
l'autre bord de la Riviere des Amazo-
nes, 310, 311, &c.
- La multitude & la différence des Langues
de toutes ces Nations, 312
- Grossièreté de ces Peuples, & l'embaras
qu'on a à entendre leurs confessions, 313, 314
- Perfidie d'une de ces Nations. Comment
elle fut punie, & donna occasion à la
conversion de plusieurs de ces Barbares, 316, 320, 321, &c.
- Précautions qu'on doit prendre en navi-
gant sur les différentes Rivieres qui se

TABLE.

jettent dans le Fleuve Maragnon, ou Riviere des Amazones,	335, 336
Mort d'un Espagnol massacré & dévoré par ces Barbares,	341, 342
• Coutume de ces Antropophages de se nourrir de chair humaine,	343, 344
Missionnaires qu'ils ont massacré en dif- férens tems,	348
• Combien de dangers on court dans ces Missions,	348, 349
Différens traits de protection Divine sur le Missionnaire,	349, 350
Irruptions faites par les Portugais sur les Terres Espagnoles, combien funestes à ces Missions,	351, 352, 353
Réglement du Roi de Portugal à ce sujet,	353
Libéralité du Roi d'Espagne en faveur de ces Missions,	353, 354
• Sainte mort du P. Samuel Fritz, ancien Missionnaire, ses travaux, son éloge,	355, 356
Mort également sainte du P. Pierre Gaf- ner,	358
Description de la Ville de <i>Cuença</i> , en quoi elle abonde, la beauté de ses Eglises, &c.	360, 361, &c.

Lettre du P. Fauque.

Quelques aventures de son Voyage dans
les différens quartiers habités par les
Sauvages de la Guyane, 365, 366, &c.
Projet d'une Mission à établir chez les

T A B L E

<i>Palicours</i> ,	371 , 372
Importunité de certains Insectes dans ce Pays , comment les Indiens s'en garantissent ,	374 , 375 , 376
Dispositions de ces Indiens , & sur-tout de leur Chef , favorables au Christianisme ,	376
Maniere de naviger sur ces Rivières, très-fatigante ,	378
Usage de la Nation des <i>Palicours</i> à l'égard des Morts ,	383
Caractere des deux Nations Indiennes nommées <i>Caranarious</i> , & <i>Mayetz</i> ,	385 , 386 , 391
Coûtumes singulieres des <i>Palicours</i> ,	392 , 393

Lettre du P. Wibault.

Insulaires de <i>Givan</i> , leur dévotion envers la Sainte Vierge , & les effets de sa protection sur ces Peuples ,	397 , 398 , &c.
Vie dure & pauvre des Indiens <i>Pintados</i> , leurs occupations , & leur caractere ,	403 , 404 , &c.
Description de Manile , Capitale des Isles Philippines , son Gouvernement Ecclesiastique & Politique ,	407 , 408 , &c.
Evénemens extraordinaires arrivés dans le Royaume de <i>Mindanao</i> , & dans l'Isle de <i>Seypan</i> , l'une des Isles Mariannes ,	411 , 412 , &c.
Scenes tragiques qui se sont passées à Ma-	

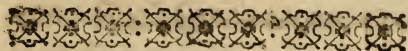
T A B L E.

...nile par les violences du Gouverneur ,	417, 418, &c.
Entreprise de quelques Rois des Isles Philippines pour chasser les Espagnols de la Forteresse de <i>Sanboangan</i> ,	425, 426, &c.
Dispositions d'un de ces Rois pour em- brasser le Christianisme ,	427, 428
Siège de la Forteresse de <i>Sanboangan</i> ,	437
Victoire remportée par une Frégate sur quarante Galeres ennemies ,	435
Bravoure & piété du Commandant de la Forteresse. Levée du siège ,	437

Lettre du P. de Goville.

Caractere du nouveau Libelle qu'il ré- fute ,	443
Auteur inconnu de ce Libelle convaincu de calomnie par lui-même ,	445
Variations & contradictions de cet Au- teur ,	450, 451, 452, &c.
Auteur du Libelle convaincu de nouvelles calomnies dans sa Réponse ,	462, 463, &c.
Impostures du même, démenties par les Témoignages de ceux-là même qu'il a cités comme Témoins ,	502, 503, &c.
Récapitulation des raisonnemens qui con- fondent cet Anonyme ,	509, 510, &c.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Recueil de *Lettres Edifiantes & curieuses*, écrites par des *Missionnaires de la Compagnie de Jesus*. J'y ai trouvé une heureuse variété d'objets également instructifs, & touchans; & je suis persuadé, qu'il ne fera, ni moins utile, ni moins agréable aux Lecteurs, que les mieux assortis des Recueils qui l'ont précédé. Fait à Paris, ce 4 Novembre 1737.

Signé, RAGUET.

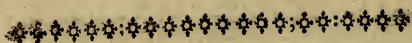


PERMISSION

du Révérend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, Permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire imprimer le *vingt-troisième Recueil des Lettres Edifiantes & curieuses*, écrites des *Missions Etrangères*, par quelques *Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, qui a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la Présente. Fait à Paris, ce 16 Novembre 1737.

Signé, J. B. DE BELINGAN.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu ;
Roy de France & de Navarre :
A nos amés & féaux Conseillers ,
les Gens tenans nos Cours de Par-
lement, Maîtres des Requêtes or-
dinaires de notre Hôtel , Grand
Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs,
& Sénéchaux, leurs Lieutenans Ci-
vils, & autres nos Justiciers qu'il
appartiendra ; SALUT. Notre bien
amé le Pere DU HALDE de la Com-
pagnie de JESUS, Nous ayant
fait remonter qu'il souhaiteroit
faire imprimer & donner au Public
une *Description Géographique, Histo-
rique, Chronologique, Politique &
Physique de la Chine, & de la Tartar-
ie Chinoise, enrichie de Cartes géné-
rales & particulieres de ces Pays, de
la Carte générale & de Cartes particu-
lières du Thibet & de la Corée, ornées
d'un grand nombre de Figures en Tail-
le douce. Lettres Edifiantes & curieuses,
écrites des Missions Etrangères par
quelques Missionnaires de la Compagnie*

de JESUS ; s'il nous plaisoit lui
accorder nos Lettres de Privilège
sur ce nécessaires , offrant pour cet
effet de le faire imprimer en bon Pa-
pier & en beaux Caractères , suivant
la feuille imprimée & attachée pour
modèle sous le contrescel des Pré-
sentes. A CES CAUSES , voulant
traitter favorablement ledit Expo-
sant , Nous lui avons permis & per-
mettons par ces Présentes , de faire
imprimer lesdits Ouvrages ci-des-
sus spécifié , en un ou plusieurs Vo-
lumes , conjointement ou séparé-
ment , & autant de fois que bon lui
semblera , sur Papier & Caractères
conformes à ladite feuille imprimée
& attachée sous notredit contre-
scel ; & de les vendre , faire ven-
dre & débiter par tout notre Royau-
me pendant le tems de six années
consécutives, à compter du jour de la
datte desdites Présentes : Faisons dé-
fenses à toutes sortes de personnes, de
quelque qualité & condition qu'elles
soient , d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance , comme aussi à tous Li-

braires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même en Langue étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre les Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, &

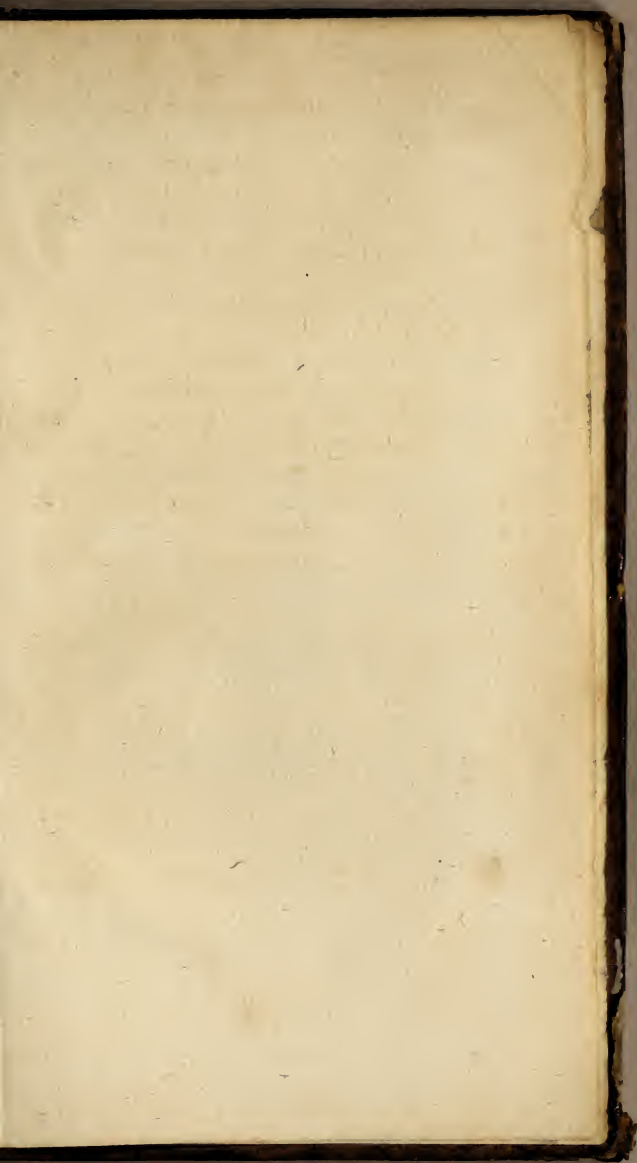
notamment à celui du 10 Avril
1725. Et qu'avant de les exposer en
vente, les Manuscrits ou Imprimés
qui auront servi de Copie à l'im-
pression desdits Ouvrages, seront re-
mis dans le même état où les Ap-
probations y auront été données,
es mains de notre très-cher & féal
Chevalier Garde des Sceaux de Fran-
ce le Sieur Chauvelin; & qu'il en
fera ensuite remis deux Exemplai-
res de chacun dans notre Bibliothé-
que publique; un dans celle de no-
tre Château du Louvre, & un dans
celle de notre très-cher & féal Che-
valier Garde des Sceaux de France le
Sieur Chauvelin, le tout à peine de
nullité des Présentes: Du contenu
desquelles vous mandons & enjo-
ignons de faire jouir l'Exposant &
ses ayans cause, pleinement & pai-
siblement, sans souffrir qu'il leur
soit fait aucun trouble ni empêche-
ment: Voulons que la Copie des-
dites Présentes, qui sera imprimée
tout au long au commencement ou
à la fin desdits Ouvrages, soit tenue
pour dûement signifiée; & qu'aux

Copies collationnées par l'un de nos
amés & féaux Conseillers & Secre-
taires, foi soit ajoûtée comme à
l'Original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent, de faire
pour l'exécution d'icelles tous Actes
requis & nécessaires sans en deman-
der autre permission, & nonobstant
clameur de Haro, Charte Norman-
de & Lettres à ce contraires; CAR
tel est notre plaisir. DONNÉ à Fon-
tainebleau le vingt-septième jour du
mois d'Octobre, l'an de grace mil
sept cent trente-deux, & de notre
Règne le dix-huitième. Par le ROY
en son Conseil.

Signé, SAINSON, avec Paraphe.

Registré sur le Registre VIII de la Chambre
Royale de la Librairie & Imprimerie de Paris
N°. 479. Fbl. 459. Conformément au Régle-
ment de 1723. qui fait défenses, Art. IV. à
toutes personnes, de quelque qualité qu'elles
soient, autres que les Libraires & Imprimeurs,
de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Li-
vres pour les vendre en leurs noms; soit qu'ils
s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la
charge de fournir les Exemplaires prescrits par
l'Article CVIII du même Règlement. A Paris,
le 9 Janvier 1722.

Signé, G. MARTIN, Syndic.



-32083-

EA 703

Y 582

V. 23





